



Handwritten text in cursive script, likely a library or collection name, possibly "Bibliothek der Grafen von Hagen".

Zur
Gräfl. vom Hagen'schen
Majorats - Bibliothek



MÖCKERN
gehörig.

No 1676

Handwritten notes in cursive script, including "ds. Aug 1876" and "vgl. Nr. 3346".







NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS,
CONTES & FABLES,

Avec un Abregé des Vies des An-
ciens Philosophes, & un Recueil
de leurs plus belles Maximes.

Composés pour
L'EDUCATION D'UN PRINCE.

Par feu Messire

F. D. S. D. L. M. FENELON,

Précepteur de Messieurs les En-
fans de France; & depuis

ARCHEVEQUE-DUC DE CAMBRAI, &c.

Edition nouvelle, corrigée de plusieurs fautes,
augmentée de diverses pieces.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez R. & J. WETSTEIN, & G. SMITH.
MDCCLXXVII.

NOUVEAU
MORTS

1
de la ville de
de la ville de
de la ville de

de la ville de
de la ville de

de la ville de
de la ville de

A MONTREUIL

MONTREUIL



T A B L E

D E S

DIALOGUES DES MORTS.

entre les modernes.

1. Leger & Ebroin.

La vie solitaire & simple n'a point de charmes pour un ambitieux. 1

2. Le Prince de Galles, & Richard son Fils.

Caractere d'un Prince foible. 5

3. Charles VII. & Jean Duc de Bourgogne.

La cruauté & la perfidie bien loin de diminuer les perils, les augmente. 10

4. Louïs XI. & le Cardinal Bessarion.

Un Savant n'est pas propre pour gouverner, mais il vaut encore mieux qu'un bel esprit, qui ne peut souffrir ni la justice ni la bonne foi. 13

5. Louïs XI. & le Cardinal de la Balue.

Un méchant Prince rend ses Sujets traîtres & infideles. 18

6. Louïs XI. & Philippe de Commines.

Les foiblesses & les crimes des Rois ne sauroient être cachés. 25

7. Louïs XI. & Charles Duc de Bourgogne.

Les méchants qui ne connoissent point la vraie

Tome II.

* 2

vertu,

T A B L E D E S

- vertu, à force de tromper & se défier des autres, sont trompés eux-mêmes. 27
8. Louïs XI. & Louïs XII.
La générosité & la bonne foi, sont de plus sûres maximes de la politique, que la cruauté & la finesse. 29
9. Le Contestable de Bourbon & Bayard.
Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa Patrie. 32
10. Louïs XII. & François I.
Il vaut mieux être Pere de la Patrie, en gouvernant son Roiaume en paix, que d'être grand Conquérant. 36
11. Charles-Quint, & un Jeune Moine de S. Just.
On cherche souvent la solitude par inquiétude; & ceux qui sont acoutumés au fracas du monde ne sanroient s'acoutumer à la retraite. 41
12. Charles-Quint, & François Premier.
Diference d'un Princee, qui par adresse n'agit que selon les formes, sans se soucier de la Justice; & d'un autre qui est au fond juste, mais qui par foiblesse & impatience se précipite & met les aparences contre lui. 44
13. Henry III. & la Duchesse de Montpensier.
On peut ménager les diferens partis, & les diferens esprits d'un Roiaume, sans être bipo-

DIALOGUES DES MORTS.

hipocrite & fourbe. 50

14. Henry III. & Henry IV.

Diférence entre un Roi qui se fait craindre & haïr par la cruauté & la finesse, & un Roi qui se fait aimer par sa sincerité & son désintéressement. 54

15. Henry IV. & le Duc de Maienne.

Les malheurs font les grands Heros & les bons Rois. 58

16. Henry IV. & Sixte V.

Les grands hommes s'estiment malgré l'opposition de leurs intérêts. 61

17. Le Card. de Richelieu, & le Card. Ximenès.

La vertu vaut mieux que la naissance. 64

18. Le Cardinal de Richelieu, & le Chancelier d'Oxenstierne.

Diférence entre un Ministre qui agit par vanité & par hauteur, & un autre qui agit pour l'amour de la Patrie. 66

19. Le Card. de Richelieu, & le Card. Mazarin.

Caractères de ces deux Ministres, & la diférence entre la vraie & la fausse politique. 72

Dion & Gelon.

On ne doit exercer la Roiauté que pour maintenir les Loix, & les biens des Peuples. 81

T A B L E

D E S F A B L E S.

F A B L E

I. <i>Les Aventures d'Aristonoüs.</i>	89
II. <i>Les Aventures de Melesichon.</i>	103
III. <i>Aristée & Virgile.</i>	110
IV. <i>Histoire d'Alibég, Persan.</i>	112
V. <i>Le Berger Cleobule, & la Bergere Philide.</i>	118
VI. <i>Histoire de Rosmond & de Bra- minte.</i>	121
VII. <i>Histoire de Florise.</i>	130
VIII. <i>Histoire du Roi Alfaroute & de Clarifile.</i>	135
IX. <i>Histoire d'une vieille Reine, & d'une jeune Paisanne.</i>	139
X. <i>Le Fantasque.</i>	143
XI. <i>Fable de Lycon.</i>	147
XII. <i>Fable d'un jeune Prince.</i>	149
XIII. <i>Le jeune Bacchus & le Faune.</i>	151
XIV. <i>Le Rossignol & la Fauvette.</i>	152
XV. <i>Fable du Dragon & des Renards.</i>	155
XVI. <i>Les deux Renards.</i>	156
XVII. <i>Le Loup & le jeune Mouton.</i>	157
XVIII. <i>Le Chat & les Lapins.</i>	158
XIX. <i>Les</i>	

TABLE DES FABLES.

FABLE

XIX.	<i>Les deux Souris.</i>	159
XX.	<i>L'Assemblée des Animaux, pour choisir un Roi.</i>	161
XXI.	<i>Le Singe.</i>	163
XXII.	<i>Les deux Lionceaux.</i>	165
XXIII.	<i>Les Abeilles.</i>	167
XXIV.	<i>L'Abeille & la Mouche.</i>	169
XXV.	<i>Les Abeilles & les vers à fois.</i>	170
XXVI.	<i>Le Hibou qui se veut marier.</i>	172
XXVII.	<i>Chromis & Mnafyle.</i>	173

A. P. R. O.

APROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier *plusieurs petites Pieces en prose, des Contes de Fées, des Fables, & quelques Faits remarquables tirez de l'Histoire*, par feu Monsieur de Fenelon, Archevêque de Cambray. Il est aisé de juger que tous ces Ouvrages ont été composés pour amuser & pour instruire en même tems un jeune Prince. J'y ai trouvé ce qui a toujours caractérisé leur illustre Auteur, les graces de la Diction & la sagesse des Préceptes. Fait à Paris ce 15. Decembre 1716.

Signé,

DANCHET.

D I A-

DIALOGUES DES MORTS

ENTRE
LES MODERNES.

SECONDE PARTIE.

I. DIALOGUE.

Leger & Ebroin.

La vie solitaire & simple n'a point de charmes pour un ambitieux.

E B R O I N.

M

A consolation dans mes malheurs est de vous trouver dans cette solitude.

L E G E R.

Et moi je suis fâché de vous y voir ; car on y est sans fruit, quand on y est malgré soi.

E B R O I N.

Pourquoi ? Desesperez-vous donc de ma conversion ? Peut-être que vos conseils & vos

Tome II.

A

exem-

exemples me rendront meilleur que vous ne pensez. Vous qui êtes si charitable, vous devriez bien dans ce loisir prendre un peu soin de moi.

L E G E R.

On ne m'a mis ici qu'afin que je ne me mêle de rien: je suis assez chargé d'avoir à me corriger moi même.

E B R O I N.

Quoi, en entrant dans la solitude, on renonce à la charité?

L E G E R.

Point du tout. Je prierai Dieu pour vous.

E B R O I N.

Ho, je le vois bien! c'est que vous m'abandonnez comme un homme indigne de vos instructions: mais vous ne me faites pas justice. J'avouë que j'ai été fâché de venir ici: mais maintenant je suis assez content d'y être. Voici le plus beau desert qu'on puisse voir. N'admirez-vous pas ces ruisseaux qui tombent des montagnes, ces rochers escarpés & en partie couverts de mousse; ces vieux arbres qui paroissent aussi anciens que la terre où ils sont plantés? La nature a ici je ne sai quoi de brute & d'afreux qui plaît, & qui fait rêver agréablement.

L E G E R.

Toutes ces choses sont bien fades à qui a le goût de l'ambition, & qui n'est point desabusé des choses vaines. Il faut avoir le cœur innocent & paisible pour être sensible à ces beautés champêtres.

E-

E B R O I N.

Mais j'étois las du monde & de ses embar-
ras, quand on m'a mis ici.

L E G E R.

Il paroît que vous en étiez fort las, puis-
que vous en êtes sorti par force.

E B R O I N.

Je n'aurois pas eu le courage d'en sortir;
mais j'en étois pourtant fort dégoûté.

L E G E R.

Dégoûté comme un homme qui y retour-
neroit encore avec joie, & qui ne cherche
qu'une porte pour y rentrer. Je vous connois:
vous avez beau dissimuler; avouez votre in-
quiétude, soiez au moins de bonne foi.

E B R O I N.

Mais, saint Prélat, si nous y rentrions vous
& moi dans les affaires, nous y ferions des
biens infinis. Nous nous soutiendrions l'un
l'autre pour protéger la vertu, nous abatrions
de concert tout ce qui s'oposeroit à nous.

L E G E R.

Confiez-vous à vous même tant qu'il vous
plaira sur vos expériences passées; cherchez des
prétextes pour flater vos passions; pour moi
qui suis ici depuis plus de tems que vous, j'y ai
eu le loisir d'apprendre à me défier de moi &
du monde. Il m'a trompé une fois ce monde
ingrat: il ne me trompera plus. J'ai tâché de
lui faire du bien, il ne m'a fait que du mal. J'ai
voulu aider une Reine bien intentionnée, on
l'a décréditée & réduite à se retirer: on m'a
rendu ma liberté en croiant me metre en pri-
son. Trop heureux de n'avoir plus d'autre
affaire que de mourir en paix dans ce désert.

A 2

E-

E B R O I N.

Mais vous n'y songez pas; si nous voulons encore nous réunir, nous pouvons être les maîtres absolus.

L E G E R.

Les maîtres de quoi? de la mer, des vents & des flots? Non, je ne me rembarque plus après avoir fait naufrage. Allez chercher la fortune, tourmentez-vous, soiez malheureux dès cette vie, hazardez tout, périssez à la fleur de v^otre âge, damnez vous pour troubler le monde & pour faire parler de vous; vous le méritez bien, puisqu' vous ne pouvez demeurer en repos.

E B R O I N.

Mais quoi? est-il bien vrai que vous ne désirez plus la fortune? L'ambition est-elle bien éteinte dans les derniers replis de v^otre cœur.

L E G E R.

Me croiriez-vous si je vous le disois?

E B R O I N.

En verité j'en doute fort. J'aurois bien de la peine. Car enfin. . . .

L E G E R.

Je ne vous le dirai donc pas: il est inutile de vous parler non plus qu'aux sourds. Ni les peines infinies de la prospérité, ni les adversités affreuses qui l'ont suivie n'ont p^u vous corriger. Allez, retournez à la Cour, gouvernez, faites le malheur du monde, & trouvez- le v^otre.

II. DIALOGUE.

Le Prince de Galles, & Richard
son Fils.*Caractere d'un Prince foible.*

LE P. DE GALLES.

HElas! mon cher fils, je te revois avec douleur; j'esperois pour toi une vie plus longue, & un regne plus heureux. Qu'est-ce qui a rendu ta mort si prompte? N'as-tu point fait la même faute que moi, en ruinant ta santé par un excès de travail dans la guerre contre la France?

RICHARD.

Non, mon pere: ma santé n'a point manqué; d'autres malheurs ont fini ma vie.

LE P. DE GALLES.

Quoi donc, quelque traître a-t'il trempé ses mains dans ton sang? si cela est, l'Angleterre qui ne m'a pas oubliée vengera ta mort.

RICHARD.

Helas mon pere, toute l'Angleterre a été de concert pour me deshonorer, pour me dégrader, pour me faire perir.

LE P. DE GALLES.

O Ciel! qui l'auroit pû croire; à qui se fier désormais! Mais qu'as-tu donc fait mon fils? n'as-tu point de tort; dis la verité à ton pere?

RICHARD.

A mon pere! Ils disent que vous ne l'êtes

A 3

pas,

pas, & que je suis fils d'un Chanoine de Bordeaux.

LE P. DE GALLES.

C'est de quoi personne ne peut répondre; mais je ne saurois le croire. Ce n'est pas la conduite de ta mere, qui leur donne cette pensée; mais n'est-ce point la tienne qui leur fait tenir ce discours?

RICHARD.

Ils disent que je prie Dieu comme un Chanoine, que je ne sai ni conserver l'autorité sur les peuples, ni exercer la justice, ni faire la guerre.

LE P. DE GALLES.

O mon enfant! tout cela est-il vrai? il auroit mieux valu pour toi passer ta vie Moine à Westminster, que d'être sur le Trône avec tant de mépris.

RICHARD.

J'ai eu de bonnes intentions, j'ai donné de bons exemples, j'ai eu même quelquefois assez de vigueur. Par exemple, je fis enlever & exécuter le Duc de Gloucester mon oncle, qui rallioit tous les Mécontents contre moi, & qui m'auroit détrôné si je ne l'eusse prévenu.

LE P. DE GALLES.

Ce coup étoit hardi & peut-être nécessaire; car je connoissois bien mon frere qui étoit dissimulé, artificieux, entreprenant, ennemi de l'autorité légitime, propre à rallier une Cabale dangereuse: mais, mon fils, ne lui avois-tu donné aucune prise sur toi; d'ailleurs, ce coup étoit-il assez mesuré? l'as-tu bien soutenu?

RICHARD.

Le Duc de Gloucester m'acusoit d'être trop uni

uni avec les François, ennemis de notre Nation: Mon mariage avec la Fille de Charles VI. Roi de France, servit au Duc à éloigner de moi les cœurs des Anglois.

LE P. DE GALLES.

Quoi, mon fils, tu t'es rendu suspect aux tiens par une alliance avec les ennemis irréconciliables de l'Angleterre? Et que t'ont-ils donné par ce mariage? as-tu joint le Poitou & la Touraine à la Guyene, pour unir tous nos Etats de France jusqu'à la Normandie?

RICHARD.

Nullement: mais j'ai crû qu'il étoit bon d'avoir hors de l'Angleterre un apui contre les Anglois factieux.

LE P. DE GALLES.

O malheur de l'Etat! ô deshonneur de la Maison Royale! tu vas mandier le secours de tes ennemis, qui auront toujours un intérêt capital de rabaisser ta puissance. Tu veux affermir ton Regne en prenant des intérêts contraires à la grandeur de ta propre Nation. Tu ne te contentes pas d'être aimé de tes Sujets, tu veux être craint comme leur ennemi qui s'entend avec les Etrangers pour les oprimer. Hélas! que sont devenus ces beaux jours, où je mis en fuite le Roi de France dans les Plaines de Cressly, inondées du sang de trente mille François, & où je pris un autre Roi de cette Nation aux portes de Poitiers! O que les tems sont changés! Non, je ne m'étonne plus qu'on t'ait pris pour le fils d'un Chanoine. Mais qui est-ce qui t'a détroné?

RICHARD.

Le Comte d'Erby.

A 4

LE

LE P. DE GALLES.

Comment? a-t'il assemblé une armée? a-t'il gagné une bataille?

RICHARD.

Rien de tout cela. Il étoit en France à cause d'une querelle avec le grand Maréchal, pour laquelle je l'avois chassé: L'Archevêque de Cantorbery y passa secrètement, pour l'inviter à entrer dans une conspiration; il passa par la Bretagne, arriva à Londres pendant que je n'y étois pas, trouva le peuple prêt à se soulever; la plupart des mutins prirent les armes; leurs troupes montèrent jusqu'à soixante mille hommes; tout m'abandonna; le Comte vint me trouver dans un Château où je me renfermai. Il eut l'audace d'y entrer presque seul: je pouvois alors le faire périr.

LE P. DE GALLES.

Pourquoi ne le fis-tu pas malheureux?

RICHARD.

Les peuples que je voyois de toutes parts armés dans la campagne m'auroient massacré.

LE P. DE GALLES.

Et ne valoit-il pas mieux mourir en homme de courage?

RICHARD.

Il y eut d'ailleurs un présage qui me découragea.

LE P. DE GALLES.

Qu'étoit ce?

RICHARD.

Ma chienne qui n'avoit jamais voulu caresser que moi seul, me quita d'abord pour aller caresser le Comte; je vis bien ce que cela

cela signifioit , & je le dis au Comte même.

LE P. DE GALLES.

Voilà une belle naïveté ! Un chien a donc décidé de ton autorité, de ton honneur, de ta vie, & du sort de toute l'Angleterre ? Alors que fis-tu ?

RICHARD.

Je priai le Comte de me mettre en sûreté contre la fureur de ce peuple.

LE P. DE GALLES.

Helas ! il ne te manquoit plus que de demander lâchement la vie à l'Usurpateur. Te la donna t'il au moins ?

RICHARD.

Où, d'abord. Il me renferma dans la Tour, où j'aurois vécu assez doucement : mais mes Amis me firent plus de mal que mes ennemis ; ils voulurent se rallier pour me tirer de captivité, & pour renverser l'Usurpateur. Alors il se défît de moi malgré lui ; car il n'avoit pas envie de se rendre coupable de ma mort.

LE P. DE GALLES.

Voilà un malheur complet. Mon fils est foible & inégal : sa vertu mal foutenuë le rend méprisable ; il s'allie avec ses ennemis , & souleve ses Sujets ; il ne prévoit point l'orage ; il se décourage dès qu'il est ataqué ; il perd les occasions de punir l'Usurpateur ; il demande lâchement la vie , & ne l'obtient pas. O Ciel ! vous vous jouiez de la gloire des Princes, & de la prospérité des Etats. Voilà le petit-fils d'Edouïard qui a vaincu Philippe & ravagé son Royaume. Voilà mon fils ; de moi qui ai pris le Roi Jean, & fait trembler la France & l'Espagne.

A 5

III. DIA.

III. DIALOGUE.

Charles VII. & Jean Duc de
Bourgogne.

La cruauté & la perfidie bien loin de diminuer les perils, les augmentent.

LE D. DE BOURGOG.

MAintenant que toutes nos affaires sont finies, & que nous n'avons plus d'intérêt parmi les vivans, parlons je vous prie sans passion; pourquoi me faire assassiner? Un Dauphin faire cette trahison à son propre sang, & à son Cousin, qui. . . .

CHARLES VII.

A son Cousin qui vouloit tout broüiller, & qui pensa ruiner la France. Vous prétendiez me gouverner comme vous aviez gouverné les deux Dauphins mes Freres qui étoient avant moi.

LE D. DE BOURGOG.

Mais quoi assassiner! Cela est infâme.

CHARLES VII.

Assassiner est le plus sûr.

LE D. DE BOURGOG.

Quoi dans un lieu où vous m'aviez attiré par les promesses les plus solemnelles. J'entre dans la Barriere (il me semble que j'y suis encore) avec Noailles frere du Captal de Buch. Ce perfide Taneguy du Chastel me massacre inhumainement avec ce pauvre Noailles.

CHAR-

CHARLES VII.

Vous déclamez tant qu'il vous plaira, mon Cousin, je m'en tiens à ma première maxime; quand on a affaire à un homme aussi violent, & aussi broüillon que vous l'étiez, affaffiner est le plus sûr.

LE D. DE BOURGOG.

Le plus sûr, vous n'y songez pas.

CHARLES VII.

J'y songe; c'est le plus sûr, vous dis-je.

LE D. DE BOURGOG.

Est-ce le plus sûr de se jeter dans tous les périls où vous vous êtes précipité en me faisant périr? Vous vous êtes fait plus de mal en me faisant affaffiner, que je n'aurois pu vous en faire.

CHARLES VII.

Il y a bien à dire. Si vous ne fussiez mort, j'étois perdu, & la France avec moi.

LE D. DE BOURGOG.

Avois je intérêt de ruiner la France? je voulois la gouverner, & point la détruire ni l'abatre: il auroit mieux valu souffrir quelque chose de ma jalousie & de mon ambition: après tout j'étois de votre sang. Assez prêt de succeder à la Couronne, j'avois un très-grand intérêt d'en conserver la grandeur. Jamais je n'aurois pu me résoudre à me liguier contre la France, avec les Anglois ses ennemis: mais votre trahison & mon massacre mirent mon fils, quoiqu'il fut bon homme, dans une espèce de nécessité de vanger ma mort, & de s'unir aux Anglois. Voilà le fruit de votre perfidie: ce fut de former une ligue de la Maison de Bourgogne avec la Reine votre mere

mere & avec les Anglois pour renverser la Monarchie Françoisé; la cruauté & la perfidie, bien loin de diminuer les périls, les augmentent sans mesure, jugez en par vôtre propre expérience; ma mort en vous délivrant d'un ennemi, vous en fit de bien plus terribles, & mit la France dans un état cent fois plus déplorable. Toutes les Provinces furent en feu, toute la Campagne étoit au pillage, & il a fallu des miracles pour vous tirer de l'abîme où cet execrable assassinat vous avoit jeté: après cela, venez encore me dire d'un ton décisif, assassiner est le plus sûr.

CHARLES VII.

J'avoüe que vous m'embarrassez par le raisonnement & je vois que vous êtes bien subtil & politique, mais j'aurai ma revanche par les faits. Pourquoi croiez-vous qu'il n'est pas bon d'assassiner; n'avez-vous pas fait assassiner mon Oncle le Duc d'Orleans? alors vous pensiez sans doute comme moi, & vous n'étiez pas encore si Philosophe.

LE D. DE BOURGOG.

Il est vrai, & je m'en suis mal trouvé, comme vous voiez. Une bonne preuve que l'assassinat est un mauvais expedient, est de voir combien il m'a réüssi mal. Si j'eusse laissé vivre le Duc d'Orleans, vous n'auriez jamais songé à m'ôter la vie, & je m'en serois fort bien trouvé; celui qui commence de telles affaires doit prévoir qu'elles finiront par lui: dès qu'il entreprend sur la vie des autres, la sienne n'a plus un quart d'heure d'assuré.

CHARLES VII.

Hé bien, mon Cousin, nous avons tous deux

deux tort. Je n'ai pas été assassiné à mon tour comme vous, mais j'ai souffert d'étranges malheurs.

IV. DIALOGUE.

Louis XI. & le Cardinal
Bessarion.

Un Savant n'est pas propre pour gouverner, mais il vaut encore mieux qu'un bel esprit, qui ne peut souffrir ni la justice ni la bonne foi.

LOUIS XI.

Bonjour Monsieur le Cardinal; je vous recevrai aujourd'hui plus civilement que quand vous vintes me voir de la part du Pape. Le Ceremonial ne peut plus nous broüiller, toutes les Ombres sont ici péle-mêle, & *incognito*, les rangs sont confondus.

LE C. BESSARION.

J'avoüe que je n'ai pas encore oublié votre injustice, quand vous me prîtes par la barbe, dès le commencement de ma Harangue.

LOUIS XI.

Cette barbe Grecque me surprit, & je voulois couper court pour la Harangue, qui eût été longue & superflüë.

LE C. BESSARION.

Pourquoi cela? Ma Harangue étoit des plus belles: je l'avois composée sur le modèle d'Isocrate, de Lyfias, d'Hyperides, & de Periclès.

LOUIS

LOUIS XI.

Je ne connois point tous ces Messieurs-là ; vous aviez été voir le Duc de Bourgogne mon Vassal, avant que de venir chez moi ; il auroit bien mieux valu ne lire pas tant vos vieux Auteurs, & savo'r mieux les regles du siècle present ; vous vous conduisîtes comme un pédant qui n'a aucune connoissance du monde.

LE C. BESSARION.

J'avois pourtant étudié à fond les Loix de Dracon, celles de Lycurgus, & de Solon, les Loix & la République de Platon ; tout ce qui nous reste des anciens Orateurs qui ont gouverné le peuple : Enfin les meilleurs Scholastes d'Homere, qui ont parlé de la Police d'une République.

LOUIS XI.

Et moi je n'ai jamais rien lû de tout cela ; mais je sai qu'il ne falloit pas qu'un Cardinal envoié par le Pape, pour faire rentrer le Duc de Bourgogne dans mes bonnes graces, allât le voir avant que venir chez moi.

LE C. BESSARION.

J'avois cru pouvoir suivre *l'Usteron Proteoron* des Grecs ; je savois même par la Philosophie, *que ce qui est le premier, quant à l'intention ; est le dernier, quant à l'exécution.*

LOUIS XI.

Oh, laissons-là vôtre Philosophie : venons au fait.

LE C. BESSARION.

Je vois en vous toute la barbarie des Latins, chez qui la Grèce désolée après la prise de Constantinople, essaie en vain de défricher l'esprit & les Lettres.

LOUIS

LOUIS XI.

L'esprit ne consiste que dans le bon sens, & point dans le Grec : la raison est dans toutes les Langues : il falloit garder l'ordre, & metre le Seigneur avant le Vassal. Les Grecs que vous vantez tant, n'étoient que des sots, s'ils ne savoient pas ce que savent les hommes les plus grossiers : mais je ne puis m'empêcher de rire quand je me souviens comment vous voulûtes négocier : dès que je ne convenois pas de vos maximes, vous ne me donniez pour toute raison que des passages de Sophocle, de Lycophron, & de Pindare. Je ne fai comment j'ai retenu ces noms, dont je n'avois jamais ouï parler qu'à vous : mais je les ai retenus à force d'être choqué de vos citations. Il étoit question des Places de la Somme, & vous me citiez un Vers de Ménandre, ou de Callimaque. Je voulois demeurer uni aux Suisses, & au Duc de Lorraine, contre le Duc de Bourgogne, & vous me prouviez par Gorgias & Platon, que ce n'étoit pas mon véritable intérêt. Il s'agissoit de savoir si le Roi d'Angleterre seroit pour ou contre moi, vous m'alléguiez l'exemple d'Epaminondas. Enfin vous me consolâtes de n'avoir jamais guères étudié. Je disois en moi-même; heureux celui qui ne fait point tout ce que les autres ont dit, & qui fait un peu ce qu'il faut dire.

LE C. BESSARION.

Vous m'étonnez par vôtre mauvais goût : je croiois que vous aviez assez bien étudié. On m'avoit dit que le Roi vôtre Pere vous avoit donné un assez bon Précepteur, & qu'en-
suite

suite vous aviez pris plaisir en Flandre chez le Duc de Bourgogne à faire raisonner tous les jours de la Philosophie.

L O U I S X I.

J'étois encore bien jeune quand je quitai le Roi mon Pere, & mon Précepteur. Je passai à la Cour de Bourgogne, où l'inquiétude & l'ennui me réduisirent à écouter un peu quelques Savans : mais j'en fus bientôt dégoûté ; ils étoient pédans, imbéciles comme vous ; ils n'entendoient point les affaires ; ils ne connoissoient point les diferens caracteres des hommes ; ils ne savoient ni dissimuler, ni se taire, ni s'insinuer, ni entrer dans les passions d'autrui, ni trouver des ressources dans les difficultés, ni deviner les desseins des autres : ils étoient vains, indiscrets, disputeurs, toujours occupés de mots & de faits inutiles, pleins de subtilités qui ne persuadent personne ; incapables d'apprendre à vivre, & de se contraindre : je ne puis souffrir de tels animaux.

LE C. BESSARION.

Il est vrai que les Savans ne sont pas d'ordinaire trop propres à l'action, parce qu'ils aiment le repos des Muses ; il est vrai aussi qu'ils ne savent guères se contraindre ni dissimuler, parce qu'ils sont au-dessus des passions grossières des hommes, & de la flatterie que les Tirans demandent.

L O U I S X I.

Allez grande barbe, Pédant hérissé de Grec, vous perdez le respect qui m'est dû.

LE C. BESSARION.

Je ne vous en dois point. Le Sage, suivant les Stoïciens, & toute la Secte du Portique, est

est plus Roi que vous ne l'avez jamais été par le rang & par la puissance; vous ne le fûtes jamais comme le Sage, par un véritable empire sur vos passions: d'ailleurs vous n'avez plus qu'une ombre de Roiauté; d'Ombre à Ombre je ne vous cède point.

LOUIS XI.

Voiez l'insolence de ce vieux Pédant.

LE C. BESSARION.

J'aime encore mieux être Pédant que fourbe, & tiran du genre humain: je n'ai pas fait mourir mon frere: je n'ai pas tenu en prison mon fils; je n'ai employé ni le poison ni l'assassinat pour me défaire de mes ennemis; je n'ai point eu une vieillesse affreuse, semblable à celle des Tirans que la Grece a tant détestés: mais il faut vous excuser. Avec beaucoup de finesse & de vivacité, vous aviez beaucoup de choses d'une tête un peu démontée; ce n'étoit pas pour rien que vous étiez fils d'un homme qui s'étoit laissé mourir de faim, & petit-fils d'un autre qui avoit été renfermé tant d'années: vôtre fils même n'a la cervelle guères assurée, & ce sera un grand bonheur pour la France, si la Couronne passe après lui dans une branche plus sensée.

LOUIS XI.

J'avouë que ma tête n'étoit pas tout-à-fait bien réglée: j'avois des foibleffes, des visions noires, des emportemens furieux: mais j'avois de la pénétration, du courage, de la ressource dans l'esprit, des talens pour gagner les hommes, & pour accroître mon autorité: je favois fort bien laisser à l'écart un Pédant inutile à tout, & découvrir les qualités utiles

Tom. II.

B

dans

dans les fujets les plus obscurs ; dans les langues même de ma dernière maladie, je conservai encore assez de fermeté d'esprit pour travailler à faire une paix avec Maximilien ; il atendoit ma mort, & ne cherchoit qu'à éluder la conclusion. Par mes Emissaires secrets, je soulevai les Gantois contre lui : je le réduisis à faire malgré lui un traité de paix avec moi, où il me donnoit pour mon fils, Marguerite sa fille avec trois Provinces. Voilà mon chef-d'œuvre de politique dans ces derniers jours, où l'on me croioit fou. Allez, vieux Pédant, allez chercher vos Grecs, qui n'ont jamais scû autant de politique que moi, allez chercher vos Savans, qui ne savent que lire & parler de leurs livres ; qui ne savent ni agir ni vivre avec les hommes.

LE C. BESSARION.

J'aime encore mieux un Savant qui n'est pas propre aux affaires, & qui ne fait que ce qu'il a lû, qu'un esprit inquiet, artificieux, & entreprenant, qui ne peut souffrir ni la justice, ni la bonne foi, & qui renverse tout le genre humain.

V. DIALOGUE.

Louïs XI. & le Cardinal de la Balue.

Un méchant Prince rend ses Sujets traitres & infideles.

LOUIS XI.

Comment osez-vous, scélérat, vous présenter devant moi après toutes vos tra-
hisons ?

LE

LE C. DE LA BALUE.

Où voulez-vous donc que je m'aïlle cacher? Ne suis-je pas assez caché dans la foule des Ombres? Nous sommes tous égaux ici-bas.

L O U I S X I.

C'est bien à vous à parler ainsi, vous qui n'étiez que le fils d'un Meünier de Verdun.

LE C. DE LA BALUE.

Hé, c'étoit un mérite auprès de vous que d'être de basse condition: vôtre compere le Prevôt Tristan; vôtre Medecin Coctier; vôtre Barbier Olivier le Diable, étoient vos Favoris & vos Ministres. Janfredy avant moi avoit obtenu la pourpre par vôtre faveur. Ma naissance valoit à peu près celle de ces gens-là.

L O U I S X I.

Aucun d'eux n'a fait des trahisons aussi noires que toi

LE C. DE LA BALUE.

Je n'en crois rien. S'ils n'avoient pas été de malhonêtes gens, vous ne les auriez ni bien traités, ni employés.

L O U I S X I.

Pourquoi voulez-vous que je ne les aie pas choisi pour leur mérite?

LE C. DE LA BALUE.

Parce que le mérite vous étoit toujours suspect & odieux; parce que la vertu vous faisoit peur, & que vous n'en saviez faire aucun usage; parce que vous ne vouliez vous servir que d'ames basses, & prêtes à entrer dans vos intrigues, dans vos tromperies, dans vos cruautés. Un honnête homme qui auroit eu

horreur de tromper & de faire du mal, ne vous auroit été bon à rien, à vous qui ne vouliez que tromper & nuire, pour contenter vôtre ambition sans bornes. Puisqu'il faut parler franchement dans le païs de vérité, j'avoué que j'ai été un malhonnête homme : mais c'étoit par-là que vous m'aviez préféré à d'autres. Ne vous ai-je pas bien servi avec adresse pour joüer les Grands & les peuples? Avez-vous trouvé un fourbe plus souple que moi pour tous les personnages?

L O U I S X I.

Il est vrai : mais en trompant les autres pour m'obeir, il ne falloit pas me tromper moi-même : vous étiez d'intelligence avec le Pape, pour me faire abolir la Pragmatique, sans consulter si cela s'acordoit avec les véritables intérêts de la France.

L E C. D E L A B A L U E.

Hé vous étiez-vous jamais soucié ni de la France, ni de ses véritables intérêts? Vous n'avez jamais regardé que les vôtres ; vous vouliez tirer parti du Pape. Je n'ai fait que vous servir à votre mode.

L O U I S X I.

Mais c'est vous qui me portiez à ne compter pour rien tout ce qui n'étoit pas mon intérêt présent, sans m'embarasser de celui de ma Couronne même, à laquelle étoit atachée ma véritable grandeur.

L E C. D E L A B A L U E.

Point : je voulois que vous vendissiez chèrement cette pancarte crasseuse à la Cour de Rome ; mais allons plus loin. Quand même je vous aurois trompé, qu'aurez vous à me dire?

L O U I S

L O U I S X I.

Comment, à vous dire? Je vous trouve bien plaisant. Si nous étions encore vivans, je vous remettrais bien en cage.

L E C. D E L A B A L U E.

Ho, j'y ai assez demeuré! Si vous me fâchez, je ne dirai plus mot: Savez-vous que je ne crains guères les mauvaises humeurs d'une Ombre de Roi? Quoi donc, vous croiez être encore au Plessis-lez-Tours avec vos assassins.

L O U I S X I.

Non: je sai que je n'y suis pas, & bien vous en vaut; mais enfin je veux bien vous entendre pour la rareté du fait. ç'a, prouvez-moi par vives raisons que vous avez dû trahir votre Maître.

L E C. D E L A B A L U E.

Ce paradoxe vous surprend: mais je m'en vais vous le vérifier à la lettre.

L O U I S X I.

Voions ce qu'il va dire.

L E C. D E L A B A L U E.

N'est-il pas vrai qu'un pauvre fils de Meunier qui n'a jamais eu d'autre éducation que la Cour d'un grand Roi, a dû suivre les maximes qui y passioient pour les plus habiles & pour les meilleures d'un commun consentement?

L O U I S X I.

Ce que vous dites a quelque vraisemblance.

L E C. D E L A B A L U E.

Mais répondez oiii ou non sans vous fâcher.

L O U I S X I.

Je n'ose nier une chose qui paroît si bien

B 3

fondée.

fondée, ni avoier ce qui peut m'embarasser par ses conséquences.

LE C. DE LA BALUE.

Je vois bien qu'il faut que je prenne votre silence pour un aveu forcé: la maxime fondamentale de tous vos conseils que vous aviez répandue dans toute votre Cour, étoit de faire tout pour vous seul. Vous ne comptiez pour rien les Princes de votre Sang; ni la Reine que vous teniez captive & éloignée; ni le Dauphin que vous éleviez dans l'ignorance & en prison; ni le Roiaume que vous désoliez par votre politique dure & cruelle, aux intérêts duquel vous préférerez sans cesse la jalousie pour l'autorité tyrannique; Vous ne comptiez même pour rien les Favoris & les Ministres les plus affidés dont vous vous serviez pour tromper les autres. Vous n'en avez jamais aimé aucun, & ne vous êtes jamais confié à aucun d'eux que pour le besoin: vous cherchiez à les tromper à leur tour comme le reste des hommes; vous étiez prêt à les sacrifier sur le moindre ombrage, ou pour la moindre utilité. On n'avoit jamais un seul moment d'assuré avec vous. Vous vous jouiez de la vie des hommes; vous n'aimiez personne: qui vouliez-vous qui vous aimât? Vous vouliez tromper tout le monde qui vouliez-vous qui se livrât à vous de bonne foi, de bonne amitié & sans intérêt? Cette fidélité désintéressée, où l'aurions-nous aprise? la méritiez-vous? l'espérez-vous? la pouvoit-on pratiquer auprès de vous & dans votre Cour? Auroit-on pû durer huit jours chez vous avec un cœur droit & sincere? N'étoit-

on

on pas forcé d'être un fripon dès qu'on vous aprochoit? N'étoit-on pas déclaré scélérat dès qu'on parvenoit à votre faveur? puisqu'on n'y parvenoit jamais que par la scélératesse, ne deviez-vous pas le tenir pour dit? Si on avoit voulu conserver quelque honneur & quelque conscience, on se seroit bien gardé d'être connu de vous: on seroit allé au bout du monde plutôt que de vivre à votre service; dès qu'on est fripon, on l'est pour tout le monde. Vouddriez-vous qu'une ame que vous avez gangrénée, & à qui vous n'avez inspiré que la scélératesse pour tout le genre humain, n'ait jamais que vertu pure & sans tache; que fidélité désintéressée & héroïque pour vous seul? Etiez-vous assez dupe pour le penser? Ne comptiez-vous pas que tous les hommes seroient pour vous, comme vous pour eux? Quand même on auroit été bon & sincère pour tous les autres hommes, on auroit été forcé de devenir faux & méchant à votre égard en vous trahissant. Je n'ai donc fait que suivre vos leçons; que marcher sur vos traces; que vous rendre ce que vous donniez tous les jours; que faire ce que vous atendiez de moi; que prendre pour le principe de ma conduite le principe que vous gardiez, comme le seul qui doit animer tous les hommes? Vous auriez méprisé un homme qui auroit connu d'autre intérêt que le sien propre. Je n'ai pas voulu mériter votre mépris; & j'ai mieux aimé vous tromper, que d'être un sot selon vos principes.

L O U I S X I.

J'avouë que votre raisonnement me presse

B 4

&

& m'incommode: mais pourquoi vous entendre avec mon frere le Duc de Guienne, & avec le Duc de Bourgogne mon plus cruel ennemi.

LE C. DE LA BALUE.

C'est parce qu'ils étoient vos plus dangereux ennemis, que je me liai avec eux, pour avoir une ressource contre vous, si votre jalousie ombrageuse vous portoit à me perdre. Je savois que vous compteriez sur mes trahisons, & que vous pourriez les croire sans fondement: j'aimois mieux vous trahir pour me sauver de vos mains, que périr dans vos mains sur des soupçons, sans vous avoir trahi. Enfin j'étois bien aise, selon vos maximes, de me faire valoir dans les deux partis, & de tirer de vous dans l'embaras des affaires la récompense de mes services, que vous ne m'aurez jamais acordé de bonne grace dans un tems de paix. Voilà ce que doit attendre de ses Ministres un Prince ingrat, défiant, trompeur, qui n'aime que lui.

LOUIS XI.

Mais voici tout de même ce que doit attendre un traître qui vend son Roi; on ne le fait pas mourir quand il est Cardinal: mais on le tient onze ans en prison; on le dépoüille de ses tresors.

LE C. DE LA BALUE.

J'avoué que mon unique faute fut de ne vous tromper pas avec assez de précaution, & laisser intercepter mes Lettres. Remettez-moi encore dans l'occasion, je vous tromperai encore selon vos mérites: mais je vous tromperai plus subtilement de peur d'être découvert.

VI. DIA-

VI. DIALOGUE.

Louis XI. & Philippe de
Commines.

*Les foiblesses & les crimes des Rois ne scauroient
être cachez.*

L O U I S X I.

L'On dit que vous avez écrit mon Histoire.

P H. D E C O M M I N E S.

Il est vrai, Sire, & j'ai parlé en bon domestique.

L O U I S X I.

Mais on assure que vous avez raconté bien des choses, dont je me serois passé volontiers.

P H. D E C O M M I N E S.

Cela peut être; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flateur perpetuel, au lieu d'être un Historien?

L O U I S X I.

Vous deviez parler de moi comme un Sujet comblé de graces de son Maître.

P H. D E C O M M I N E S.

C'est le moien de n'être crû de personne. La reconnoissance n'est pas ce qu'on cherche dans une Histoire; au contraire c'est ce qui la rend suspecte.

L O U I S X I.

Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire. Il faut laisser

B 5

les

les Morts en paix, & ne flétrir point leur mémoire.

PH. DE COMMINES.

La vôtre étoit étrangement noircie; j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites: J'ai relevé toutes vos bonnes qualités; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses. Que pouvois-je faire de mieux?

LOUIS XI.

Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlois tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon Prevôt, de mon Médecin, de mon Barbier, & de mon Tailleur; vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, sur tout à la fin de mes jours; mon empressement à ramasser des Reliques, à me faire frotter depuis la tête jusqu'aux pieds de l'huile de la Sainte-Ampoule, & à faire des pèlerinages, par où je prétendois toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisois dès que je voulois faire un mauvais coup. Enfin de la Croix de S. Lo, par laquelle je n'osois jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurois crû mourir dans l'année si j'y avois manqué. Tout cela est fort ridicule.

PH. DE COMMINES.

Tout cela n'est-il pas vrai? Pouvois-je le taire?

LOUIS XI.

Vous pouviez n'en rien dire.

PH.

PH. DE COMMINES.

Vous pouviez n'en rien faire.

LOUIS XI.

Mais cela étoit fait, & il ne faloit pas le dire.

PH. DE COMMINES.

Mais cela étoit fait, & je ne pouvois pas le cacher à la postérité.

LOUIS XI.

Quoi ne peut-on pas cacher certaines choses ?

PH. DE COMMINES.

Et croiez-vous qu'un Roi puisse être caché après sa mort, comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie; Je n'aurois rien sauvé par mon silence, & je me ferois déshonoré. Contentez-vous que je pouvois dire bien pis & être crû, & je ne l'ai pas voulu faire.

LOUIS XI.

Quoi, l'Histoire ne doit-elle pas respecter les Rois ?

PH. DE COMMINES.

Les Rois ne doivent-ils pas respecter l'Histoire & la Postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échaper ? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux, n'ont qu'une seule ressource, qui-est de bien faire.

VII. DIALOGUE.

Loüis XI. & Charles Duc de
Bourgogne.

*Les méchans qui ne connoissent point la vraie
vertu*

vertu , à force de tromper & se défier des autres , sont trompés eux-mêmes.

LOUIS XI.

JE suis fâché , mon Cousin , des malheurs qui vous sont arrivés.

CHARL. DE BOURGOG.

C'est vous qui en êtes cause ; vous m'avez trompé.

LOUIS XI.

C'est votre orgueil & votre emportement qui vous trompoient. Avez vous oublié que je vous avertis qu'un homme m'avoit ofert de vous faire périr ?

CHARL. DE BOURGOG.

Je ne pus le croire ; je m'imaginai que si la chose eût été vraie , vous n'auriez pas eu assez de probité pour m'en avertir , & que vous l'aviez inventée pour me faire peur , en me rendant suspect tous ceux dont je me servois ; cette fourberie étoit assez de votre caractère , & je n'avois pas grand tort de vous l'attribuer. Qui n'eût pas été trompé comme moi dans une occasion où vous étiez bon & sincere ?

LOUIS XI.

Je conviens qu'il n'étoit pas à propos de se fier souvent à ma sincérité ; mais encore valoit-il mieux se fier à moi qu'au traître Campobache qui te vendit six mille écus.

CHARL. DE BOURGOG,

Voulez-vous que je parle ici franchement , puisqu'il ne s'agit plus de politique chez Pluton : nous étions tous deux dans d'étranges maximes ; nous ne connoissions ni vous ni moi aucune vertu : en cet état à force de se
défier

défier, on perfecute souvent les gens de bien; puis on se livre par une espece de nécessité au premier venu; & ce premier venu est d'ordinaire un scélerat, qui s'insinuë par sa flaterie. Mais dans le fond mon naturel étoit meilleur que le vôtre: j'étois prompt, & d'une humeur un peu farouche; mais je n'étois ni trompeur, ni cruel comme vous. Avez-vous oublié qu'à la conférence de Conflans vous m'avoüâtes que j'étois un vrai Gentilhomme, & que je vous avois bien tenu la parole que j'avois donnée à l'Archevêque de Narbonne?

LOUIS XI.

Bon, c'étoit des paroles flateuses que je vous dis alors, pour vous amuser, & pour vous détacher des autres Chefs de la ligue du bien public. Je savois bien qu'en vous louant je vous prendrois pour dupe.

VIII. DIALOGUE.

Louis XI. & Louis XII.

La générosité & la bonne foi, sont de plus sûres maximes de la politique, que la cruauté & la finesse.

LOUIS XI.

VOilà, si je ne me trompe, un de mes Successeurs. Quoique les Ombres n'aient plus ici bas aucune majesté, il me semble que celle-ci pourroit bien être quelque Roi de France; car je vois que ces autres Ombres

Ombres la respectent, & lui parlent François.
Qui es-tu? dis le moi, je te prie.

L O U I S XII.

Je suis le Duc d'Orleans, devenu Roi sous
le nom de Louis XII.

L O U I S XI.

Comment as-tu gouverné mon Roiaume?

L O U I S XII.

Tout autrement que toi: tu te faisois crain-
dre; je me suis fait aimer. Tu as commencé
à charger les peuples; je les ai foulagés, &
j'ai préféré leur repos à la gloire de vaincre
mes ennemis.

L O U I S XI.

Tu savois donc bien mal l'art de regner.
C'est moi qui ai mis mes successeurs dans une
autorité sans bornes; c'est moi qui ai dissipé
les ligués des Princes & des Seigneurs; c'est
moi qui ai levé des sommes immenses. J'ai
découvert les secrets des autres. J'ai sçu ca-
cher les miens. La finesse, la hauteur & la
sévérité, sont les vraies maximes du gouver-
nement. J'ai grand peur que tu auras tout gâ-
té, & que ta moleste aura détruit tout mon
Ouvrage.

L O U I S XII.

J'ai montré par le succès de mes maximes,
que les tiennes étoient fausses & pernicieuses.
Je me suis fait aimer: j'ai vécu en paix sans
manquer de parole, sans répandre de sang,
sang ruiner mon peuple. Ta mémoire est ô-
dieuse; la mienne est respectée. Pendant ma
vie on m'a été fidèle; après ma mort on me
pleure, & on craint de ne retrouver jamais un
aussi bon Roi. Quand on se trouve si bien de
la

la

la générosité & de la bonne foi, on doit bien mépriser la cruauté & la finesse.

LOUIS XI.

Voilà une belle Philosophie, que tu auras sans doute apris dans cette longue prison, où l'on m'a dit que tu as languï avant que de monter sur le trône.

LOUIS XII.

Cette prison a été moins honteuse, que la tienne de Peronne. Voilà à quoi sert la finesse & la tromperie; on se fait prendre par son ennemi; la bonne foi n'exposeroit pas à de si grands périls.

LOUIS XI.

Mais j'ai sçu par adresse me tirer des mains du Duc de Bourgogne.

LOUIS XII.

Oùï, à force d'argent, dont tu corrompis ses domestiques; & en le suivant honteusement à la ruine de tes aliés, les Liegeois, qu'il te fallut aller voir périr.

LOUIS XI.

As-tu étendu le Roïaume comme je l'ai fait? J'ai réuni à la Couronne le Duché de Bourgogne, le Comté de Provence, & la Guienne même.

LOUIS XII.

Je t'entens, tu savois l'art de te défaire d'un frere pour avoir son partage. Tu as profité du malheur du Duc de Bourgogne, qui courut à sa perte: tu gagnas le Conseiller du Comte de Provence pour atraper sa succession. Pour moi je me suis contenté d'avoir la Bretagne, par une alliance légitime avec l'heritiere de cette Maison que j'aimois, & que j'épousai
après

après la mort de ton fils. D'ailleurs j'ai moins songé à avoir de nouveaux Sujets, qu'à rendre fidèles & heureux ceux que j'avois déjà. J'ai éprouvé même par les guerres de Naples & de Milan combien les conquêtes éloignées nuisent à un État.

L O U I S XI.

Je vois bien que tu manquois d'ambition & de génie.

L O U I S XII.

Je manquois de ce génie faux & trompeur qui t'avoit tant décrié, & de cette ambition qui met l'honneur à compter pour rien la sincérité & la justice.

L O U I S XI.

Tu parles trop.

L O U I S XII.

C'est toi qui as souvent trop parlé. As-tu oublié le Marchand de Bourdeaux établi en Angleterre & le Roi Edouard que tu convias à venir à Paris? Adieu.

IX. DIALOGUE.

Le Connestable de Bourbon
& Bayard.

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa Patrie.

LE CONNESTABLE.

N'Est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre étendu sur l'herbe, & percé d'un grand coup? Oüi c'est lui-

lui-même. Helas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandeneffe & lui. Ces deux François étoient deux ornemens de leur Nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa Patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah ! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD.

C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNESTABLE.

Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le fort de la guerre : mais je ne veux point te traiter en prisonnier : je te veux garder comme un bon ami, & prendre soin de ta guérison, comme si tu étois mon propre frere : ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD.

Hé croiez vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure dont je suis en peine. Je meurs dans un moment ; la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNESTABLE.

Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAYARD.

Ce n'est point là ce que je cherche, & je suis content de mourir.

LE CONNESTABLE.

Qu'as tu donc ? Est-ce que tu ne saurois te consoler d'avoir été vaincu & fait prisonnier dans la retraite de Bonivet : ce n'est pas ta fau-

te; c'est la sienne: les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mezieres contre eux.

B A Y A R D.

Pour moi je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand Connétable; ce Prince du plus noble Sang qu'il y ait dans le monde, & qui travaille à déchirer de ses propres mains sa Patrie, & le Roiaume de ses Ancêtres.

LE CONNESTABLE.

Quoi, Bayard, je te louë, & tu me condamnes! Je te plains, & tu m'insultes!

B A Y A R D.

Si vous me plaignez, je vous plains aussi; & je vous trouve bien plus à plaindre que moi: je sors de la vie sans tache. J'ai sacrifié la mienne à mon devoir; je meurs pour mon pays, pour mon Roi, estimé des ennemis de la France, & regreté de tous les bons François. Mon état est digne d'envie.

LE CONNESTABLE.

Et moi je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me vange de lui; je le chasse du Milanois; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout; apelles-tu cela être à plaindre?

B A Y A R D.

Oùï, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir; il vaut mieux périr en combattant pour la Patrie, que la vaincre & triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays.

LE

LE CONNESTABLE.

Mais ma Patrie a été ingrate après tant de services que je lui avois rendu. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le Roi par foiblesse pour elle m'a fait une injustice énorme. En me dépouillant de mon bien, on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon & d'Argouges. J'ai été contraint pour sauver ma vie de m'enfuir presque seul; que voulois-tu que je fisse?

BAYARD.

Que vous souffriez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France, & à la grandeur de votre Maison. Si la persécution étoit trop violente, vous pouviez vous retirer; mais il valoit mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eut été au comble dans la pauvreté, & dans le plus misérable exil.

LE CONNESTABLE.

Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le Roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD.

Il falloit l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un Heros que le courage.

LE CONNESTABLE.

Mais le Roi étant si injuste & si aveuglé par sa mère, méritoit-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

BAYARD.

Si le Roi ne le méritoit pas, la France entière le méritoit. La dignité même de la Couronne,

ronne , dont vous êtes un des héritiers , le méritoit. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France , dont vous pouviez être un jour Roi.

LE CONNESTABLE.

Hé bien j'ai tort , je l'avoué ; mais ne fais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peines de résister à leur ressentiment ?

BAYARD.

Je le sai bien : mais le vrai courage consiste à résister ; si vous connoissez votre faute , hâtez-vous de la réparer : pour moi je meurs ; & je vous trouve plus à plaindre dans vos profpérités , que moi dans mes souffrances. Quand l'Empereur ne vous tromperoit pas ; quand même il vous donneroit sa sœur en mariage , & qu'il partageroit la France avec vous , il n'efaceroit point la tache qui deshonne votre vie. Le Connétable de Bourbon rebelle ; ah ! quelle honte ! Ecoutez Bayard mourant comme il a vécu , & ne cessant de dire la verité.

X. DIALOGUE.

Louïs XII. & François I.

Il vaut mieux être Pere de la Patrie , en gouvernant son Roiaume en paix , que d'être grand Conquérant.

LOUIS XII.

MOn cher Cousin , dites-moi des nouvelles de la France. J'ai toujours aimé mes Sujets comme mes Enfans. J'avoué que j'en

j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune en toute maniere quand je vous laissai la Couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre Roiaume?

FRANÇOIS I.

J'ai eu quelques malheurs; mais si vous voulez que je vous parle franchement, mon regne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

LOUIS XII.

Ho, mon Dieu, c'est cet éclat que j'ai toujours crain; je vous ai connu dès votre enfance d'un naturel à ruiner les Finances, à hazarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au dedans de l'Etat, & à tout gâter pour faire parler de vous.

FRANÇOIS I.

C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours préoccupés contre ceux qui doivent être leurs Successeurs: mais voici le fait. J'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint Empereur & Roi d'Espagne. J'ai gagné en Italie les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses, & de Cerisoles contre les Impériaux. J'ai vû le Roi d'Angleterre ligué avec l'Empereur contre la France; & j'ai rendu leurs efforts inutiles. J'ai cultivé les sciences. J'ai mérité d'être immortalisé par les gens de Lettres; j'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma Cour. J'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition, & la galanterie. Avant moi tout étoit grossier, pauvre, ignorant, gaulois; enfin je me suis fait nommer le Pere des Lettres.

C 3

LOUIS

LOUIS XII.

Cela est beau, & je ne veux point en diminuer la gloire: mais j'aimerois mieux encore que vous eussiez été le Pere du Peuple, que le Pere des Lettres. Avez-vous laissé les François dans la paix, & dans l'abondance?

FRANÇOIS I.

Non; mais mon fils qui est jeune soutiendra la guerre; & ce sera à lui à soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi: mais aussi vous faisiez foiblement la guerre.

LOUIS XII.

Vous l'avez donc faite sans doute avec de grands succès? Quelles sont vos conquêtes? Avez-vous pris le Roiaume de Naples?

FRANÇOIS I.

Non, j'ai eu d'autres expéditions à faire.

LOUIS XII.

Du moins vous avez conservé le Milanois.

FRANÇOIS I.

Il m'est arrivé bien des accidens imprévus.

LOUIS XII.

Quoi donc, Charles-Quint vous l'a enlevé? Avez-vous perdu quelque bataille? Parlez, vous n'osez tout dire.

FRANÇOIS I.

J'y fus pris dans une bataille à Pavie.

LOUIS XII.

Comment pris. Helas! en quelle abîme s'est-il jetté par des mauvais conseils?

C'est donc ainsi que vous m'avez surpassé à la guerre? Vous avez replongé la France dans les malheurs qu'elle souffrit sous le Roi Jean. O pauvre France que je te plains! Je

l'avois

J'avois bien prévu: Hé bien je vous entens; il a fallu rendre des Provinces entieres, & paier des sommes immenses. Voilà à quoi aboutit ce faste, cette hauteur, cette témérité, cette ambition; & la justice . . . comment va-t-elle?

FRANÇOIS I.

Elle m'a donné de grandes ressources. J'ai vendu les Charges de Magistrature.

LOUIS XII.

Et les Juges qui les ont achetées vendront à leur tour la Justice: mais tant de sommes levées sur le peuple ont-elles été bien employées pour lever & faire subsister les armées avec économie?

FRANÇOIS I.

Il en a fallu une partie pour la magnificence de ma Cour.

LOUIS XII.

Je parie que vos Maîtresses y ont eu une plus grande part que les meilleurs Officiers d'armée; si bien donc que le peuple est ruiné; la guerre encore allumée; la Justice vénale; la Cour livrée à toutes les folies des femmes galantes; tout l'état en souffrance. Voilà ce regne si brillant qui a effacé le mien. Un peu de modération vous auroit fait bien plus d'honneur.

FRANÇOIS I.

Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louer comme un Héros. On m'appelle le grand Roi François.

LOUIS XII.

C'est-à-dire que vous avez été flaté pour votre argent, & que vous vouliez être Héros

aux dépens de l'Etat, dont la seule prospérité devoit faire toute votre gloire.

FRANÇOIS I.

Non, les louanges qu'on m'a données étoient sinceres.

LOUIS XII.

Hé! y a-t-il quelque Roi si foible & si corrompu à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu? Donnez-moi le plus indigne de tous les Princes, on lui donnera tous les éloges qu'on vous a donnés. Après cela achetez des louanges par tant de sang & par tant de sommes qui ruinent un Roiaume.

FRANÇOIS I.

Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

LOUIS XII.

Vous auriez mieux fait de ne vous metre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance. Le peuple n'avoit que faire de cet Heroïsme: le Heros ne s'est-il point ennuié en prison?

FRANÇOIS I.

Oùi sans doute, & j'achetai la liberté bien cherement.

XI. DIALOGUE.

Charles-Quint, & un Jeune
Moine de S. Just.

*On cherche souvent la solitude par inquiétude;
& ceux qui sont acoutumés au fracas du
monde*

monde ne sauroient s'acoutumer à la retraite.

CHARLES V.

Alions, mon Frere, il est tems de se lever; vous dormez trop pour un jeune Novice qui doit être fervent.

LE MOINE.

Quand voulez vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune; Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

CHARLES V.

Quand on aime l'Office on est bientôt éveillé.

LE MOINE.

Oùi, quand on est à l'âge de Votre Majesté, mais au mien on dort tout debout.

CHARLES V.

Hé bien, mon Frere, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie.

LE MOINE.

Est ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire, après avoir si longtems troublé le repos du monde entier? Ne sauriez-vous me laisser le mien?

CHARLES V.

Je trouve qu'en se levant ici de bon matin on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

LE MOINE.

Je vous entens, sacrée Majesté, quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue: vous êtes acoutumé à un plus grand mouvement: avoüez-le sans façon; vous vous ennuez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos

C 5

hor-

horloges, & qu'à éveiller de pauvres Novices qui ne sont pas coupables de votre ennui.

CHARLES V.

J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

LE MOINE.

C'est une triste conversation pour un homme qui étoit en commerce avec toutes les Nations connus.

CHARLES V.

J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau valon, orné d'orangers, de mirthes, de granadiers, de lauriers, & de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure, couverte de troupeaux innombrables.

LE MOINE.

Tout cela est beau; mais tout cela ne parle point. Vous voudriez un peu de bruit & de fracas.

CHARLES V.

J'ai cent mille écus de pension.

LE MOINE.

Assez mal paieez. Le Roi votre fils n'en a guères de foin.

CHARLES V.

Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépoüillés & dégradés.

LE MOINE.

Ne comptiez-vous pas là-dessus quand vous avez quité vos Couronnes ?

CHARLES V.

Je vois bien que cela devoit être ainsi.

LE MOINE.

Si vous avez compté là-dessus, pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver ? Te-
nez=

nez-vous-en à votre premier projet : renoncez à tout ; oubliez tout ; ne desirez plus rien ; reposez-vous , & laissez reposer les autres.

CHARLES V.

Mais je vois que mon fils après la bataille de Saint-Quentin n'a pas sçu profiter de la victoire ; il devrait être déjà à Paris. Le C. d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines , & il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le Duc de Guise sur les Anglois. Voilà ce même Duc qui a pris Thionville pour couvrir Mets. Mon fils gouverne mal. Il ne suit aucun de mes conseils ; il ne me paie point ma pension ; il méprise ma conduite , & les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine & m'inquiete.

LE MOINE.

Quoi n'étiez-vous venu chercher le repos dans cette retraite qu'à condition que le Roi votre fils feroit des conquêtes , croiroit tous vos conseils , & acheveroit d'exécuter tous vos projets ?

CHARLES V.

Non ; mais je croiois qu'il feroit mieux.

LE MOINE.

Puisque vous avez tout quité pour être en repos , demeurez-y , quoi qu'il arrive ; laissez faire le Roi votre fils comme il voudra : ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde. Vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler : mais dites la vérité , vous ne connoissiez guère la solitude quand vous l'avez cherchée. C'est par inquiétude que vous avez désiré le repos.

CHAR-

CHARLES V.

Helas ! mon pauvre Enfant ! tu ne dis que trop vrai ; & Dieu veuille que tu ne te fois pas mécompté comme moi en quittant le monde dans ce Noviciat.

XII. DIALOGUE.

Charles-Quint, & François Premier.

Diference d'un Prince, qui par adresse n'agit que selon les formes, sans se soucier de la Justice; & d'un autre qui est au fond juste: mais qui par foiblesse & impatience se précipite & met les aparences contre lui.

CHARLES V.

MAintenant que toutes nos affaires sont finies, nous ne ferions pas mal de nous éclaircir, sur les déplaisirs que nous nous sommes donnés l'un à l'autre.

FRANÇOIS I.

Vous m'avez fait beaucoup d'injustices & de tromperies, je ne vous ai jamais fait de mal, que par les loix de la guerre: mais vous m'avez arraché pendant que j'étois en prison, l'hommage du Comté de Flandres; le Vassal s'est prévalu de la force, pour donner la loi à son Souverain.

CHARLES V.

Vous étiez libre de ne renoncer pas.

FRANÇOIS I.

Est-on libre en prison?

CHAR-

CHARLES V.

Les hommes foibles n'y font pas libres : mais quand on a un vrai courage, on est libre par tout. Si je vous eusse demandé votre Couronne, l'ennui de votre prison vous auroit-il réduit à me la ceder?

FRANÇOIS I.

Non, sans doute: j'aurois mieux aimé mourir que de faire cette lâcheté; mais pour la mouvance du Comté de Flandre je vous l'abandonnai par ennui, par crainte d'être empoisonné, par l'intérêt de retourner dans mon Roiaume, où tout avoit besoin de ma présence; enfin par l'état de langueur qui me mençoit d'une mort prochaine: & en éfet, je crois que je serois mort sans l'arrivée de ma sœur.

CHARLES V.

Non seulement un grand Roi, mais un vrai Chevalier aime mieux mourir que de donner une parole, à moins qu'il ne soit résolu de la tenir à quelque prix que ce puisse être. Rien n'est si honteux que de dire qu'on a manqué de courage pour souffrir, & qu'on s'est délivré en manquant de bonne foi. Si vous étiez persuadé qu'il ne vous étoit pas permis de sacrifier la grandeur de votre Etat à la liberté de votre personne, il falloit savoir mourir en prison, mander à vos Sujets de ne plus compter sur vous, & de couronner votre fils: vous m'aurez bien embarrassé. Un prisonnier qui a ce courage se met en liberté dans sa prison; il échape à ceux qui le tiennent.

FRANÇOIS I.

Ces maximes sont vraies. J'avouë que l'ennui & l'impaticence m'ont fait prometre ce qui étoit

étoit contre l'interêt de mon Etat, & que je ne pouvois executer ni éluder avec honneur. Mais est-ce à vous à me faire un tel reproche? Toute votre vie n'est-elle pas un continué manquement de parole? D'ailleurs ma foiblesse ne vous excuse point: un homme intrépride, il est vrai, se laisse égorger plutôt que de promettre ce qu'il ne peut pas tenir: mais un homme juste n'abuse point de la foiblesse d'un autre homme pour lui arracher dans sa captivité une promesse qu'il ne peut ni ne doit executer. Qu'aurez-vous fait, si je vous eusse retenu en France, quand vous y passâtes quelque tems après ma prison, pour aller dans les Pais-Bas? J'aurois pû vous demander la cession des Pais-Bas, & du Milanois que vous m'aviez usurpé.

CHARLES V.

Je passois librement en France sur votre parole; vous n'étiez pas venu librement en Espagne sur la mienne,

FRANÇOIS I.

Il est vrai: je conviens de cette différence; mais comme vous m'aviez fait une injustice dans ma prison, en m'arrachant un Traité desavantageux: j'aurois pû réparer ce tort, en vous arrachant à mon tour un autre Traité plus équitable; d'ailleurs je pouvois vous arrêter chez moi, jusqu'à ce que vous m'eussiez restitué mon bien, qui étoit le Milanois.

CHARLES V.

Attendez; vous joignez plusieurs choses qu'il faut que je démêle. Je ne vous ai jamais manqué de parole à Madrid; & vous m'en auriez manqué à Paris, si vous m'eussiez arrêté sous
aucun

aucun prétexte de restitution, quelque juste qu'elle pût être; c'étoit à vous à ne me permettre le passage, qu'en me demandant le préliminaire de la restitution: mais comme vous ne l'avez pas demandé, vous ne pouviez l'exiger en France, sans violer votre promesse. D'ailleurs, croiez-vous qu'il soit permis de repousser la fraude par la fraude? Dès qu'une tromperie en attire une autre, il n'y a plus rien d'affuré parmi les hommes, & les suites funestes de cet engagement vont à l'infini. Le plus sûr pour vous-même est de ne vous venger du trompeur, qu'en repoussant toutes ses ruses pour le tromper.

FRANÇOIS I.

Voilà une sublime Philosophie, voilà Platon tout pur; mais je vois bien que vous avez fait vos affaires avec plus de subtilité que moi: mon tort est de m'être fié à vous. Le Connétable de Montmorenci aida à me tromper: il me persuada qu'il falloit vous piquer d'honneur, en vous laissant passer sans condition. Vous aviez déjà promis de donner l'investiture du Duché de Milan au plus jeune de mes trois fils: après votre passage en France, vous retirâtes votre promesse. Si je n'eusse pas crû le Connétable, je vous aurois fait rendre le Milanois avant de vous laisser passer dans les Pais-Bas. Jamais je n'ai pû pardonner ce mauvais conseil de mon Favori: je le chassai de ma Cour.

CHARLES V.

Plûtôt que de rendre le Milanois, j'aurois traversé la mer.

FRAN-

FRANÇOIS I.

Votre santé, la saison, & les périls de la navigation vous ôtoient cette ressource: mais enfin, pourquoi me jouer si indignement à la face de toute l'Europe, & abuser de l'hospitalité la plus généreuse?

CHARLES V.

Je voulois bien donner le Duché de Milan à votre troisième fils. Un Duc de Milan de la Maison de France ne m'auroit guères plus embarrassé que les autres Princes d'Italie: mais votre second fils pour lequel vous demandiez cette investiture étoit trop près de succéder à la Couronne; il n'y avoit entre vous & lui que le Dauphin qui mourut. Si j'avois donné l'investiture au second, il se feroit bien-tôt trouvé tout ensemble Roi de France & Duc de Milan; par là toute l'Italie auroit été à jamais dans la servitude; c'est ce que j'ai prévu, & c'est ce que j'ai dû éviter.

FRANÇOIS I.

Servitude pour servitude; ne valoit-il pas mieux rendre le Milanois à son Maître, qui étoit moi, que de le retenir dans vos mains, sans aucune apparence de droit? Les François qui n'avoient plus un pouce de terre en Italie, étoient moins à craindre dans le Milanois pour la liberté publique, que la Maison d'Autriche revêtuë du Roiaume de Naples & des droits de l'Empire sur tous les Fiefs qui relevent de lui en ce pais-là. Pour moi je dirai franchement, toute subtilité à part, la différence de nos deux procès: vous aviez toujours assez d'adresse pour metre les formes de votre côté, & pour me tromper dans le fond: mais
par

par foiblesse, par impatience, ou par legere-
 té, je ne prenois pas assez de précautions, &
 les formes étoient contre moi. Ainsi je n'é-
 tois trompeur qu'en aparence, & vous l'étiez
 dans l'essentiel. Pour moi j'ai été assez puni
 de mes fautes dans le tems où je les ai faites.
 Pour vous, j'espere que la fausse politique de
 votre fils me vengera assez de votre injuste am-
 bition. Il vous a contraint de vous dépouil-
 ler pendant votre vie. Vous êtes mort dégradé
 & malheureux : vous qui avez prétendu metre
 toute l'Europe dans les fers. Ce fils achèvera
 son ouvrage ; sa jalousie & sa défiance abatra
 toute ambition & toute vertu chez les Espa-
 gnols. Le mérite devenu suspect & odieux n'o-
 fera paroître. L'Espagne n'aura plus ni grand
 Capitaine, ni génie élevé dans les négocia-
 tions, ni discipline militaire, ni bonne police
 dans les peuples. Ce Roi toujours caché &
 toujours impraticable comme les Rois de
 l'Orient abatra le dedans de l'Espagne, & sou-
 levera les Nations éloignées qui dépendent de
 cette Monarchie. Ce grand corps tombera
 de lui-même, & ne servira plus que d'exem-
 ple de la vanité des trop grandes fortunés. Un
 Etat réuni & mediocre, quand il est bien peu-
 plé, bien policé, & bien cultivé pour les arts
 & pour les sciences utiles ; quand il est d'ail-
 leurs gouverné selon les loix avec modéra-
 tion ; par un Prince qui rend lui même la
 Justice, & qui va lui-même à la guerre, pro-
 met quelque chose de plus heureux que votre
 Monarchie qui n'a plus de tête pour réunir
 le gouvernement. Si vous ne voulez pas
 m'en croire, atendez un peu, nos arrie-
 res-

res-Neveux vous en diront des nouvelles.

CHARLES V.

Helas! je ne prévois que trop la vérité de vos prédictions. La prévoiance de ces malheurs qui renverseront tous mes ouvrages, m'a découragé, & m'a fait quitter l'Empire. Cette inquiétude troubloit mon repos dans ma solitude de Saint Just.

XIII. DIALOGUE.

Henry III. & la Duchesse de Montpensier.

On peut ménager les différens partis, & les différens esprits d'un Roiaume, sans être hypocrite & fourbe.

HENRY III.

Ron jour, ma Cousine. Ne sommes-nous pas racommodés au moins après notre mort?

LA D. DE MONTP.

Moins que jamais. Je ne saurois vous pardonner tous vos massacres, & sur tout le sang de ma famille cruellement répandu.

HENRY III.

Vous m'avez fait plus de mal dans Paris avec votre ligue, que je ne vous en ai fait par les choses que vous me reprochez; faisons compensation, & soions bons amis.

LA D. DE MONTP.

Non, je ne ferai jamais amie d'un homme qui a ordonné l'horrible massacre de Blois.

HEN-

HENRY III.

Mais le Duc de Guise m'avoit poussé à bout. Avez-vous oublié la journée des Baricades, où il vint faire le Roi de Paris, & me chasser du Louvre. Je fus contraint de me sauver par les Thuilleries & par les Feuillants.

LA D. DE MONTP.

Mais il s'étoit réconcilié avec vous par la médiation de la Reine-Mère. On dit que vous aviez communiqué avec lui, en rompant tous une même Hostie, & que vous aviez juré sa conservation.

HENRY III.

Mes ennemis ont dit bien des choses sans preuve, pour donner plus de crédit à la Ligue: mais enfin je ne pouvois plus être Roi si votre frere n'eût été abattu.

LA D. DE MONTP.

Quoi, vous ne pouviez plus être Roi sans tromper & sans faire assassiner? Quels moiens de maintenir votre autorité! Pourquoi signer l'Union? Pourquoi la faire signer à tout le monde aux Etats de Blois? Il falloit résister courageusement; c'étoit la vraie maniere d'être Roi. La Roiauté bien entendue consiste à demeurer ferme dans la raison, & à se faire obéir.

HENRY III.

Mais je ne pouvois m'empêcher de supléer à la force par l'adressé & par la politique.

LA D. DE MONTP.

Vous vouliez ménager les Huguenots & les Catoliques, & vous vous rendiez méprisable aux uns & aux autres.

VIII. DIALOGUE

HENRY III.

Non, je ne ménageois point les Hugue-
nots.

LA D. DE MONTP.

Les conférences de la Reine avec eux, &
les soins que vous preniez de les flater toutes
les fois que vous vouliez contrebalancer le
parti de l'Union, vous rendoient suspect à tous
les Catholiques.

HENRY III.

Mais d'ailleurs ne faisois-je pas tout ce qui
dépendoit de moi, pour témoigner mon zèle
sur la Religion?

LA D. DE MONTP.

Oùï, mille grimaces ridicules, & qui é-
toient démenties par d'autres actions scanda-
leuses; aller en masque le Mardi-Gras, & le
jour des Cendres à la Procession en sac de Pé-
nitent, avec un grand foïet; porter à votre
ceinture un grand Chapelet long d'une aulne,
avec des grains qui étoient de petites têtes de
mort, & porter en même tems à votre cou
un panier pendu à un ruban qui étoit plein de
petits épagneuls, dont vous faifiez tous les
ans une dépense de cent mille écus; faire des
Confrairies, des Vœux, des Pelerinages, des
Oratoires, passer sa vie avec des Feuïllans,
des Minimes, des Hieronimitains, qu'on fait
venir d'Espagne; & de l'autre passer sa vie a-
vec ses infames Mignons; découper, coler
des Images, & se jeter en même tems dans
les curiosités de la Magie, dans l'impiété, &
dans la politique de Machiavel; enfin courir
la bague en femme, faire des repas avec vos
Mignons, où vous étiez servi par des femmes
nuës

nuës & déchevelées, puis faire le dévot, & chercher par tout des Hermitages. Quelle disproportion! Aussi dit-on que votre Medecin Miron assuroit que cette humeur noire qui causoit tant de bizarreries, ou vous feroit mourir bientôt, ou vous feroit tomber dans la folie.

HENRY III.

Tout cela étoit nécessaire pour ménager les esprits: je donnois des plaisirs aux gens débauchés, & de la dévotion aux Dévots pour les tenir tous.

LA D. DE MONTP.

Vous les avez fort bien tenus. C'est ce qui a fait dire que vous n'étiez bon qu'à tondre, & à faire Moine.

HENRY III.

Je n'ai point oublié ces ciseaux que vous montriez à tout le monde, disant que vous les portiez pour me tondre.

LA D. DE MONTP.

Vous m'aviez assez outragée pour mériter cette insulte.

HENRY III.

Mais enfin que pouvois je faire? il falloit ménager tous les Parties.

LA D. DE MONTP.

Ce n'est point les ménager, que de montrer de la foiblesse, de la dissimulation & de l'hipocrisie de tous les côtés.

HENRY III.

Chacun parle bien à son aise: mais on a besoin de bien de gens quand on trouve tant de gens prêt à se révolter.

LA D. DE MONTP.

Voiez le Roi de Navarre votre Cousin;

D 3

VOUS

vous avez trouvé tout votre Roiaume soumis, & vous l'avez laissé tout en feu par une cruelle guerre civile. Lui sans dissimulation, masfacre, ni hipocrisie, a conquis le Roiaume entier, qui refusoit de le reconnoître; il a tenu dans ses interêts les Huguenots en quittant leur Religion. Il a attiré tous les Catoliques, & dissipé la Ligue si puissante. Ne cherchez point à vous excuser; les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

XIV. DIALOGUE.

Henry III. & Henry IV.

*Diférence entre un Roi qui se fait craindre
& haïr par la cruauté & la finesse, & un
Roi qui se fait aimer par sa franchise & son
désintéressement.*

HENRY III.

HE', mon pauvre Cousin, vous voilà tombé dans le même malheur que moi.

HENRY IV.

Ma mort a été violente comme la vôtre: mais personne ne vous a regreté que vos mignons, à cause des biens immenses que vous répandiez sur eux avec profusion. Pour moi toute la France m'a pleuré comme le Pere de toutes les Familles. On me proposera dans la suite des siècles comme le modèle d'un bon & sage Roi. Je commençois à metre le Roiaume dans le calme, dans l'abondance, & dans le bon ordre.

HEN-

HENRY III.

Quand je fus tué à Saint-Cloud j'avois déjà abatu la Ligue: Paris étoit prêt à se rendre: j'aurois bientôt rétabli mon autorité.

HENRY IV.

Mais quel moien de rétablir votre réputation si noircie? Vous passiez pour un fourbe, un hipocrite, un impie, un homme effeminé & dissolu. Quand on a une fois perdu la réputation de probité & de bonne foi, on n'a jamais une autorité tranquille & assurée: Vous vous étiez défait des deux Guises à Blois; mais vous ne pouviez jamais vous défaire de tous ceux qui avoient horreur de vos fourberies.

HENRY III.

Hé, ne savez-vous pas que l'art de dissimuler est l'art de regner?

HENRY IV.

Voilà les belles maximes que Duguast, & quelques autres vous avoient inspirées. L'Abbé d'Elbene, & les autres Italiens vous avoient mis dans la tête la politique de Machiavel. La Reine votre Mere vous avoit nourri dans ces sentimens: mais elle eut bien sujet de s'en repentir, elle eut ce qu'elle méritoit; elle vous avoit appris à être dénaturé; vous le fûtes contre elle.

HENRY III.

Mais quel moien d'agir sincèrement, & de se confier aux hommes? Ils sont tous déguisés & corrompus.

HENRY IV.

Vous le croiez, parce que vous n'avez jamais vu d'honnêtes gens, & vous ne croyiez

pas qu'il y en puisse avoir au monde; mais vous n'en cherchez pas; au contraire, vous les fuyiez, & ils vous fuioient; ils vous étoient suspects & incommodes. Il vous falloit des scelerats qui vous inventassent de nouveaux plaisirs, qui fussent capables des crimes les plus noirs, & devant lesquels rien ne vous fit souvenir ni de la Religion, ni de la pudeur violées. Avec de telles mœurs on n'a garde de trouver des gens de bien. Pour moi j'en ai trouvé; j'ai sçû m'en servir dans mon Conseil, dans les négociations étrangères, dans plusieurs Charges; par exemple, Sully, Jean-nin, d'Offat, &c.

H E N R Y III.

A vous entendre parler, on vous prendroit pour un Caton; votre jeunesse a été aussi dérangée que la mienne.

H E N R Y IV.

Il est vrai, j'ai été inexusable dans ma passion honteuse pour les femmes; mais dans mes désordres, je n'ai jamais été ni trompeur, ni méchant, ni impie; je n'ai été que foible; le malheur m'a beaucoup servi; car j'étois naturellement paresseux & trop adonné aux plaisirs. Si je fusse né Roi, je me serois peut-être déshonoré; mais la mauvaise fortune à vaincre, & mon Roiaume à conquérir, m'ont mis dans la nécessité de m'élever au dessus de moi-même.

H E N R Y III.

Combien avez-vous perdu de belles occasions de vaincre vos ennemis, pendant que vous vous amusez sur le bord de la Garonne à soupirer pour la Comtesse de Guiche? Vous étiez

étiez comme Hercule filant auprès l'Omphale.

HENRY IV.

Je ne puis le désavouier : mais Contras, Yvry, Atques, Fontaine-Françoise, réparent un peu. . . .

HENRY III.

N'ai-je pas gagné les batailles de Jarnac & de Moncontour?

HENRY IV.

Oü; mais le Roi Henri III. sôutint mal les espérances qu'on avoit conçûes du Duc d'Anjou. Henri IV. au contraire à mieux valu que le Roi de Navarre.

HENRY III.

Vous croiez donc que je n'ai point oüi parler de la Duchesse de Beaufort, de la Marquise de Verneüil, de la. . . ? Mais je ne puis les compter toutes, tant il y en a eu.

HENRY IV.

Je n'en désavouë aucune, & je passe condamnation : mais je me suis fait aimer & craindre. J'ai détesté cette politique cruelle & trompeuse dont vous étiez si empoisonné, & qui a causé tout vos malheurs. J'ai fait la guerre avec vigueur. J'ai conclu au-dehors une solide paix ; au-dedans j'ai policé l'Etat, & je l'ai rendu florissant. J'ai rangé les Grands à leur devoir, & même les plus insolens Favoris ; tout cela sans tromper, sans assassiner, sans faire d'injustice, me fiant aux gens de bien, & metant toute ma gloire à soulager les peuples.

XV. DIALOGUE.

Henry IV. & le Duc de Mayenne.

Les malheurs font les grands Heros & les bons Rois.

HENRY IV.

MOn Cousin, j'ai oublié tout le passé, & je suis bien aise de vous voir.

LE D. DE MAYENNE.

Vous êtes trop bon, Sire, d'oublier mes fautes; il n'y a rien que je ne voulusse faire pour en éfacér le souvenir.

HENRY IV.

Promenons-nous dans cette Allée entre ces deux Canaux; & en nous promenant nous parlerons d'affaires.

LE D. DE MAYENNE.

Je suivrai avec joie Votre Majesté.

HENRY IV.

Hé bien, mon Cousin, je ne suis plus ce pauvre Bearnois qu'on vouloit chasser du Roiaume. Vous souvenez-vous du tems que nous étions à Arques, & que vous mandiez à Paris que vous m'aviez acculé au bords de la mer, & qu'il faudroit que je me précipitasse dedans pour pouvoir me sauver?

LE D. DE MAYENNE.

Il est vrai: mais il est vrai aussi que vous fûtes sur le point de ceder à la mauvaise fortune, & que vous auriez pris le parti de vous retirer

XV. DIA.

retirer en Angleterre, si Biron ne vous eût représenté les suites d'un tel parti.

HENRY IV.

Vous parlez franchement, mon Cousin, & je ne le trouve point mauvais; allez, ne craignez rien, & dites tout ce que vous avez sur le coeur.

LE L. DE MAYENNE.

Mais je n'en ai peut-être déjà que trop dit; les Rois ne veulent point qu'on nomme les choses par leurs noms. Ils sont accoutumés à la flaterie. Ils en font une partie de leur grandeur. L'honnête liberté avec laquelle on parle aux autres hommes les blesse; ils ne veulent point qu'on ouvre la bouche que pour les louer & les admirer. Il ne faut pas les traiter en hommes; il faut dire qu'ils sont toujours & par tout des Heros.

HENRY IV.

Vous en parlez si sagement, qu'il paroît bien que vous en avez l'expérience. C'est ainsi que vous étiez flaté & encensé pendant que vous étiez le Roi de Paris.

LE D. DE MAYENNE.

Il est vrai qu'on m'a amusé par beaucoup de vaines flateries qui m'ont donné de fausses esperances, & fait faire de grandes fautes.

HENRY IV.

Pour moi j'ai été instruit par mon malheur: de telles leçons sont rudes; mais elles sont bonnes, & il m'en restera toute ma vie d'écouter plus volontiers qu'un autre mes vérités. Dites-les moi donc, mon cher Cousin, si vous m'aimez.

LE

Tous nos mécomptes sont venus de l'idée que nous avions conçûe de vous dans votre jeunesse; nous savions que les femmes vous amusoient par tout; que la Comtesse de Guiche vous avoit fait perdre tous les avantages de la bataille de Coutras; que vous aviez été jaloux de votre Cousin le Prince de Condé, qui paroissoit plus ferme, plus sérieux, & plus appliqué que vous aux grandes affaires, & qui avoit un bon esprit, une grande vertu; nous vous regardions comme un homme mou & effeminé, que la Reine-Mere avoit trompé par mille intrigues d'amourettes, qui avoit fait tout ce qu'on avoit voulu dans le tems de la Saint-Bartelemi, pour changer de Religion, qui s'étoit encore soumis après la conjuration de la Mole, à tout ce que la Cour voulut. Enfin nous esperions avoir bon marché de vous; mais en vérité, Sire, je n'en puis plus; me voilà tout en sueur & hors d'haleine. Votre Majesté est aussi maigre & aussi legere que je suis gros & pesant. Je ne puis plus la suivre.

HENRY IV.

Il est vrai, mon Cousin, que j'ai pris plaisir à vous laisser; mais c'est aussi le seul mal que je vous ferai de ma vie. Achevez ce que vous avez commencé.

LE D. DE MAYENNE.

Vous nous avez bien surpris, quand nous vous avons vû à cheval nuit & jour faire des actions d'une vigueur, & d'une diligence incroyable à Cahors, à Lause en Gascogne, à Arques en Normandie, à Yvry, devant Paris,

ris, à Arnai-le-Duc, & à Fontaine-Francoise; vous avez sçû gagner la confiance des Catholiques sans perdre les Huguenots; vous avez choisi des gens capables & dignes de votre confiance pour les affaires. Vous les avez consulté sans jalousie, & avez sçû profiter de leurs bons avis sans vous laisser gouverner: vous nous avez prévenus par tout; vous êtes devenu un autre homme, ferme, vigilant, laborieux, tout à vos devoirs.

HENRY IV.

Je vois bien que ces vérités si hardies que vous me deviez dire se tournent en louanges; mais il faut revenir à ce que je vous ai dit d'abord, qui est que je dois tout ce que je suis à ma mauvaise fortune. Si je me fusse trouvé d'abord sur le Trône, environné de pompe, de délices & de flateries, je me serois endormi dans les plaisirs; mon naturel panchoit à la mollesse: mais j'ai senti la contradiction des hommes, & le tort que mes défauts me pouvoient faire; il a fallu m'en corriger, m'affujeter, me contraindre, suivre de bons conseils, profiter de mes fautes, entrer dans toutes les affaires; voilà ce qui redresse & forme les hommes.

XVI. DIALOGUE.

Henry IV. & Sixte V.

Les grands hommes s'estiment malgré l'opposition de leurs intérêts.

SIXTE V.

IL y a longtems que j'étois curieux de vous voir; pendant que nous étions tous deux en bonne santé, cela n'étoit guères possible; La mode des conferences entre les Papes & les Rois étoit déjà passée en notre tems. Cela étoit bon pour Leon X. & François I. qui se virent à Bologne; & pour Clement VII. avec le même Roi à Marseille, pour le mariage de Catherine de Medicis. J'aurois été ravi d'avoir de même avec vous une conference; mais je n'étois pas libre, & votre Religion ne me le permetoit pas.

HENRY IV.

Vous voilà bien radouci: la mort, je le vo's bien, vous a mis à la raison. Dites la vérité, vous n'étiez pas de même du tems que je n'étois encore que ce pauvre Bearnois excommunié.

SIXTE V.

Voulez-vous que je vous parle sans déguisement: d'abord je crûs qu'il n'y avoit qu'à vous pousser à toute extrémité. J'avois par là bien embarrassé votre Prédécesseur; aussi le fis-je bien repentir d'avoir osé faire massacrer un Cardinal de la Sainte Eglise. S'il n'eût fait tuer que le Duc de Guise, il en eût eu meilleur marché: mais ataqer la Sacrée Pourpre, c'étoit un crime irrémissibile, je n'avois garde de tolerer un attentat d'une si dangereuse consequence. Il me parut capital, après la mort de votre Cousin, d'user contre vous de rigueur, comme contre lui; d'aimer la Ligue, & de ne laisser point menter sur le Trône de France un Héretique: mais bientôt
j'a-

J'aperçûs que vous prévaudriez sur la Ligue, & votre courage me donna bonne opinion de vous.

Il y avoit deux personnes dont je ne pouvois avec aucune bienséance être ami, & que j'aimois naturellement.

HENRY IV.

Qui étoient donc ces deux personnes qui avoient sçu vous plaire?

SIXTE V.

C'étoit vous & la Reine Elisabet d'Angleterre.

HENRY IV.

Pour elle, je ne m'étonne pas qu'elle fût selon votre goût. Premièrement elle étoit Pape, aussi-bien que vous, étant Chef de l'Eglise Anglicane; & c'étoit un Pape aussi fier que vous; elle savoit se faire craindre & faire voler les têtes; voilà sans doute ce qui lui a mérité l'honneur de vos bonnes graces.

SIXTE V.

Cela n'y a pas nui; j'aime les gens vigoureux, & qui savent se rendre maîtres des autres. Le mérite que j'ai reconnu en vous, & qui m'a gagné le cœur, c'est que vous avez battu la Ligue, ménagé la Noblesse, tenu la balance entre les Catholiques & les Huguenots. Un homme qui sait faire tout cela, est un homme, & je ne le méprise point, comme son Prédecesseur, qui perdoit tout par sa mollesse, & qui ne se relevoit que par des tromperies. Si j'eusse vécu, je vous aurois reçu à l'Abjuration sans vous faire languir. Vous en auriez été quitte pour quelques petits coups de baguete, & pour déclarer que vous rece-

vicz

viez la Couronne de Roi Très-Chrétien, de la libéralité du Saint-Siege.

HENRY IV.

C'est ce que je n'eusse jamais accepté, j'aurois plutôt recommencé la guerre.

SIXTE V.

J'aime à vous voir cette fierté : mais faute d'être assez apuyé de mes Successeurs, vous avez été exposé à tant de conjurations, qu'enfin on vous a fait périr.

HENRY IV.

Il est vrai : mais vous, avez-vous été épargné ? La cabale Espagnole ne vous a pas mieux traité que moi ; le fer ou le poison, cela est bien égal : mais allons voir cette bonne Reine que vous aimez tant ; elle a sçu regner tranquillement, & plus long-tems que vous & moi.

XVII. DIALOGUE.

Le Card. de Richelieu, & le
Card. Ximinés.

La vertu vaut mieux que la naissance.

LE C. XIMENE'S.

Maintenant que nous sommes ensemble, je vous conjure de me dire s'il est vrai que vous avez songé à m'imiter.

LE C. DE RICHELIEU.

Point. j'étois trop jaloux de la bonne gloire, pour vouloir être la copie d'un autre. J'ai toujours montré un caractère hardi & original.

L E

LE C. XIMENE'S.

J'avois oûi dire que vous aviez pris la Rochelle, comme moi Oran; abatu les Huguenots, comme je renversai les Maures de Grenade pour les convertir; protégé les Lettres, abaissé l'orgueil des Grands, relevé l'Autorité Roiale, établi la Sorbonne comme mon Université d'Alcala de Henare, & vous futes élevé par la faveur de la Reine Marie de Medicis, comme je l'avois été par celle d'Isabelle de Castille.

LE C. DE RICHELIEU.

Il est vrai qu'il y a entre nous certaines ressemblances que le hazard a faites: mais je n'ai envisagé aucun modèle. Je me suis contenté de faire les choses que le tems & les affaires m'ont ofert pour la gloire de la France. D'ailleurs nos conditions étoient bien diferentes. J'étois né à la Cour; j'y avois été nourri dès ma plus grande jeunesse: j'étois Evêque de Luçon & Secretaire d'Etat, attaché à la Reine & au Maréchal d'Ancre. Tout cela n'a rien de commun avec un Moine obscur & sans appui, qui n'entre dans le monde & dans les affaires qu'à 60. ans.

LE C. XIMENE'S.

Rien ne me fait plus d'honneur que d'y être entré si tard. Je n'ai jamais eu de vûes d'ambition, ni d'empressement. Je comptois d'achever dans le Cloître ma vie déjà bien avancée: le Cardinal de Mendoza Archevêque de Tolède, me fit Confesseur de la Reine; & la Reine prévenuë pour moi me fit successeur de ce Cardinal pour l'Archevêché de Tolède, contre le desir du Roi, qui vouloit y mettre son

Bâtard; ensuite je devins le principal conseil de la Reine dans ses peines à l'égard du Roi, j'entrepris la conversion de Grenade après que Ferdinand en eut fait la conquête. La Reine mourut. Je me trouvai entre Ferdinand & son gendre Philippes d'Autriche. Je rendis de grands services à Ferdinand après la mort de Philippes. Je conservai l'autorité au beaupere. J'administrerai les affaires malgré les Grands avec vigueur. Je fis ma conquête d'Oran, où j'étois en personne, conduisant tout, & n'ayant point là de Roi qui eût part à cette action, comme vous à la Rochelle, & au pas de Suze. Après la mort de Ferdinand je fus Regent dans l'absence du jeune Prince Charles; c'est moi qui empêchai les Communautés d'Espagne de commencer la révolte, qui arriva après ma mort; je fis changer le Gouverneur & les Officiers du second Infant Ferdinand, qui vouloient le faire Roi au préjudice de son frere aîné. Enfin je mourus tranquille, ayant perdu toute autorité par l'artifice des Flamands qui avoient prévenu le Roi Charles contre moi. En tout cela je n'ai jamais fait aucun pas vers la fortune; les affaires me sont venues trouver, & je n'y ai regardé que le bien public. Cela est plus honorable que d'être né à la Cour fils d'un Grand Prevôt, Chevalier de l'Ordre.

LE C. DE RICHELIEU.

La naissance ne diminuë jamais le merite des grandes actions.

LE C. XIMENE'S.

Non; mais puisque vous me poussez, je vous dirai que le desinteressément & la modération

ration valent mieux qu'un peu de naissance.

LE C. DE RICHELIEU.

Prétendez-vous comparer votre gouvernement au mien ? Avez-vous changé le système du gouvernement de toute l'Europe ? J'ai abatu cette Maison d'Autriche que vous avez servie, mis dans le cœur de l'Allemagne un Roi de Suede victorieux, revolté la Catalogne, relevé le Roiaume de Portugal usurpé par les Espagnols, rempli la Chrétienté de mes négociations.

LE C. XIMENE'S.

J'avoué que je ne dois point comparer mes negociations aux vôtres ; mais j'ai soutenu toutes les affaires les plus difficiles de Castille avec fermeté, sans interêt, sans ambition, sans vanité, sans foiblesse. Dites-en autant, si vous le pouvez.

XVIII. DIALOGUE.

Le Cardinal de Richelieu, & le
Chancelier d'Oxenstierne.

Diference entre un Ministre qui agit par vanité & par hauteur, & un autre qui agit pour l'amour de la Patrie.

LE C. DE RICHELIEU.

Depuis ma mort on n'a point vû de Ministre en Europe qui m'ait ressemblé.

LE CH. D'OXENSTIERNE.

Non, aucun n'a eut tant d'autorité.

LE C. DE RICHELIEU.

Ce n'est pas ce que je dis : je parle du génie pour le gouvernement ; & je puis sans vanité dire de moi , comme je dirois d'un autre qui seroit en ma place , que je n'ai rien laissé qui ait pu m'égalier.

LE CH. D'OXENSTIERNE.

Quand vous parlez ainsi , songez-vous que je n'étois ni Marchand , ni Laboureur , & que je me suis mêlé de politique autant qu'un autre ?

LE C. DE RICHELIEU.

Vous ! il est vrai que vous avez donné quelques conseils à votre Roi : mais il n'a rien entrepris que sur les traités qu'il a faits avec la France ; c'est-à-dire avec moi.

LE CH. D'OXENSTIERNE.

Il est vrai : mais c'est moi qui l'ai engagé à faire ces Traités.

LE C. DE RICHELIEU.

J'ai été instruit des faits par le Pere Joseph ; puis j'ai pris mes mesures sur les choses que Charnacé avoit vûes de près.

LE CH. D'OXENSTIERNE.

Votre Pere Joseph étoit un Moine visionnaire. Pour Charnacé il étoit bon Négociateur : mais sans moi on n'eût jamais rien fait. Le grand Gustave qui manquoit de tout , eut dans les commencemens , il est vrai , besoin de l'argent de la France ; mais dans la suite il batit les Bavarois & les Impériaux ; il releva le Parti Protestant dans toute l'Allemagne. S'il eut vécu après la victoire de Lutzen , il auroit bien embarrassé la France même alarmée de ses progrès , & auroit été la principale puif-

puissance de l'Europe. Vous vous repentiez déjà, mais trop tard, de l'avoir aidé: on vous soupçonna même d'être coupable de sa mort.

LE C. DE RICHELIEU. J'en suis aussi innocent que vous.

LE CH. D'OXENSTIERNE.

Je le veux croire: mais il est bien fâcheux pour vous que personne ne mourut à propos pour vos intérêts, qu'aussitôt on ne crut que vous étiez auteur de sa mort. Ce soupçon ne vient que de l'idée que vous aviez donnée de vous par le fonds de votre conduite, dans laquelle vous avez sacrifié sans scrupule la vie des hommes à votre propre grandeur.

LE C. DE RICHELIEU.

Cette politique est nécessaire en certains cas.

LE CH. D'OXENSTIERNE.

C'est de quoi les honnêtes gens douteront toujours.

LE C. DE RICHELIEU.

C'est de quoi vous n'avez jamais douté non-plus que moi: mais enfin qu'avez-vous tant fait dans l'Europe, vous qui vous vantez jusqu'à comparer votre ministère au mien? Vous avez été le Conseiller d'un petit Roi barbare, d'un Got chef de bandits, & aux gages du Roi de France dont j'étois Ministre.

LE CH. D'OXENSTIERNE.

Mon Roi n'avoit point une Couronne égale à celle de votre Maître: mais c'est ce qui fait la gloire de Gustave & la mienne. Nous sommes sortis d'un pais sauvage & sterile, sans troupes, sans artillerie, sans argent: nous avons discipliné nos soldats, formé des Offi-

ciers, vaincu les armées triomphantes des Impériaux, changé la face de l'Europe, & laissé des Généraux qui ont appris la guerre après vous à tout ce qu'il y a eu de grands hommes.

LE C. DE RICHELIEU.

Il y a quelque chose de vrai à tout ce que vous dites: mais à vous entendre, on croiroit que vous étiez aussi grand Capitaine que Gustave.

LE CH. D'OXENSTIERNE.

Je ne l'étois pas autant que lui: mais j'entendois la guerre, & je l'ai fait assez voir après la mort de mon Maître.

LE C. DE RICHELIEU.

N'avez-vous pas Torstenson, Bannier, & le Duc de Weimar, sur qui tout rouloit?

LE CH. D'OXENSTIERNE.

Je n'étois pas seulement occupé des négociations pour maintenir la Ligue, j'entrois encore dans tous les Conseils de guerre; & ces grands hommes vous diront que j'ai eu la principale part à toutes ces belles Campagnes.

LE C. DE RICHELIEU.

Aparemment vous étiez du Conseil quand on perdit la bataille de Norlingue qui abatis la Ligue.

LE CH. D'OXENSTIERNE.

J'étois dans les Conseils: mais c'est au Duc de Weimar à vous répondre sur cette bataille qu'il perdit. Quand elle fut perdue, je soutins le parti découragé. L'armée Suédoise demeura étrangère dans un pais où elle subsistoit par mes ressources. C'est moi qui ai fait par mes soins un petit Etat conquis,
qu

que le Duc de Weimar auroit conservé s'il eut vécu, & que vous avez usurpé indignement après sa mort. Vous m'avez vû en France chercher du secours pour ma Nation, sans me metre en peine de votre hauteur qui auroit nui aux interêts de votre Maître, si je n'eusse été plus modéré & plus zélé pour ma Patrie que vous pour la vôtre. Vous vous êtes rendu odieux à votre Nation. J'ai fait les délices & la gloire de la mienne. Je suis retourné dans les rochers sauvages d'où j'étois sorti. J'y suis mort en paix; & toute l'Europe est pleine de mon nom aussi-bien que du vôtre. Je n'ai eu ni vos dignités, ni vos richesses, ni votre autorité, ni vos Poètes, ni vos Orateurs pour me flater. Je n'ai pour moi que la bonne opinion des Suedois, & celle de tous les habiles gens qui lisent les Histoires & les Negociations. J'ai agi suivant ma Religion contre les Imperiaux Catholiques, qui depuis la bataille de Prague tirannoisoient toute l'Allemagne. Vous avez (en mauvais Prêtre) relevé par nous les Protestans, & abattu les Catholiques en Allemagne. Il est aisé de juger entre vous & moi.

LE C. DE RICHELIEU.

Je ne pouvois éviter cet inconvénient, sans laisser l'Europe entière dans les fers de la Maison d'Autriche qui visoit à la Monarchie universelle; mais enfin je ne puis m'empêcher de rire de voir un Chancelier qui se donne pour un grand Capitaine.

LE CH. D'OXENSTIERNE.

Je ne me donne pas pour un grand Capitaine; mais pour un homme qui a servi utilement

lement les Generaux dans les Conseils de guerre. Je vous laisse la gloire d'avoir paru à cheval avec des armes, & un habit Cavalier au Pas de Sufe. On dit même que vous vous êtes fait peindre à Richelieu à cheval avec un buffe, une écharpe, des plumes, & un Bâton de Commandant.

LE C. DE RICHELIEU.

Je ne puis plus souffrir votre insolence.

XIX. DIALOGUE.

Le Card. de Richelieu, & le
Card. Mazarin.

Caracteres de ces deux Ministres, & la difference entre la vraie & la fausse politique.

LE C. DE RICHELIEU.

HE' vous voilà, Seigneur Jules; on dit que vous avez gouverné la France après moi. Comment avez-vous fait? Avez-vous achevé de réunir toute l'Europe contre la Maison d'Autriche? Avez-vous renversé le Parti Huguenot que j'avois afoibli? Enfin avez-vous achevé d'abaissér les Grands?

LE C. MAZARIN.

Vous aviez commencé tout cela: mais j'ai eu bien d'autres choses à démêler; il m'a fallu soutenir une Regence orageuse.

LE C. DE RICHELIEU.

Un Roi inapliqué & jaloux du Ministre même qui le sert, donne bien plus d'embaras dans le Cabinet, que la foiblesse & la confusion

fusion d'une Regence. Vous aviez une Reine assez ferme, & sous laquelle on pouvoit plus facilement mener les affaires, que sous un Roi épineux qui étoit toujours aigri contre moi par quelque Favori naissant. Un tel Prince ne gouverne ni ne laisse gouverner. Il faut le servir malgré lui; & on ne le fait qu'en s'exposant chaque jour à périr. Ma vie a été malheureuse par celui de qui je tenois toute mon autorité. Vous savez que de tous les Rois qui traversèrent le siege de la Rochelle, le Roi mon Maître fut celui qui me donna le plus de peine: je n'ai pas laissé de donner le coup mortel au Parti Huguenot, qui avoit tant de Places de sûreté, & tant de Chefs redoutables. J'ai porté la guerre jusques dans le sein de la Maison d'Autriche. On n'oubliera jamais la révolte de la Catalogne; le secret impénétrable avec lequel le Portugal s'est préparé à secouer le joug injuste des Espagnols. La Hollande soutenuë par notre alliance dans une longue guerre contre la même Puissance: tous les Alliés du Nord, de l'Empire & de l'Italie attachés à moi personnellement, comme à un homme incapable de leur manquer; enfin au dedans de l'Etat les Grands rangés à leur devoir. Je les avois trouvés intraitables, se faisant honneur de cabaler sans cesse contre tous ceux à qui le Roi confioit son autorité, & ne croiant devoir obéir au Roi même qu'autant qu'il les y engageoit, en flatant leur ambition, & en leur donnant dans leurs gouvernemens un pouvoir sans bornes.

LE C. MAZARIN.

Pour moi j'étois un Etranger; tout étoit contre moi; je n'avois de ressource que dans mon industrie: j'ai commencé par m'insinuer dans l'esprit de la Reine; j'ai sçu écarter les gens qui avoient sa confiance; je me suis défendu contre les cabales des Courtisans, contre le Parlement déchaîné, contre la Fronde, Parti animé par un Cardinal audacieux & jaloux de ma fortune; enfin contre un Prince qui se couvroit tous les ans de nouveaux lauriers, & qui n'emploioit la réputation de ses victoires qu'à me perdre avec plus d'autorité: j'ai dissipé tant d'ennemis. Deux fois chassé du Roiaume, j'y suis rentré deux fois triomphant. Pendant mon absence même, c'étoit moi qui gouvernoit l'Etat; j'ai poussé jusqu'à Rome le Cardinal de Retz; j'ai réduit le Prince de Condé à se sauver en Flandre; enfin j'ai conclu une paix glorieuse, & j'ai laissé en mourant un jeune Roi en état de donner la Loi à toute l'Europe. Tout cela s'est fait par mon genie fertile en expediens, par la souplesse de mes negociations, & par l'art que j'avois de tenir toujours les hommes dans quelque nouvelle esperance. Remarquez que je n'ai pas répandu une seule goutte de sang.

LE C. DE RICHELIEU.

Vous n'avez garde d'en répandre: vous étiez trop foible & trop timide.

LE C. MAZARIN.

Timide! hé n'ai-je pas fait mettre les trois Princes à Vincennes? M. le Prince eut tout le tems de s'ennuyer dans sa prison.

LE

LE C. DE RICHELIEU.

Je parie que vous n'osiez ni le retenir en prison, ni le délivrer, & que votre embarras fut la vraie cause de la longueur de sa prison : mais venons au fait. Pour moi j'ai répandu du sang; il l'a fallu, pour abaisser l'orgueil des Grands toujours prêts à se soulever. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui a laissé tous les Courtisans & tous les Officiers d'Armée reprendre leur ancienne hauteur, n'ait fait mourir personne dans un Gouvernement si foible.

LE C. MAZARIN.

Un Gouvernement n'est point foible quand il mène les affaires au but par souplesse, sans cruauté. Il vaut mieux être Renard, que Lion, ou Tigre.

LE C. DE RICHELIEU.

Ce n'est point cruauté que de punir des coupables, dont les mauvais exemples en produiroient d'autres; l'impunité attirant sans cesse des guerres civiles, elle eût aneanti l'autorité du Roi, eût ruiné l'Etat, & eût coûté le sang de je ne sai combien de milliers d'hommes; au lieu que j'ai établi la paix & l'autorité, en sacrifiant un petit nombre de têtes coupables: d'ailleurs je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'Etat.

LE C. MAZARIN.

Mais vous pensiez être l'Etat en personne. Vous suposiez qu'on ne pouvoit être bon François sans être à vos gages.

LE C. DE RICHELIEU.

Avez-vous épargné le premier Prince du Sang, quand vous l'avez crû contraire à vos intérêts?

intérêts? Pour être bien à la Cour, ne falloit-il pas être Mazarin? Je n'ai jamais poussé plus loin que vous les soupçons & la défiance. Nous servions tous deux l'Etat; en le servant, nous voulions l'un & l'autre tout gouverner; vous tâchiez de vaincre vos ennemis par la ruse & par un lâche artifice: pour moi j'ai abatu les miens à force ouverte, & j'ai crû de bonne foi qu'ils ne cherchoient à me perdre que pour jeter encore une fois la France dans les calamités & dans la confusion, d'où je venois de la tirer avec tant de peine: mais enfin j'ai tenu ma parole; j'ai été ami & ennemi de bonne foi; j'ai soutenu l'autorité de mon Maître avec courage & dignité; il n'a tenu qu'à ceux que j'ai poussé à bout d'être comblé de graces: j'ai fait toutes sortes d'avances vers eux; j'ai aimé; j'ai cherché le mérite dès que je l'ai reconnu: je voulois seulement qu'ils ne traversassent pas mon gouvernement que je croiois nécessaire au salut de la France. S'ils eussent voulu servir le Roi selon leurs talens, sur mes ordres, ils eussent été mes amis.

LE C. MAZARIN.

Dites plutôt qu'ils eussent été vos Valets; des Valets bien païés à la vérité: mais il falloit s'accommoder d'un Maître jaloux, impérieux, implacable sur tout ce qui bleffoit sa jalousie.

LE C. DE RICHELIEU.

Hé bien, quand j'aurois été trop jaloux & trop impérieux, c'est un grand défaut, il est vrai: mais combien avois-je de qualités qui marquent un génie étendu & une ame élevée?

Pour

Pour vous, Seigneur Jules, vous n'avez montré que de la finesse & de l'avarice; vous avez bien fait pis aux François, que de répandre leur sang. Vous avez corrompu le fond de leurs mœurs: vous avez rendu la probité gauloise & ridicule. Je n'avois que réprimé l'insolence des Grands; vous avez abatu leur courage, dégradé la Noblesse, confondu toutes les conditions, rendu toutes les graces venales: vous craigniez le merite; on ne s'insinuoit auprès de vous, qu'en vous montrant un caractère d'esprit bas, souple, & capable de mauvaises intrigues. Vous n'avez même jamais eu la vraie connoissance des hommes; vous ne pouviez rien croire que le mal, & tout le reste n'étoit pour vous qu'une belle Fable; il ne vous faloit que des esprits fourbes, qui trompassent ceux avec qui vous aviez besoin de negocier, ou des trafiquans qui vous fissent argent de tout. Aussi votre nom demeure avili & odieux: au contraire on m'assure que le mien croît tous les jours en gloire dans la Nation Françoisé.

LE C. MAZARIN.

Vous aviez les inclinations plus nobles que moi, un peu plus de hauteur & de fierté: mais vous aviez je ne sai quoi de vain & de faux. Pour moi j'ai évité cette grandeur de travers comme une vanité ridicule: toujours des Poètes, des Orateurs, des Comediens. Vous étiez vous-même Poète, Orateur, Rival de Corneille. Vous faisiez des Livres de devotion sans être devôt: vous vouliez être de tous les métiers, faire le galant, exceller en tout genre. Vous avaliez l'encens de tous les Auteurs,

teurs. Y a-t-il en Sorbonne une porte, ou un panneau de vitre, où vous n'avez fait mettre vos armes?

LE C. DE RICHELIEU.

Votre satire est assez piquante, mais elle n'est pas sans fondement. Je vois bien que la bonne gloire devoit faire fuir certains honneurs que la grossiere vanité cherche, & qu'on se deshonne à force de vouloir trop être honoré: mais enfin j'aimois les Lettres; j'ai excité l'émulation pour les rétablir. Pour vous, vous n'avez jamais eu aucune attention, ni à l'Eglise, ni aux Lettres, ni aux Arts, ni à la vertu. Faut-il s'étonner qu'une conduite si odieuse ait soulevé tous les Grands de l'Etat, & tous les honnêtes gens contre un Etranger?

LE C. MAZARIN.

Vous ne parlez que de votre magnanimité chimerique: mais pour bien gouverner un Etat, il n'est question ni de generosité, ni de bonne foi, ni de bonté de cœur. Il est question d'un esprit fecond en expediens, qui soit impenetrable dans ses desseins, qui ne donne rien à ses passions, mais tout à l'interêt; qui ne s'épuise jamais en ressourcees pour vaincre les difficultés.

LE C. DE RICHELIEU.

La vraie habileté consiste à n'avoir jamais besoin de tromper, & à réüssir toujours par des moyens honnêtes. Ce n'est que par foiblesse, & faute de connoître le droit chemin qu'on prend des sentiers détournés, & qu'on a recours à la ruse. La vraie habileté consiste à ne s'ocuper point de tant d'expediens, mais à choisir d'abord par une vûe nette & précise celui

celui qui est le meilleur, en le comparant aux autres. Cette fertilité d'expediens vient moins d'étenduë & de force de génie, que de défaut de force & de justesse pour savoir choisir. La vraie habileté consiste à comprendre, qu'à la longue la plus grande de toutes les ressourcés dans les affaires est la réputation univèrselle de probité. Vous êtes toujours en danger quand vous ne pouvez metre dans vos intérêts que des dupes ou des fripons : mais quand on compte sur votre probité, les bons & les méchans même se fient à vous. Vos ennemis vous craignent bien, & vos amis vous aiment de même. Pour vous avec tous vos personnages de Prothée, vous n'avez sçû vous faire ni aimer, ni estimer, ni craindre. J'avouë que vous étiez un grand Comedien, mais non pas un grand homme.

LE C. MAZARIN.

Vous parlez de moi comme si j'avois été un homme sans cœur; j'ai montré en Espagne, pendant que j'y portois les armes, que je ne craignois point la mort. On l'a encore vû dans périls où j'ai été exposé pendant les guerres civiles de France. Pour vous on fait que vous aviez peur de votre ombre, & que vous pensiez toujours voir sous votre lit quelque assassin prêt à vous poignarder. Mais il faut croire que vous n'aviez ces terreurs paniques que dans certaines heures.

LE C. DE RICHELIEU.

Tournez-moi en ridicule tant qu'il vous plaira. Pour moi je vous ferai toujours justice sur vos bonnes qualités; vous ne manquiez pas de valeur à la guerre: mais vous manquiez
de

de courage, de fermeté & de grandeur d'ame dans les affaires. Vous n'étiez souple que par foiblesse, & faute d'avoir dans l'esprit des principes fixes. Vous n'osiez resister en face: c'est ce qui vous faisoit promettre trop facilement, & éluder ensuite toutes vos paroles par cent défaites captieuses. Ces défaites étoient pourtant grossieres & inutiles; elles ne vous metoient à couvert qu'à cause que vous aviez l'autorité; & un honnête homme auroit mieux aimé que vous lui eussiez dit nettement: *J'ai en tort de vous promettre, & je me vois dans l'impuissance d'exécuter ce que je vous ai promis*, que d'ajouter au manquement de parole des pantalonades pour vous jouïr des malheureux. C'est peu que d'être brave dans un combat, si on est foible dans une conversation. Beaucoup de Princes capables de mourir avec gloire se sont deshonorés comme les derniers des hommes, par leur mollesse dans les affaires journalieres.

LE C. MAZARIN.

Il est bien aisé de parler ainsi: mais quand on a tant de gens à contenter, on les amuse comme on peut: on n'a pas assez de graces pour en donner à tous; chacun d'eux est bien loin de se faire justice. N'ayant pas autre chose à leur donner, il faut bien au moins leur laisser de vaines esperances.

LE C. DE RICHELIEU.

Je conviens qu'il faut laisser esperer beaucoup de gens: ce n'est pas les tromper; car chacun en son rang peut trouver sa recompense, & s'avancer même en certaines occasions au-delà de ce qu'on auroit crû. Pour
les

les esperances disproportionnées & ridicules, s'ils les prennent, tant pis pour eux. Ce n'est pas vous qui les trompez, ils se trompent eux-mêmes, & ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre folie : mais leur donner dans la Chambre des paroles dont vous riez dans le Cabinet, c'est ce qui est indigne d'un honnête homme, & pernicieux à la reputation des affaires. Pour moi j'ai soutenu & agrandi l'autorité du Roi, sans recourir à de si miserables moiens. Le fait est convainquant ; & vous disputez contre un homme qui est un exemple décisif contre vos maximes.



Ce DIALOGUE, qui devoit avoir été placé entre le XXI. & le XXII. de la premiere partie, ne nous fut communiqué que lorsque la seconde alloit à la fin. Ainsi nous avons jugé à propos de l'insérer ici, en attendant que dans une nouvelle edition nous le puissions mettre en sa place.

Dion & Gelon.

On ne doit exercer la Roiauté que pour maintenir les Loix, & les biens des Peuples.

D I O N.

IL y a long-tems, o merveilleux homme, qui je desire de te voir ; je fais que Syracuse te dût autrefois la liberté.

Tome II.

F

GE-

G E L O N.

Et moi je fais que tu n'as pas eu assez de sagesse pour la lui rendre: tu n'avois pas mal commencé contre le tiran, quoi qu'il fut ton beaufrere. Mais dans la suite, l'orgueil, la moleffe & la defiance, vices d'un tiran, corrompirent peu à peu tes mœurs; aussi les tiens même t'ont fait perir.

D I O N.

Peut-on gouverner la republique sans être exposé aux traitres & aux envieux?

G E L O N.

Oui sans doute; j'en suis une belle preuve; je n'étois pas Siracufain; quoiqu'étranger on me vint chercher pour me faire Roi, on me fit accepter le diademe, je le portai avec tant de douceur & de moderation pour le bonheur des peuples que mon nom est encore aimé & reveré par les Citoiens; quoique ma famille qui a regné après moi, m'ait deshonoré par ses vices, on les a souffert pour l'amour de moi. Après cet exemple il faut avouer qu'on peut commander sans se faire haïr. Mais ce n'est pas à moi qu'il faut cacher tes fautes. La prosperité t'avoit fait oublier la philosophie de ton ami Platon.

D I O N.

Hé quel moien d'être Philosophe quand on est le maître de tout, & qu'on a des passions qu'aucune crainte ne retient.

G E L O N.

J'avoüe que les hommes qui gouvernent les autres me font pitié. Cette grande puissance de faire le mal est un horrible poison; mais enfin j'étois homme comme toi, & cependant
j'ai

j'ai vécu dans l'autorité Royale jusqu'à une extrême vieillesse, sans abuser de ma puissance.

D I O N.

Je reviens toujours là, il est facile d'être Philosophe dans une condition privée; mais quand on est au dessus de tout. . . .

G E L O N.

Hé c'est quand on se voit au dessus de tout qu'on a un plus grand besoin de Philosophie pour soi, & pour les autres qu'on doit gouverner; alors il faut être doublement sage, & borner au dedans par sa raison une puissance que rien ne borne au dehors.

D I O N.

Mais j'avois vu le vieux Denis, mon beau-pere, qui avoit fini ses jours paisiblement dans la tyrannie; je m'imaginois qu'il n'y avoit qu'à faire de même.

G E L O N.

Ne vois-tu pas que tu avois commencé comme un homme de bien, qui veut rendre la liberté à sa patrie? Espérois-tu qu'on te souffriroit dans la tyrannie, puis qu'on ne s'étoit confié à toi qu'afin de renverser le tiran. C'est un hazard quand les mechans évitent les dangers qui les environnent; encore même sont ils assez punis par le besoin où ils se trouvent de se précautionner contre ces perils en repandant le sang humain, & en desolant les republicues. Ils n'ont aucun moment de repos ni de sureté, ils ne peuvent jamais goûter ni le plaisir de la vertu ni la douceur de l'amitié, ni celle de la confiance & d'une bonne reputation. Mais toi qui étois l'esperance des

F 2

gens

gens de bien, qui prometois des vertus sînceres, qui avois voulu établir la republique de Platon, tu commençois à vivre en tiran, & tu croiois qu'on te laisseroit vivre?

D I O N.

Hô bien; si je retournois au monde, je laisserois les hommes se gouverner eux mêmes comme ils pourroient; j'aimerois mieux m'aller cacher dans quelque isle deserte, que de me charger de gouverner une republique. Si on est méchant, on a tout à craindre. Si on est bon, on a trop à souffrir.

G E L O N.

Les bons Rois, il est vrai, ont bien des peines à souffrir; mais ils jouissent d'une tranquillité & d'un plaisir pur au dedans d'eux mêmes, que les tirans ignorent toute leur vie. Sais tu bien le secret de regner ainsi; tu devrois le savoir, car tu l'as souvent oui dire à Platon.

D I O N.

Redis le moi de grace, car la bonne fortune me l'a fait oublier.

G E L O N.

Il ne faut pas que l'homme regne, il faut qu'il se contente de faire regner les loix; s'il prend la Roiauté pour lui, il la gâte & se perd lui même; il ne doit l'exercer que pour le maintien des loix & le bien des peuples.

D I O N.

Cela est bien aisé à dire, mais difficile à faire.

G E L O N.

Difficile, il est vrai; mais non pas impossible. Celui qui en parle, l'a fait comme il

te

te le dit. Je ne cherchai point l'autorité; elle me vint chercher; je la craignis; j'en connus tous les embarras; je ne l'acceptai que pour le bien des hommes; je ne leur fis jamais sentir que j'étois le maître; je leur fis seulement sentir qu'eux & moi nous devions céder à la raison & à la justice. Une vieilleffe respectée, une mort qui a mis toute la Sicile en deuil, une reputation sans tache, une vertu recompensée ici bas par le bonheur des champs Eliens, sont les fruits de cette Philosophie si long-tems conservée sur le trone.

D I O N.

Helas; je savois tout ce que tu me dis; je pretendois en faire autant; mais je ne me défiois point de mes passions & elles m'ont perdu. De grace souffre que je ne te quite plus.

G E L O N.

Non, tu ne peux être admis parmi ces ames bienheureuses qui ont bien gouverné. Adieu.

Fin des Dialogues des Morts.



le d'ailleurs, je ne cherche point à m'opposer à
une réputation sans tache, que j'ai eue
dans le monde, & que je ne veux point
perdre. Mais, si je suis obligé de
me retirer, je le ferai avec honneur
& sans que l'on s'en aperçoive. Je
ne suis point de ceux qui se font
un point de se faire admirer, & de
se faire valoir. Je ne suis point de
ceux qui se font un point de se faire
estimer. Je ne suis point de ceux
qui se font un point de se faire
respecter. Je ne suis point de ceux
qui se font un point de se faire
craindre. Je ne suis point de ceux
qui se font un point de se faire
aimer. Je ne suis point de ceux
qui se font un point de se faire
estimer. Je ne suis point de ceux
qui se font un point de se faire
respecter. Je ne suis point de ceux
qui se font un point de se faire
craindre. Je ne suis point de ceux
qui se font un point de se faire
aimer.

Non, je ne suis point de ceux qui se font
un point de se faire admirer, & de
se faire valoir. Je ne suis point de
ceux qui se font un point de se faire
estimer. Je ne suis point de ceux
qui se font un point de se faire
respecter. Je ne suis point de ceux
qui se font un point de se faire
craindre. Je ne suis point de ceux
qui se font un point de se faire
aimer.



RECUEIL
DES FABLES,

COMPOSEES
POUR L'EDUCATION DE FEU
MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE.



R. E. C. U. E. I. L.
D. E. S. T. A. B. L. E. S.
C. O. M. P. O. S. E. S.
P. O. U. R. L'ÉDUCATION DE NEU
M. O. N. S. I. E. I. G. N. E. U. R.
L. E. D. U. C. H. E. B. O. U. R. G. O. N. N. E.



RECUEIL DES FABLES,

COMPOSEES

POUR L'ÉDUCATION DE FEU

MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

FABLE I.

Les Aventures d'Aristonoüs.

SOPHRONIME aiant perdu les biens de ses Ancêtres par des naufrages, & par d'autres malheurs, s'en consoloit par sa vertu dans l'Isle de Delos. Là il chantoit sur une Lire d'or les merveilles du Dieu qu'on y adore. Il cultivoit les Muses, dont il étoit aimé: il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres & des cieux, l'ordre des élémens, la structure de l'Univers qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux: mais sur tout il s'étudioit lui-même, & s'apliquoit à orner son ame par la vertu;

F 5

ainfi

ainsi la fortune en voulant l'abatre l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux sans biens dans cette retraite, il aperçut un jour sur le rivage de la mer un Vieillard venerable, qui lui étoit inconnu; c'étoit un Etranger qui venoit d'aborder en l'Isle. Ce Vieillard admiroit les bords de la mer, où il savoit que cette Isle avoit été autrefois flotante; il consideroit cette côte, où s'élevoit au-dessus des sables & des rochers, de petites colines toujours couvertes d'un gazon naissant & fleuri: il ne pouvoit assez regarder les Fontaines pures, & les Ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne: il s'avançoit vers les bocages sacrés qui environnent le Temple du Dieu; il étoit étonné de voir cette verdure que les Aquilons n'osent jamais ternir; & il consideroit déjà le Temple d'un marbre de Paros, plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de Jaspe. Sophronime n'étoit pas moins attentif à considerer ce Vieillard; sa barbe blanche tombait sur sa poitrine; son visage ridé n'avoit rien de difforme; il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque; ses yeux montroient une douce vivacité; sa taille étoit haute & majestueuse; mais un peu courbée, & un bâton d'ivoire le soutenoit. O Etranger, lui dit Sophronime, que cherchez-vous dans cette Isle, qui vous paroît inconnuë? Si c'est le Temple du Dieu, vous le voiez de loin, & je m'offre de vous y conduire; car je crains les Dieux, & j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les Etrangers.

J'ac-

J'accepte, répondit ce Vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté ; je prie les Dieux de récompenser votre amour pour les Etrangers : allons vers le Temple. Dans le chemin il raconta à Sophronime le sujet de son voiage : Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomene, ville d'Ionie située sur cette côte agreable, qui s'avance dans la mer, & semble s'aller joindre à l'Isle de Chio, fortunée Patrie d'Homère : Je nâquis de parens pauvres, quoique nobles ; mon pere nommé Polistrate, qui étoit déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever ; il me fit exposer par un de ses amis de Teos. Une vieille femme d'Erytre qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me pourrit de lait de chèvre dans sa maison : mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un Marchand d'Esclaves qui me mena dans la Lycie. Il me vendit à Patare à un homme riche & vertueux, nommé Alcine ; cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse ; je lui parus docile, modéré, sincere, affectionné, & appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire ; il me dévoüa aux arts qu'Apollon favorise ; il me fit aprendre la musique ; les exercices du corps, & sur tout l'art de guérir les plaies des hommes. J'aquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire ; & Apollon qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine qui m'aimoit de plus en plus, & qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, & m'envoia à Damoclès, Roi de Licaonie,

nie, qui vivant dans les délices, aimoit la vie, & craignoit de la perdre. Ce Roi pour me retenir me donna de grandes richesses. Quelques années après Damoclès mourut. Son fils irrité contre moi par des flatteurs, servit à me dégôûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent desir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'esperois y trouver Alcine qui m'avoit nourri, & qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort après avoir perdu ses biens, & souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs & des larmes sur ses cendres; je mis une inscription honorable sur son tombeau, & je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orciloque, ne pouvant se refoudre à paroître sans biens dans sa Patrie, où son pere avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque Isle écartée de la mer. On m'ajôta que cet Orciloque avoit fait naufrage, peu de tems après, vers l'Isle de Carphate; & qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussi-tôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédoit autour. J'étois bien aise de revoir ces lieux, qui me rapelloient le doux souvenir d'un âge si agreable, & d'un si bon maître. Il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premieres années, où j'avois servi Alcine. A peine eus-je acheté de

ses

ses creanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomene. Mon pere Polystrate, & ma mere Phidile, étoient morts; j'avois plusieurs freres qui vivoient mal ensemble; aussitôt que je fus arrivé à Clazomene, je me presentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvû de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des heritiers de Polystrate, qui devoient partager sa petite succession; ils voulurent même contester ma naissance, & ils refusèrent devant les Juges de me reconnoître. Alors pour punir leur inhumanité je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux; je demandai qu'ils fussent exclus pour jamais d'être mes heritiers. Les Juges l'ordonnèrent, & alors je montrai les richesses que j'avois aportées dans mon vaisseau; je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs, qui avoit aquis tant de tresors auprès de Damoclès Roi de Licaonie, & que je ne m'étois jamais marié.

Mes freres se repentirent de m'avoir traité si injustement; & dans le desir de pouvoir être un jour mes heritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié: leur division fut cause que les biens de notre pere furent vendus; je les achetai, & ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre pere passer dans les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie: ainsi ils tombèrent tous dans une afreuse pauvreté; mais après qu'ils eurent assez

assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel; je leur pardonnai, je les reçûs dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réünis tous, eux & leurs enfans demeurèrent ensemble paisiblement chez moi; je devins le pere commun de toutes ces diferentes familles; par leur union, & par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considerables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venuë fraper à ma porte, elle a blanchi mes cheveux, & ridé mon visage; elle m'avertit que je ne jouïrai pas long-tems d'une si parfaite prosperité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir, encore une derniere fois cette terre qui m'est si chere, & qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon & sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un Marchand d'une des Isles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse & la vertu de son grand pere Alcine: aussitôt j'ai quité la route de Lycie, & je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son Isle, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de tems à vivre: la Parque ennemie de ce doux repos que les Dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours: mais je serai content de mourir, pourvû que mes yeux, avant que de se fermer à la lumiere, aient vû le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette Isle, le con-

noissez.

noissez-vous ? pouvez-vous me dire où je le trouverai ? Si vous me le faites voir , puissent les Dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jusqu'à la cinquième génération : puissent les Dieux conserver toute votre maison dans la paix & dans l'abondance pour fruit de votre vertu. Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronime versoit des larmes mêlées de joie & de douleur. Enfin il se jete sans pouvoir parler au cou du Vieillard, il l'embrasse, il le serre, & il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de sôûpirs :

Je suis, ô mon pere ! celui que vous cherchez : vous voyez Sophronime petit-fils de votre ami Alcine : c'est moi ; & je ne puis douter en vous écoutant , que les Dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoissance qui sembloit perduë sur la terre, se trouve en vous seul : j'avois ouï dire dans mon enfance, qu'un homme celebre & riche établi en Lycaonie avoit été nourri chez mon grand pere : mais comme Orciloque mon pere, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai sù ces choses que confusément : je n'ai osé aller en Lycaonie dans l'incertitude ; & j'ai mieux aimé demeurer dans cette Isle, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, & par le doux emploi de cultiver les Muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse qui acoûtume les hommes à se passer de peu, & à être tranquiles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronime se voiant arrivé au Temple, proposa à Aristonoüs

noüs d'y faire sa priere & ses ofrandes. Ils firent au Dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, & d'un taureau qui avoit un croissant sur le front entre les deux cornes : ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du Dieu qui éclaire l'Univers, qui regle les saisons, qui préside aux sciences, & qui anime le cœur des neuf Muses. Au sortir du Temple, Sophronime & Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronime reçut chez lui le Vieillard, avec la tendresse & le respect qu'il auroit témoigné à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble, & firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronime dans une fertile campagne sur le bord du fleuve Xanthe, dans les ondes duquel Apollon au retour de la chasse, couvert de poussiere, a tant de fois plongé son corps, & lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent le long de ce fleuve des peupliers, & des faules, dont la verdure tendre & naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux, qui chantoient nuit & jour. Le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écumes, brisoit ses flots dans un canal plein de petits de cailloux : toute la plaine étoit couverte de moissons dorées ; les colines qui s'élevoient en amphiteatre, étoient chargées de ceps de vignes, & d'arbres fruitiers. Là toute la nature étoit riante & gracieuse ; le ciel étoit doux & serein, & la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour paier les peines du Laboureur. En s'avancant le long du fleuve, Sophronime aper-

cut

çut une maison simple & mediocre, mais d'une architecture agreable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre, tout y étoit propre & plein d'agrément & de commodité, sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis verd; les jardins n'étoient point vastes: on y voioit des fruits & des plantes utiles pour nourrir les hommes: aux deux côtés du jardin paroïssent deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mere, & dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du Soleil. Ils entrèrent dans un salon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins, & on n'y voioit rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin & si cherement dans les villes; c'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le soin de traire, pendant qu'il étoit berger chez le Roi Admete; c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hibla en Sicile, ou du mont Himette dans l'Attique: il y avoit des légumes du jardin; & des fruits qu'on venoit de cueillir. Un vin plus délicieux que le Nectar, couloit des grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal; mais doux & tranquille. Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie: mais enfin, comme Sophronime voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si longtemps

tems servi dans la même salle. Voilà, lui disoit-il, où ce sage Vieillard avoit acoutumé de manger. voilà où il conversoit avec ses amis, voilà où il jouoit à divers jeux; voici où il se promenoit en lisant Hésiode & Homère; voici où il se reposoit la nuit. En rappelant ces circonstances son cœur s'attendrissoit, & les larmes couloient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronime voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux mugissans sur le bord du fleuve; puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages; les meres bêlantes, & pleines de lait, y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans. On voioit par tout les ouvriers empressés, qui aimoient le travail pour l'intérêt de leur maître doux & humain, qui se faisoit aimer d'eux, & leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs aiant montré à Sophronime cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, & ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles: Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos Ancêtres; me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si longtems Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui; vivez heureux, & préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne. En même tems il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les solemnités prescrites par les Loix; & il déclare qu'il exclut de sa succession ses heritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur

faiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison, il l'orne toute entière de meubles neufs, simples & modestes, à la vérité, mais propres & agréables: il remplit les greniers des richesses présens de Cerès, & le cellier d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main de Hebé ou de Ganimede à la table du grand Jupiter; il y met aussi du vin Parmenien, avec une abondante provision de miel d'Himette & d'Hibla, & d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin il y ajoûte d'innombrables toisons d'une laine fine & blanche comme la neige; riches dépouilles des tendres brebis qui païssoient sur les montagnes d'Arcadie, & dans les gras pâturages de Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronime: il lui donne encore cinquante talens Euboïques, & réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la Péninsule de Clazomene, aux environs de Smyrne, de Lebede, & de Colophon, qui étoient d'un très-grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronime étonné & attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son pere, & le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation: aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronime: J'ai laissé; leur disoit-il, pour dernière volonté dans mon Testament cet ordre que tous mes biens seront vendus & distribués aux pau-

vres de l'Ionic, si jamais aucun de vous s'opose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Le sage Vieillard vivoit en paix, & jouissoit des biens que les Dieux avoient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voiage en Lycie pour revoir Sophronime, & pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture & de la sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année au Printemps, Sophronime, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin au travers des ondes ameres ce vaisseau qui lui étoit si cher; & la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes les graces de la nature renaissante au Printemps, après les rigueurs de l'affreux Hiver.

Une année il ne voioit point venir comme les autres ce vaisseau tant désiré; il soupiroit amèrement, la tristesse & la crainte étoient peintes sur son visage, le doux sommeil fuioit loin de ses yeux; nul mets exquis ne lui sembloit doux: il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port, il demandoit à tous momens si on n'avoit point vu quelque vaisseau venu d'Ionic: il en vit un; mais hélas! Aristonoüs n'y étoit pas, il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent.

Am-

Amphiclès, ancien ami du mort, & à peu près du même âge, fidele executeur de ses dernières volontés, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronime, la parole leur manqua à tous deux, & ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronime aiant baïsé l'urne, & l'ayant arrosée de ses larmes parla ainsi : O Vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, & vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus ; la mort me seroit douce pour vous voir & pour vous suivre dans les Champs Elisés, où votre Ombre jouït de la bienheureuse paix que les Dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la pieté, & la reconnoissance sur la terre : vous avez montré dans un siecle de fer la bonté, & l'innocence de l'âge d'or. Les Dieux avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont acordé ici bas une vieillesse heureuse, agreable & longue : mais hélas ! ce qui devoit toujours durer, n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouïr de vos dons, puisque je suis réduit à en jouïr sans vous. O chere Ombre ! quand est ce que je vous suivrai ? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine : les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs ! ô Aristonoüs ! non, vous ne mourrez point, & vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur ; plutôt m'oublier moi-même,

que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout !

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronime mit l'urne dans le tombeau d'Alcine : il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau ; il repandit des libations abondantes de vin, & de lait ; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, & il s'éleva un nuage odoriferant au milieu des airs. Sophronime établit à jamais pour toutes les années dans la même saison, des jeux funebres en l'honneur d'Alcine & d'Aristonoüs ; on y venoit de la Carie, heureuse & fertile contrée ; des bords enchantés du Méandre, qui se jouë par tant de détours, & qui semble quitter à regret le pais qu'il arrose ; des rives toujours vertes du Caystre ; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré ; de la Pamphilie, que Cerès, Pomone, & Flore ornent à l'envie : enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du mont Taurus toujours couvert de neiges. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons & les jeunes filles, vêtues de robes traînantes de lin, plus blanches que les lis, chantoient des himnes à la louange d'Alcine & d'Aristonoüs ; car on ne pouvoit louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que dès le premier jour, pendant que Sophronime faisoit les libations de vin & de lait, un
mirte

mirte d'une verdure & d'une odeur exquise, nâquit au milieu du tombeau, & éleva tout-à-coup sa tête toutuë, pour couvrir les deux urnes de ses rameaux & de son ombre: chacun s'écria qu'Aristonoüs en récompense de sa vertu avoit été changé par les Dieux en un arbre si beau. Sophronime prit soin de l'arroser lui-même, & de l'honorer comme une Divinité. Cet arbre loin de vieillir se renouvelle de dix ans en dix ans; & les Dieux ont voulu faire voir par cette merveille, que la vertu qui jete un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

F A B L E II.

Les Aventures de Melesichton.

MELESICHTON né à Megare d'une race illustre parmi les Grecs, ne fondea dans sa jeunesse qu'à imiter dans la guerre les exemples de ses ancêtres: il signala sa valeur & ses talens dans plusieurs expéditions; & comme toutes ses inclinations étoient magnifiques, il y fit une dépense éclatante qui le ruina bientôt. Il fut contraint de se retirer dans une maison de campagne sur le bord de la mer, où il vivoit dans une profonde solitude avec sa femme Proxinoë; elle avoit de l'esprit, du courage, & de la fierté. Sa beauté & sa naissance l'avoient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Melesichton: mais elle l'avoit préféré à tous les autres, pour son seul mérite. Ces deux personnes, qui par leur vertu & leur amitié,

s'étoient rendus naturellement heureuses pendant plusieurs années commencerent alors à se rendre naturellement malheureuses, par la compassion qu'ils avoient l'un pour l'autre. Melesichton auroit suporté plus facilement ses malheurs, s'il eût pû les souffrir tout seul, & sans une personne qui lui étoit si chere. Proxinoë sentoît qu'elle augmentoit les peines de Melesichton. Ils cherchoient à se consoler par deux enfans qui sembloient avoir été formés par les Graces; le fils se nommoit Melibée, & la fille Poëmenis. Melibée dans un âge tendre commençoit déjà à montrer de la force, de l'adresse, & du courage: il surmontoit à la lutte, à la course, & aux autres exercices les enfans de son voisinage. Il s'enfonçoit dans les forêts, & ses flèches ne portoient pas des coups moins assurés que celles d'Apollon; il suivoit encore plus ce Dieu dans les sciences & dans les beaux arts, que dans les exercices du corps. Melesichton dans sa solitude lui enseignoit tout ce qui peut cultiver & orner l'esprit, tout ce qui peut faire aimer la vertu, & regler les mœurs. Melibée avoit un air simple, doux & ingénu, mais noble, ferme & hardi. Son pere jetoit les yeux sur lui, & ses yeux se noioient de larmes. Poëmenis étoit instruite par sa mere dans tous les beaux arts que Minerve a donné aux hommes: elle ajoûtoit aux ouvrages les plus exquis, les charmes d'une voix, qu'elle joignoit avec une lire plus touchante que celle d'Orphée. A la voir, on eût cru que c'étoit la jeune Diane sortie de l'Isle flotante, où elle nâquit. Ses cheveux blonds étoient noüés négligemment

gligement derriere sa tête; quelques uns échapés flottoient sur son cou au gré des vents: elle n'avoit qu'une robe legere, avec une ceinture qui la relevoit un peu, pour être plus en état d'agir. Sans parure elle efaçoit tout ce qu'on peut voir de plus beau, & elle ne le fa-voit pas: elle n'avoit même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines; elle ne voioit que sa famille, & ne songeoit qu'à travailler: mais le pere acablé d'ennuis, & ne voiant plus aucune ressource dans ses affaires, ne cherchoit que la solitude. Sa femme & ses enfans faisoient son suplice; il alloit souvent sur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher plein d'autres sauvages: là il déplorait ses malheurs; puis il entroit dans une profonde vallée, qu'un bois épais déroboit aux raions du Soleil au milieu du jour. Il s'asseyoit sur le gazon qui bordoit une claire fontaine, & toutes les plus tristes pensées revenoient en foule dans son cœur. Le doux sommeil étoit loin de ses yeux: il ne parloit plus qu'en gémissant; la vieillesse venoit avant le tems flétrir & rider son visage; il oubloit même tous les besoins de la vie; & succomboit à sa douleur.

Un jour comme il étoit dans cette vallée si profonde, il s'endormit de lassitude & d'épuisement; alors il vit en songe la Déesse Cerès, couronnée d'épics dorés, qui se présenta à lui avec un visage doux & majestueux: Pourquoi, lui dit-elle, en l'apellant par son nom, vous laissez-vous abatre aux rigueurs de la fortune? Helas! repondit-il, mes amis m'ont abandonné; je n'ai plus de bien: il ne

me reste que des procès & des creanciers : ma naissance fait le comble de mon malheur, & je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie.

Alors Ceres lui répondit : La Noblesse consiste-t-elle dans les biens ? Ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres ? Il n'y a de Nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu ; gagnez ce peu par votre travail ; ne soiez à charge à personne ; vous ferez le plus Noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même miserable par sa mollesse & par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi voulez-vous les devoir à d'autres qu'à vous-même ? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse ?

Elle dit ; & aussitôt elle lui présenta une charruë d'or avec une corne d'abondance. Alors Bacchus parut couronné de lierre, & tenant un thirse dans sa main : il étoit suivi de Pan qui jouïoit de la flûte, & qui faisoit danser les Faunes & les Satires. Pomone se montra chargée de fruits, & Flore ornée de fleurs les plus vives & les plus odoriferantes. Toutes les Divinités Champêtres jeterent un regard favorable sur Melesichton.

Il s'éveilla comprenant la force & le sens de ce songe divin ; il se sentit consolé & plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre ; il parle de ce songe à Proxinoë, qui entra dans tous ses sentimens. Le lendemain ils congédièrent leurs domestiques inutiles ; on ne vit plus chez eux de gens, dont le seul emploi fut le service de leurs personnes. Ils
n'cu-

n'eurent plus ni char, ni conducteur. Proxinoë avec Poëmenis filoient en menant paître leurs moutons ; ensuite elles faisoient leurs toiles & leurs étoffes ; puis elles tailloient & cousoient elles-mêmes leurs habits, & ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or, & d'argent, qu'elles avoient acoutumé de faire avec l'art exquis de Minerve, elles n'exerçoient plus leurs doigts qu'au fuseau, ou à d'autres travaux semblables. Elles préparoient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueilloient dans leur jardin pour nourrir toute la maison. Le lait de leur troupeau qu'elles alloient traire, achevoit d'y metre l'abondance. On n'achetoit rien ; tout étoit préparé proprement & sans peine. Tout étoit bon, simple, naturel, assaisonné par l'appetit inséparable de la sobriété & du travail.

Dans une vie si champêtre, tout étoit chez eux net & propre ; toutes les tapisseries étoient vendues : mais les murailles de la maison étoient blanches, & on ne voioit nulle part rien de sale ni de dérangé ; les meubles n'étoient jamais couverts de poussière : les lits étoient d'étoffes grossières, mais propres. La cuisine même avoit une propreté qui n'est point dans les grandes maisons ; tout y étoit bien rangé & luisant. Pour régaler la famille dans les jours de fête, Proxinoë faisoit des gâteaux excellens. Elle avoit des abeilles, dont le miel étoit plus doux que celui qui couloit du tronc des chênes creux pendant l'âge d'or. Les vaches venoient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avoit dans son jardin toutes les plantes

tes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison, & elle étoit toujours la première à avoir les fruits & les légumes de chaque tems : elle avoit même beaucoup de fleurs, dont elle vendoit une partie, après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille secundoit sa mere, & ne goûtoit d'autre plaisir que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les pâturages ; nul autre troupeau n'égaloit le sien : la contagion, & les loups même n'osoient en aprocher ; à mesure qu'elle chantoit, ses tendres agneaux dansoient sur l'herbe, & tous les Echos d'alentour sembloient perdre plaisir à répéter ses chançons.

Melesichton labouroit lui-même son champ ; lui-même il conduisoit sa charruë, semoit & moissonnoit : il trouvoit les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocens, & plus utiles que ceux de la guerre. A peine avoit-il fauché l'herbe tendre de ses prairies, qu'il se hâtoit d'enlever les dons de Cerès, qui le paioient au centuple du grain semé. Bientôt Bacchus faisoit couler pour lui un Nectar digne de la table des Dieux. Minerve lui donnoit aussi le fruit de son arbre, qui est si utile à l'homme. L'Hiver étoit la Saison du repos où toute la famille assemblée goûtoit une joie innocente, & remercioit les Dieux d'être si désabusée des faux plaisirs : ils ne mangeoient de viande que dans les sacrifices, & leurs troupeaux n'étoient destinés, qu'aux autels.

Melibée ne monroit presque aucune des passions de la jeunesse : il conduisoit les grands troupeaux ; il coupoit des grands chênes dans
les

les forêts; il creusoit des petits canaux pour arroser les prairies; il étoit infatigable pour soulager son pere; ses plaisirs quand le travail n'étoit pas de saison, étoient la chasse; les courses avec les jeunes gens de son âge, & la lecture dont son pere lui avoit donné le goût.

Bientôt Melesichton, en s'acoûtumant à une vie si simple, se vid plus riche qu'il ne l'avoit été auparavant: il n'avoit chez lui que les choses nécessaires à la vie, mais il les avoit toutes en abondance. Il n'avoit presque de société que dans sa famille; ils s'aimoient tous; ils se rendoient mutuellement heureux: ils vivoient loin des Palais des Rois, & des plaisirs qu'on achete si cher: les leurs étoient doux, innocens, simples, faciles à trouver; & sans aucune suite dangereuse: Melibée & Poëmenis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance, que pour avoir plus de courage, en supportant la pauvreté. L'abondance revenuë dans toute cette maison n'y ramena point le faste. La famille entiere fut toujours simple & laborieuse. Tout le monde disoit à Melesichton: Les richesses rentrent chez vous; il est tems de reprendre votre ancien éclat. Alors il répondit ces paroles: A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avoit perdu, ou à une vie simple & laborieuse, qui m'a rendu riche & heureux. Enfin se trouvant un jour dans ce bois sombre, où Ceres l'avoit instruit par un songe si utile, il s'y reposa sur l'herbe, avec autant de joie qu'il y avoit eu d'amertume dans le tems passé. Il s'endormit; & là Déesse se montrant à lui comme dans
son

son premier songe, lui dit ces paroles : La vraie Noblesse consiste à ne recevoir rien de personne, & à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre, & de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais par mollesse, ou par fausse gloire ce qui est la source naturelle & inépuisable de tous les biens.

III. F A B L E.

Aristée & Virgile.

VIRGILE étant descendu aux Enfers ; entra dans les Campagnes fortunées, où les hommes inspirés des Dieux, passioient une vie bien-heureuse, sur des gazons toujours émaillés de fleurs, & entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le Berger Aristée qui étoit là au nombre des Demi-Dieux, s'avança vers lui ayant appris son nom : Que j'ai de joie, lui dit-il, de voir un si grand Poëte. Vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre, ils ont une harmonie si douce qu'ils atendrirent le cœur, & qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour moi & pour mes abeilles, dont Homere même pourroit être jaloux. Je vous dois autant qu'au Soleil & à Cyrene, la gloire dont je jouis. Il n'y a pas encore longtems que je les récitai, ces vers si tendres & si gracieux, à Linus, à Hésiode, & à Homere. Après les avoir entendu ils allerent tous trois boire de l'eau du Fleuve Lethé pour les oublier, tant ils étoient assligés de repasser dans leur mémoire des vers

si dignes d'eux, qu'ils n'avoient pas fait. Vous savez que la nation des Poètes est jalouse. Venez donc parmi eux prendre votre place. Elfera bien mauvaise, cette place, répondit Virgile, puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie; je vois bien que vos abeilles n'étoient pas plus faciles à irriter que le cœur des Poètes. Il est vrai, répondit Aristée; ils bourdonnent comme les abeilles, comme elles ils ont un aiguillon perçant, pour piquer tout ce qui enflâme leur colere. J'aurai encore, dit Virgile, un autre grand homme à ménager, c'est ici le divin Orphée: Comment vivez-vous ensemble? Assez mal, répondit Aristée. Il est encore jaloux de sa femme, comme les trois autres de la gloire des vers: Mais pour vous il vous recevra bien, car vous l'avez traité honorablement, & vous avez parlé beaucoup plus sagement qu'Ovide, de sa querelle avec les femmes de Thrace qui le massacrèrent: Mais ne tardons pas davantage, entrons dans ce petit bois sacré arrosé de tant de fontaines plus claires que le cristal; vous verrez que toute la troupe sacrée se levera pour vous faire honneur; n'entendez-vous pas déjà la Lire d'Orphée; écoutez Linus qui chante le Combat des Dieux contre les Geans; Homere se prépare à chanter Achille qui vange la mort de Patrocle par celle d'Hector; mais Hésiode est celui que vous avez le plus à craindre; car de l'humeur dont il est, il fera bien fâché que vous aiez osé traiter avec tant d'élégance toutes les choses rustiques qui ont été son partage. A peine Aristée eut achevé ces mots, qu'ils

qu'ils arriverent dans cet ombrage frais où regne un éternel entousiasme qui possède ces hommes divins. Tous se leverent, on fit asscoir Virgile, on le prie de chanter ses vers; il les chanta d'abord avec modestie & puis avec transport; les plus jaloux sentirent malgré eux une douceur qui les ravissoit. La Lire d'Orphée qui avoit enchanté les Rochers & les Bois, échapa de ses mains, & les larmes amères coulerent de ses yeux. Homere oubliâ pour un moment la magnificence rapide de l'Iliade, & la varieté agréable de l'Odissée; Linus crut que ces beaux vers avoient été faits par son pere Apollon, & il étoit immobile, faisi, & suspendu par un si doux chant; Héfiode tout émû ne pouvoit resister à ce charme. Enfin revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalousie & d'indignation. O Virgile, tu as fait des vers plus durables que l'airain & que le bronze! Mais je le prédís qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en sa langue, qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les Abeilles.

IV. F A B L E.

Histoire d'Alibég., Persan.

CH A - A B B A S Roi de Perse, faisant un voiage, s'écarta de toute sa Cour, pour passer dans la Campagne, sans y être connu, & pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle: il prit seulement avec lui un de ses Courtisans. Je ne connois point, lui dit le Roi, les véritables mœurs des hommes:

mes : tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art, & non pas la nature simple qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, & voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des Courtisans qui m'observent pour me surprendre, en me flatant. Il faut que j'aie vu des Laboureurs & des Bergers qui ne me connoissent pas. Il passa avec son Confident au milieu de plusieurs Villages où l'on faisoit des danses ; & il étoit ravi de trouver loin des Cours, des plaisirs tranquilles & sans dépense. Il fit un repas dans une cabane ; & comme il avoit grande faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il aperçut un jeune Berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissants. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple & ingénu, mais noble & gracieux. Les haillons dont le Berger étoit couvert, ne diminuoient point l'éclat de sa beauté. Le Roi crût d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre qui s'étoit déguisée : mais il aprit du Berger, que son pere & sa mere étoient dans un Village voisin, & que son nom étoit Alibég. A mesure que le Roi le questionnoit, il admiroit en lui un esprit ferme & raisonnable. Ses yeux étoient vifs, & n'avoient rien d'ardent & de farouche : sa voix étoit douce, insinuante, & pro-

pre à toucher. Son visage n'avoit rien de grossier ; mais ce n'étoit pas une beauté molle & efeminée. Le Berger d'environ seize ans ne savoit point qu'il fût tel qu'il paroïssoit aux autres. Ils croioit penser , parler , être fait comme tous les autres Bergers de son Village. Mais sans éducation il avoit appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le Roi l'ayant entretenu familièrement en fut charmé : il fut de lui , sur l'état des peuples , tout ce que les Rois n'apprennent jamais d'une foule de flateurs qui les environne. De tems en tems il rioit de la naïveté de cet enfant , qui ne ménageoit rien dans ses réponses. C'étoit une grande nouveauté pour le Roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au Courtisan qui l'accompagnoit de ne point découvrir qu'il étoit le Roi , car il craignoit qu'Alibég ne perdit en un moment toute sa liberté & toutes ses graces , s'il venoit savoir devant qui il parloit. Je vois bien , disoit le Prince au Courtisan , que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions , que dans les plus hautes. Jamais enfant de Roi n'a paru mieux né , que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils aussi beau , aussi sensé & aussi aimable. Il me paroît propre à tout ; & si on a soin de l'instruire , ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi. Le Roi emmena Alibég , qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu agréable. On lui fit apprendre à lire , à écrire , à chanter , & ensuite on lui donna des Maîtres pour les arts & pour les scien-

sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la Cour; & son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge & sa faveur joints ensemble, altèrent un peu sa sagesse & sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte, & de son habit de Berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierres. Sa beauté effaça tout ce que la Cour avoit de plus agréable: il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, & mérita la confiance de son Maître, qui connoissant le goût exquis d'Alibég pour toutes les magnificences d'un Palais, lui donna enfin une Charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le Prince a de pierreries & de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Cha-Abbas, la faveur d'Alibég ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, & souvent il la regretoit. O beaux jours! disoit-il à lui-même; jours innocens; jours où j'ai goûté une joie pure & sans péril; jours depuis lesquels je n'en ai vû aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son Village; il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joié de la flûte avec ses Compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens, & à tous ses amis: mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, & de n'éprouver jamais les malheurs de la Cour.

Il les éprouva ces malheurs après la mort de son bon Maître Cha-Abbas ; son fils Cha-Sefi succéda à ce Prince. Des Courtisans envieux & pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibég. Il a abusé, disoient-ils, de la confiance du feu Roi. Il a amassé des trésors immenses, & a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire. Cha-Sefi étoit tout ensemble jeune & Prince ; il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué, & sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le Roi son pere avoit fait, & juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibég de sa Charge, il lui demanda, selon le conseil de ses Courtisans envieux, de lui apporter un cimenterre garni de diamans d'un prix immense, que le Roi son grand-pere avoit acoutumé de porter dans les combats. Cha-Abbas avoit fait autrefois ôter de ce cimenterre tous ces beaux diamans ; & Alibég prouva par de bons témoins que la chose avoit été faite par l'ordre du feu Roi, avant que la Charge eût été donnée à Alibég. Quand les ennemis d'Alibég virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Cha-Sefi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibég lui ouvrit toutes les portes, & lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit ; tout étoit propre, bien rangé, & conservé avec grand soin. Le Roi bien étonné de trouver
par

par tout tant d'ordre & d'exaëtitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibég, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-somptueux une porte de fer qui avoit trois grandes serrures: C'est là, lui dirent à l'oreille les Courtisans jaloux, qu'Alibég a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le Roi en coleres'écria: Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis? Montrez-le-moi. A ces mots Alibég se jeta à ses genoux, le conjurant au nom de Dieu de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, & qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du Roi votre pere. Otez-moi si vous voulez tout le reste: mais laissez-moi ceci. Le Roi ne douta point que ce ne fut un tresor mal aquis qu'Alibég avoit amassé. Il prit un ton plus haut, & voulut absolument qu'on ouvrit cette porte. Enfin Alibég qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte, & l'habit de Berger qu'Alibég avoit porté autrefois, & qu'il revoit souvent avec joie; de peur d'oublier sa premiere condition. Voilà, dit-il, ô grand Roi, les précieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pû me les ôter. Voilà mon tresor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens, qui ne manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocens,

toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, & ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté & la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple & heureuse! je n'aime que vous; c'est avec vous que je veux vivre & mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, & troubler le repos de ma vie? je vous les rends, grand Roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avois, quand le Roi votre pere vint par ses graces me rendre malheureux. Le Roi entendant ces paroles comprit l'innocence d'Alibég, & étant indigné contre les Courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'après de lui. Alibég devint son principal Officier, & fut chargé des affaires les plus secrètes: mais il revoit tous les jours sa houlette, sa flûte, & son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son tresor pour les reprendre, dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, & ne laissant à ses parens que de quoi vivre dans la condition de Bergers, qu'il crut toujours la plus sûre & la plus heureuse.

V. F A B L E.

Le Berger Cleobule, & la Bergere Philide.

UN Berger réveur ménoit son troupeau
sur les rives fleuries du fleuve Acheloüs.
Les

Les Faunes & les Satyres cachés dans les bocages voisins dansoient sur l'herbe au doux son de la flûte. Les Naiades cachées dans les ondes du fleuve leverent leurs têtes au dessus des roseaux pour écouter ses chansons. Acheloüs lui même apuié sur son urne panchée montrait son front, où il ne restoit plus qu'une corne depuis son combat avec le grand Hercules, & cette melodie suspendit pour un peu de tems les peines de ce Dieu vaincu. Le Berger étoit peu touché de voir ces Naiades qui l'admiraient, il ne pensoit qu'à la Bergère Philide, simple, naïve, sans aucune parure; à qui la fortune ne donna jamais d'éclat emprunté, & que les graces seules avoient ornée & embellie de leurs propres mains. Elle sortoit de son vilage ne songeant qu'à faire paître les moutons; elle seule ignoroit sa beauté; toutes les autres Bergères en étoient jalouses. Le Berger l'aimoit & n'osoit le lui dire. Ce qu'il aimoit le plus en elle c'étoit cette vertu simple & sévère qui écartoit les amans & qui fait le vrai charme de la beauté; mais la passion ingénieuse fait trouver l'art de représenter ce qu'on n'oseroit dire ouvertement. Il finit donc toutes ses chansons les plus agréables pour en commencer une qui put toucher le cœur de cette Bergère; il savoit qu'elle aimoit la vertu des heros qui ont aquis de la gloire dans les combats: il chanta sous un nom supposé ses propres aventures, car en ce tems les heros même étoient Bergers, & ne méprisoient point la houlette. Il chanta donc ainsi: Quand Polynice alla assieger la ville de Thebes pour renverser du throne son frere E-

H 4 theocles,

theocles, tous les Rois de la Grece parurent sous les armes, & pouffoient leurs charitots contre les assiegés. Adrafte beau-pere de Polynice abatoit les troupes de Soldats & les Capitaines, comme un moissonneur de sa faux tranchante coupe les moissons; d'un autre côté le devin Amphiarus, qui avoit prévu son malheur, s'avançoit dans la mêlée & fut tout à coup englouti par la terre qui ouvrit ses abîmes pour le precipiter dans les sombres rives du Stix: en tombant il deploroit son infortune d'avoir eu une femme infidelle. Assés près de là on voioit les deux freres, fils de Oedipe, qui s'ataquoient avec fureur, comme un Leopard & un Tigre qui s'entredéchirent dans les rochers du Caucase; ils se rouloient tous deux dans le sable, chacun paroissant alteré du sang de son frere. Pendant cet horrible spectacle Cleobule qui avoit suivi Polynice combat contre un vaillant Thebain que le Dieu Mars rendoit presque invincible. La fleche du Thebain conduite par le Dieu, auroit percé le cou de Cleobule s'il ne se fut détourné promptement. Aussitot Cleobule lui enfonça son dard jusques au fond des entrailles. Le sang du Thebain ruisselle, ses yeux s'éteignent, sa bonne mine & sa fierté le quittent, la mort efface ses beaux traits, sa jeune Epouse du haut d'une tour le vist mourant & eut le cœur percé d'une douleur inconsolable. Dans son malheur je le trouve heureux d'avoir été aimé & plaint. Je mourrois comme lui avec plaisir pourvu que je pussé être aimé de même. A quoi servent la valeur & la gloire des plus fameux combats; à quoi servent

la jeunesse & la beauté, quand on ne peut ni plaire ni toucher ce qu'on aime? La Bergère qui avoit presté l'oreille à une si tendre chanson, comprit que ce Berger étoit Cleobule vainqueur du Thebain, elle devint sensible à la gloire qu'il avoit acquise, aux graces qui brilloient en lui, & aux maux qu'il souffroit pour elle; elle lui donna sa main & sa foi; un heureux Hymen les joignit bientôt; leur bonheur fut envié des Bergers d'alentour, & des divinités champêtres; ils égalèrent par leur union, par leur vie innocente, par leurs plaisirs rustiques jusques dans une extrême vieillesse la douce destinée de Philemon & de Baucis.

F A B L E VI.

Histoire de Rosimond & de Braminte.

IL étoit une fois un jeune homme plus beau que le jour, nommé Rosimond, & qui avoit autant d'esprit & de vertu, que son frere aîné Braminte étoit mal fait, désagréable, brutal & méchant. Leur mere qui avoit horreur de son fils aîné, n'avoit des yeux que pour voir le cadet. L'aîné, jaloux, inventa une calomnie horrible pour perdre son frere. Il dit à son pere, que Rosimond alloit souvent chez un voisin, qui étoit son ennemi, pour lui rapporter tout ce qui se passoit au logis, & pour lui donner les moiens d'empoisonner son pere. Le pere fort emporté, batit cruellement son fils, le mit en sang, puis le tint trois jours en prison sans nourriture, & enfin le chassa

de la maison, en le menaçant de le tuer, s'il revenoit jamais. La mere épouvantée n'osa rien dire, elle ne fit que gémir. L'enfant s'en alla pleurant; & ne sachant où se retirer, il traversa sur le soir un grand bois. La nuit le surprit au pied d'un rocher; il se mit à l'entrée d'une caverne sur un tapis de mousse, où couloit un clair ruisseau, & il s'y endormit de lassitude. Au point du jour en s'éveillant, il vit une belle femme montée sur un cheval gris, avec une houffe en broderie d'or qui paroissoit aller à la chasse. N'avez-vous point vû passer un cerf & des chiens, lui dit-elle? Il répondit que non. Puis elle lui dit: Il me semble que vous êtes affligé. Qu'avez-vous, lui dit-elle? Tenez voilà une bague qui vous rendra le plus heureux & le plus puissant des hommes, pourvû que vous n'en abusiez jamais. Quand vous tournerez le diamant endedans, vous ferez d'abord invisible. Dès que vous le tournerez en-dehors, vous paroîtrez à découvert. Quand vous metrez l'anneau à votre petit doigt, vous paroîtrez le fils du Roi, suivi de toute une Cour magnifique. Quand vous le metrez au quatrième doigt, vous paroîtrez dans votre figure naturelle. Aussitôt le jeune homme comprit que c'étoit une Fée qui lui parloit. Après ces paroles, elle s'enfonça dans les bois. Pour lui il s'en retourna aussitôt chez son pere, avec impatience de faire l'essai de sa bague. Il vit & entendit tout ce qu'il voulut sans être découvert. Il ne tint qu'à lui de se venger de son frere, sans s'exposer à aucun danger; il se montra seulement à sa mere, l'embrassa, & lui dit toute sa merveilleuse
avan

aventure. Ensuite metant l'anneau enchanté
 à son petit doigt, il parut tout-à-coup comme
 le Prince fils du Roi, avec cent beaux che-
 vaux, & un grand nombre d'Officiers richè-
 ment vêtus. Son pere fut bien étonné de voir
 le fils du Roi dans sa petite maison; il étoit
 embarrassé, ne sachant quels respects il devoit
 lui rendre. Alors Rosimond lui demanda,
 combien il avoit de fils? Deux, répondit le
 pere. Je les veux voir. Faites les venir tout
 à l'heure, lui dit Rosimond. Je les veux em-
 mener tous deux à la Cour pour faire leur
 fortune. Le pere timide répondit en hésitant:
 Voilà l'aîné que je vous présente. Où est
 donc le cadet? je le veux avoir aussi, dit en-
 core Rosimond. Il n'est pas ici, dit le pere.
 Je l'avois châtié pour une faute, & il m'a qui-
 té. Alors Rosimond lui dit: Il falloit l'in-
 struire, mais non pas le chasser. Donnez-moi
 toujours l'aîné, qu'il me suive; & vous, dit-
 il, parlant au pere, suivez deux Gardes, qui
 vous conduiront au lieu que je leur marquerai.
 Aussitôt deux Gardes emmenèrent le pere; &
 la Fée dont nous avons parlé, l'ayant trouvé
 dans une forêt, elle le frapa d'une verge d'or,
 & le fit entrer dans une caverne sombre &
 profonde, où il demeura enchanté. Demeu-
 rez-y, dit-elle, jusqu'à ce que votre fils vien-
 ne vous en tirer. Cependant le fils alla à la
 Cour du Roi, dans un tems où le jeune Prin-
 ce s'étoit embarqué pour aller faire la guerre
 dans une Isle éloignée: il avoit été emporté
 par les vents sur des côtes inconnues, où a-
 près un naufrage il étoit captif chez un Peup-
 le sauvage. Rosimond parut à la Cour, com-
 me

me s'il eût été le Prince qu'on croioit perdu, & que tout le monde pleuroit. Il dit qu'il étoit revenu par le secours de quelques Marchands, sans lesquels il seroit péri: il fit la joie publique. Le Roi parut si transporté, qu'il ne pouvoit parler; & il ne se laissoit point d'embrasser ce fils qu'il avoit crû mort. La Reine fut encore plus atendrie. On fit de grandes réjouïssances dans tout le Roiaume. Un jour celui qui passoit pour le Prince, dit à son véritable frere: Braminte, vous voiez que je vous ai tiré de votre Village, pour faire votre fortune: mais je sai que vous êtes un menteur, & que vous avez par vos impostures causé le malheur de votre frere Rosimond; il est ici caché. Je veux que vous parliez à lui, & qu'il vous reproche vos impostures. Braminte tremblant, se jeta à ses pieds, & lui avoua sa faute. N'importe, dit Rosimond, je veux que vous parliez à votre frere, & que vous lui demandiez pardon. Il fera bien généreux s'il vous pardonne; vous ne le mériteriez pas: il est dans mon cabinet, où je vous le ferai voir tout à l'heure. Cependant je m'en vais dans une chambre voisine, pour vous laisser librement avec lui. Braminte entra pour obéir dans le cabinet. Aussitôt Rosimond changea son anneau, passa dans cette chambre, & puis il entra par une autre porte de derriere avec sa figure naturelle, où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda pardon, & lui promit de réparer toutes ses fautes. Rosimond l'embrassa en pleurant, lui pardonna, & lui dit: Je suis en pleine faveur auprès du Prince. Il ne tient qu'à moi de vous faire

faire périr, ou de vous tenir toute votre vie dans une prison: mais je veux être aussi bon pour vous que vous avez été méchant pour moi. Braminte honteux & confondu, lui répondit avec soumission, n'osant lever les yeux, ni le nommer son frere. Ensuite Rosimond fit semblant de faire un voiage en secret pour aller épouser une Princesse d'un Roiaume voisin: mais sous ce prétexte il alla voir sa mere, à laquelle il raconta tout ce qu'il avoit fait à la Cour, & lui donna dans le besoin quelque petit secours d'argent. Car le Roi lui laissoit prendre tout celui qu'il vouloit; mais il n'en prenoit jamais beaucoup. Cependant il s'éleva une furieuse guerre entre le Roi & un autre Roi voisin, qui étoit injuste & de mauvaise foi. Rosimond alla à la Cour du Roi ennemi, entra par le moien de son anneau dans tous les conseils secrets de ce Prince, demeurant toujours invisible. Il profita de tout ce qu'il aprit des mesures des ennemis. Il les prévint, & les déconcerta en tout; il commanda l'armée contre eux; il les défit entierement dans une grande bataille, & conclut bien-tôt avec eux une paix glorieuse à des conditions équitables. Le Roi ne songeoit qu'à le marier avec une Princesse heritiere d'un Roiaume voisin, & plus belle que les autres: mais un jour pendant que Rosimond étoit à la chasse dans la même forêt, où il avoit autrefois trouvé la Fée, elle se présenta à lui. Gardez-vous bien, lui dit elle, d'une voix severe, de vous marier, comme si vous étiez le Prince; il ne faut tromper personne; il est juste que le Prince pour qui on vous prend, revienne

vienne succeder à son pere; allez le chercher dans une Isle, où les vents que j'enverrai enfler les voiles de votre vaisseau, vous meneront sans peine; hâtez-vous de rendre ce service à votre maître, contre ce qui pourroit flater votre ambition, & songez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle. Si vous ne le faites, vous serez injuste & malheureux, je vous abandonnerai à vos anciens malheurs. Rosimond profita sans peine d'un si sage conseil. Sous prétexte d'une négociation secreete dans un Etat voisin, il s'embarqua sur un vaisseau, & les vents le menerent d'abord dans l'Isle, où la Fée lui avoit dit qu'étoit le vrai fils du Roi. Ce Prince étoit captif chez un peuple sauvage, où l'on lui faisoit garder des troupeaux. Rosimond invisible l'alla enlever dans les pâturages, où il conduisoit son troupeau; & le couvrant de son propre manteau qui étoit invisible comme lui, il le délivra des mains de ces peuples cruels; ils s'embarquèrent ensemble. D'autres vents obéissans à la Fée, les ramenèrent; ils arivèrent ensemble dans la chambre du Roi. Rosimond se présenta à lui, & lui dit: Vous m'avez crû votre fils; je ne le suis pas, mais je vous le rends; tenez le voilà lui-même. Le Roi bien étonné s'adressa à son fils, & lui dit: N'est-ce pas vous, mon fils, qui avez vaincu mes ennemis, & qui avez fait glorieusement la paix? Ou bien est-il vrai que vous avez fait un naufrage? que vous avez été captif, & que Rosimond vous a délivré? Oüi, mon pere, répondit-il: c'est lui qui est venu dans le pais où j'étois captif. Il m'a enlevé; je lui dois la liberté,

liberté, & le plaisir de vous revoir. C'est lui, & non pas moi à qui vous devez la victoire. Le Roi ne pouvoit croire ce qu'on lui disoit: mais Rosimond changeant sa bague, se montra au Roi sous la figure du Prince; & le Roi épouvanté vit à la fois deux hommes qui lui parurent tous deux ensemble son même fils. Alors il offrit pour tant de services des sommes immenses à Rosimond, qui les refusa; il demanda seulement au Roi la grace de continuer à son frere Braminte une Charge qu'il avoit à la Cour. Pour lui, il craignit l'inconstance de la fortune, l'envie des hommes, & sa propre fragilité. Il voulut se retirer dans son Village avec sa mere, où il se mit à cultiver la terre. La Fée qu'il revit encore dans les bois, lui montra la caverne où son pere étoit, & lui dit les paroles qu'il falloit prononcer pour le délivrer. Il prononça avec une très-sensible joie ces paroles. Il délivra son pere, qu'il avoit depuis longtems impatience de délivrer, & lui donna de quoi passer doucement sa vieillesse. Rosimond fut ainsi le bienfaiteur de toute sa famille, & il eut le plaisir de faire du bien à tous ceux qui avoient voulu lui faire du mal. Après avoir fait les plus grandes choses pour la Cour, il ne voulut d'elle que la liberté de vivre loin de sa corruption. Pour comble de sagesse, il craignit que son anneau ne le tentât de sortir de sa solitude, & ne le rengageât dans les grandes affaires. Il retourna dans le bois où la Fée lui avoit aparu si favorablement; il alloit tous les jours auprès de la caverne, où il avoit eu le bonheur de la voir autrefois; & c'étoit dans

dans l'esperance de l'y revoir. Enfin elle s'y présenta encore à lui, & il lui rendit l'ameau enchanté. Je vous rends, lui dit-il, un don d'un si grand prix, mais si dangereux, & duquel il est si facile d'abuser. Je ne me croirai en sûreté, que quand je n'aurai plus dequoi sortir de ma solitude, avec tant de moiens de contenter toutes mes passions.

Pendant que Rosimond rendoit cette bague, Braminte dont le méchant naturel n'étoit point corrigé, s'abandonna à toutes ses passions, & voulut engager le jeune Prince qui étoit devenu Roi, à traiter indignement Rosimond. La Fée dit à Rosimond: Votre frere toujours imposteur a voulu vous rendre suspect au nouveau Roi, & vous perdre; il mérite d'être puni, & il faut qu'il périsse. Je m'en vais lui donner cette bague que vous me rendez. Rosimond pleura le malheur de son frere; puis il dit à la Fée: Comment prétendez-vous le punir par un si merveilleux présent; il en abusera pour persecuter tous les gens de bien, & pour avoir une puissance sans bornes. Les mêmes choses, répondit la Fée, sont un remede salutaire aux uns, & un poison mortel aux autres. La prospérité est la source de tous les maux pour les méchans. Quand on veut punir un scelerat, il n'y a qu'à le rendre bien puissant pour le faire périr bien-tôt. Elle alla ensuite au Palais; elle se montra à Braminte sous la figure d'une vieille femme couverte de haillons; elle lui dit: J'ai retiré des mains de votre frere la bague que je lui avois prêtée, & avec laquelle il s'étoit aquis tant de gloire: recevez-la de moi,

moi, & pensez bien à l'usage que vous en ferez. Braminte répondit en riant: Je ne serai pas comme mon frere, qui fut assez insensé pour aller chercher le Prince, au lieu de regner en sa place. Braminte avec cette bague ne songea qu'à découvrir le secret de toutes les familles, qu'à commettre des trahisons, des meurtres, & des infamies, qu'à écouter les Conseils du Roi, qu'à enlever les richesses des particuliers. Ses crimes invisibles étonnoient tout le monde. Le Roi voiant tant de secrets découverts ne savoit à quoi attribuer cet inconvenient: mais la prospérité sans bornes, & l'insolence de Braminte, lui firent soupçonner qu'il avoit l'anneau enchanté de son frere. Pour le découvrir, il se servit d'un Etranger d'une Nation ennemie, à qui il donna une grande somme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte de la part du Roi ennemi, des biens & des honneurs immenses, s'il vouloit lui faire savoir par des espions tout ce qu'il pourroit apprendre des secrets de son Roi.

Braminte promit tout; alla même dans un lieu où on lui donna une somme très-grande, pour commencer sa récompense. Il se vanta d'avoir un anneau qui le rendoit invisible. Le lendemain le Roi l'envoia chercher, & le fit d'abord saisir: ou lui ôta l'anneau, & on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvoient ses crimes. Rosimond revint à la Cour pour demander la grace de son frere, qui lui fut refusée. On fit mourir Braminte; & l'anneau lui fut plus funeste, qu'il n'avoit été utile à son frere.

Le Roi pour consoler Rosimond de la punition de Braminte, lui rendit l'anneau, comme un trésor d'un prix infini. Rosimond affligé n'en jugea pas de même; il retourna chercher la Fée dans les bois. Tenez, lui dit-il, votre anneau. L'expérience de mon frere m'a fait comprendre ce que je n'avois pas bien compris d'abord quand vous me le dites. Gardez cet instrument fatal de la perte de mon frere. Helas! il seroit encore vivant; il n'auroit pas acablé de douleur & de honte la Vieillesse de mon pere & de ma mere. Il seroit peut-être sage & heureux, s'il n'avoit jamais eu de quoi contenter ses desirs. O qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes! Reprenez votre anneau. Malheur à ceux à qui vous le donnerez. L'unique grace que je vous demande, c'est de ne le donner jamais à aucune des personnes pour qui je m'intéresse.

VII. F A B L E.

Histoire de Florise.

UNE Païssanne connoissoit dans son voisinage une Fée. Elle la pria de venir à une de ses couches, où elle eut une fille. La Fée prit d'abord l'enfant entre ses bras, & dit à la mere: Choisissez; elle sera, si vous voulez; belle comme le jour d'un esprit encore plus charmant que sa beauté, & Reine d'un grand Roiaume, mais malheureuse; ou bien elle sera laide & Païssanne comme vous, mais contente dans sa condition. La Païssanne choisit

fit d'abord pour cet enfant la beauté & l'esprit avec une couronne, au hazard de quelque malheur. Voilà la petite fille, dont la beauté commence déjà à effacer toutes celles qu'on avoit jamais vûes. Son esprit étoit doux, poli, insinuant; elle aprenoit tout ce qu'on vouloit lui apprendre, & le savoit bientôt mieux que ceux qui le lui avoient appris. Elle dançoit sur l'herbe les jours de fête, avec plus de graces que toutes ses Compagnes. Sa voix étoit plus touchante qu'aucun instrument de musique, & elle faisoit elle-même les chansons qu'elle chantoit. D'abord elle ne savoit point qu'elle étoit belle: mais en jouïant avec ses Compagnes sur le bord d'une claire fontaine, elle se vit, elle remarqua combien elle étoit diferente des autres, elle s'admira. Tout le pais qui acouroit en foule pour la voir, lui fit encore plus connoître ses charmes. Sa mere qui comptoit sur les prédictions de la Fée, la regardoit déjà comme une Reine, & la gâtoit par ses complaisances. La jeune fille ne vouloit ni filer, ni coudre, ni garder les moutons; elle s'amusoit à cueïllir des fleurs, à en parer sa tête, à chanter, & à danser à l'ombre des bois. Le Roi de ce pais là étoit fort puissant, & il n'avoit qu'un fils nommé Rosmond qu'il vouloit marier. Il ne put jamais se résoudre à entendre parler d'aucune Princesse des Etats voisins, parce qu'une Fée lui avoit assuré, qu'il trouveroit une Païsanne plus belle & plus parfaite que toutes les Princeses du monde. Il prit la résolution de faire assembler toutes les jeunes Villageoises de son Roiaume au-

I 2

dessous

deffous de dix-huit ans, pour choisir celle qui feroit la plus digne d'être choisie. On exclut d'abord une quantité innombrable de filles, qui n'avoient qu'une médiocre beauté, & on en sépara trente qui surpassoient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espece d'amphitheatre, où le Roi & son fils les pouvoient regarder toutes à la fois. Florise parut d'abord au milieu de toutes les autres, ce qu'une belle anemone paroîtroit parmi des fougis; ou ce qu'un oranger fleuri paroîtroit au milieu des buissons sauvages; le Roi s'écria qu'elle méritoit sa couronne. Rosimond se crut heureux de posséder Florise. On lui ôta ses habits de Village; on lui en donna qui étoient tout brodés d'or. En un instant elle se vit couverte de perles & de diamans. Un grand nombre de Dames étoient occupées à la servir. On ne songeoit qu'à deviner ce qui pouvoit lui plaire, pour le lui donner avant qu'elle eut la peine de le demander. Elle étoit logée dans un magnifique appartement du Palais, qui n'avoit au lieu de tapisseries que des grandes glaces de miroir de toute la hauteur des chambres & des cabinets, afin qu'elle eut le plaisir de voir sa beauté multipliée de tous côtés, & que le Prince pût l'admirer en quelque endroit qu'il jetât les yeux. Rosimond avoit quité la chasse, le jeu, tous les exercices du corps, pour être sans cesse auprès d'elle; & comme le Roi son pere étoit mort bientôt après le mariage, c'étoit la sage

Florise

Florise devenuë Reine, dont les conseils décideoient de toutes les affaires de l'Etat. La Reine-Mere du nouveau Roi, nommée Gronipote, fut jalouse de sa Belle-fille. Elle étoit artificieuse, maligne, cruelle. La vieilleffe avoit ajouté une afreuse difformité à sa laideur naturelle, & elle ressembloit à une Furie. La beauté de Florise la faisoit paroître encore plus hideuse, & l'irritoit à tout moment: elle ne pouvoit souffrir qu'une si belle personne la défigurât; & elle craignoit aussi son esprit, & elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur, disoit-elle souvent à son fils, d'avoir voulu épouser cette petite Païsane; & vous avez la bassesse d'en faire votre idole: elle est fiere, comme si elle étoit née dans la place où elle est. Quand le Roi votre pere voulut se marier, il me préfera à toute autre, parce que j'étois la fille d'un Roi égal à lui. C'est ainsi que vous devriez faire. Renvoyez cette petite Bergere dans son Village, & songez à quelque jeune Princessè dont la naissance vous convienne. Rosimond résistoit à sa mere: mais Gronipote enleva un jour un billet que Florise écrivoit au Roi & le donna à un jeune homme de la Cour, qu'elle obligea d'aller porter ce billet au Roi, comme si Florise lui avoit témoigné toute l'amitié qu'elle ne devoit avoir que pour le Roi seul. Rosimond aveuglé par sa jalousie, & par les conseils malins que lui donna sa mere, fit enfermer Florise pour toute sa vie dans une haute tour bâtie sur la pointe d'un rocher qui s'élevoit dans la mer. Là elle pleuroit nuit & jour, ne sachant par quel-

le injustice le Roi qui l'avoit tant aimée, la traitoit si indignement. Il ne lui étoit permis de voir qu'une vieille femme, à qui Gronipote l'avoit confiée, & qui lui insultoit à tout moment dans cette prison. Alors Florise se ressouvint de son Village, de sa cabane, & de tous ses plaisirs champêtres. Un jour pendant qu'elle étoit acablée de douleur, & qu'elle déplorait l'aveuglement de sa mere, qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle, & Reine malheureuse, que Bergere laide & contente dans son état; la vieille qui la traitoit si mal, vint lui dire que le Roi envoioit un Boureau pour lui couper la tête, & qu'elle n'avoit plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondoit qu'elle étoit prête à recevoir le coup. En effet, le Boureau envoyé par les ordres du Roi, sur les conseils de Gronipote, tenoit un grand coutelas pour l'exécution, quand il parut une femme qui dit qu'elle venoit de la part de cette Reine pour dire deux mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler à elle, parce que cette personne lui parut une des Dames du Palais; mais c'étoit la Fée qui avoit prédit les malheurs de Florise à sa naissance, & qui avoit pris la figure de cette Dame de la Reine Mere. Elle parla à Florise en particulier, en faisant retirer tout le monde. Voulez-vous, lui dit-elle, renoncer à la beauté qui vous a été si funeste? Voulez-vous quitter le titre de Reine, reprendre vos anciens habits, & retourner dans votre Village? Florise fut ravie d'accepter cette offre. La Fée lui appliqua sur le visage un masque enchanté; aussitôt les traits de son visage

bientôt de grands malheurs, s'il ne se servoit pas de la bague qu'elle lui mit au doigt. Quand il tournoit le diamant de la bague en dedans de sa main, il devenoit d'abord invisible; & dès qu'il le retournoit en dehors, il étoit visible comme auparavant. Cette bague lui fut très-commode, & lui fit grand plaisir. Quand il se défiloit de quelqu'un de ses Sujets, il aloit dans le cabinet de cet homme, avec son diamant tourné en dedans; il entendoit, & il voioit tous les secrets domestiques sans être aperçu. S'il craignoit les desseins de quelque Roi voisin de son Roiaume, il s'en aloit jusques dans ses Conseils les plus secrets, où il aprenoit tout, sans être jamais découvert. Ainsi il prevenoit sans peine tout ce qu'on vouloit faire contre lui; il détourna plusieurs conjurations formées contre sa personne, & déconcerta ses ennemis qui vouloient l'acabler. Il ne fut pourtant pas content de sa bague, & il demanda à la Fée un moien de se transporter en un moment d'un pais en un autre, pour pouvoir faire un usage plus prompt & plus commode de l'anneau qui le rendoit invisible. La Fée lui répondit en soupirant: Vous en demandez trop. Craignez que ce dernier don ne vous soit nuisible. Il n'écouta rien, & la pressa toujours de le lui acorder. Hé bien, dit-elle, il faut donc malgré moi vous donner ce que vous vous repentirez d'avoir. Alors elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriférante. Aussi-tôt il sentit de petites aïles qui naissoient sur son dos. Ces petites aïles ne paroïssent point sous ses habits: mais
 quand

quand il avoit résolu de voler, il n'avoit qu'à les toucher avec la main ; aussi-tôt elles devenoient si longues , qu'il étoit en état de surpasser infiniment le vol rapide d'un aigle. Dès qu'il ne vouloit plus voler , il n'avoit qu'à retoucher ses aîles. D'abord elles se rapetissoient, en sorte qu'on ne pouvoit les apercevoir sous ses habits. Par ce moien le Roi aloit par tout en peu de momens ; il fa-voit tout, & on ne pouvoit concevoir par où il devinoit tant de choses ; car il se renfermoit, & paroissoit demeurer presque toute la journée dans son cabinet, sans que personne osât y entrer. Dès qu'il y étoit, il se rendoit invisible par sa bague, étendoit ses aîles en les touchant, & parcouroit des païs immenses. Par là il s'engagea dans de grandes guerres, où il remporta toutes les victoires qu'il voulut : mais comme il voioit sans cesse les secrets des hommes, il les connut si méchants & si dissimulés qu'il n'osoit plus se fier à personne. Plus il devenoit puissant & redoutable, moins il étoit aimé, & il voioit qu'il n'étoit aimé d'aucun de ceux mêmes à qui il avoit fait de plus grands biens. Pour se consoler, il résolut d'aller dans tous les païs du monde chercher une femme parfaite qu'il pût épouser, dont il pût être aimé, & par laquelle il pût se rendre heureux. Il la chercha longtems ; & comme il voioit tout sans être vû, il connoissoit les secrets les plus impénétrables. Il alla dans toutes les Cours : il trouva par tout des femmes dissimulées, qui vouloient être aimées, & qui s'aimoient trop elles-mêmes pour aimer de bonne foï un mari.

Il passa dans toutes les maisons particulieres; l'une avoit l'esprit leger & inconstant; l'autre étoit artificieuse, l'autre hautaine, l'autre bizarre, presque toutes fausses, vaines & idolâtres de leurs personnes. Il descendit jusqu'aux plus basses conditions, & il trouva enfin la fille d'un pauvre Laboureur, belle comme le jour, mais simple & ingenuë dans sa beauté, qu'elle comptoit pour rien, & qui étoit en effet sa moindre qualité; car elle avoit un esprit & une vertu qui surpassoit toutes les graces de sa personne. Toute la jeunesse de son voisinage s'empressoit pour la voir; & chaque jeune homme eût crû assurer le bonheur de sa vie en l'épousant. Le Roi Alfaroute ne put la voir sans en être passionné. Il la demanda à son pere, qui fut transporté de joye de voir que sa fille seroit une grande Reine. Clarifile (c'étoit son nom) passa de la cabane de son pere dans un riche Palais, où une Cour nombreuse la reçut. Elle n'en fut point éblouïe; elle conserva sa simplicité, sa modestie, sa vertu, & elle n'oublia point d'où elle étoit venuë, lorsqu'elle fut au comble des honneurs. Le Roi redoubla sa tendresse pour elle, & crut enfin qu'il parviendroit à être heureux. Peu s'en faloit qu'il ne le fût déjà, tant il commençoit à se fier au bon cœur de la Reine. Il se rendoit à toute heure invisible pour l'observer, & pour la surprendre; mais il ne découvroit rien en elle, qu'il ne trouvât digne d'être admiré. Il n'y avoit plus qu'un reste de jalousie & de défiance qui le troubloit encore un peu dans son amitié. La Fée qui lui avoit prédit les suites funestes

funestes de son dernier don, l'avertissoit souvent, & il en fut importuné. Il donna ordre qu'on ne la laissât plus entrer dans le Palais, & dit à la Reine qu'il lui défendoit de la recevoir. La Reine promit avec beaucoup de peine d'obéir, parce qu'elle aimoit fort cette bonne Fée. Un jour la Fée voulant instruire la Reine sur l'avenir, entra chez elle sous la figure d'un Officier, & déclara à la Reine qui elle étoit. Aussitôt la Reine l'embrassa tendrement. Le Roi qui étoit alors invisible, l'aperçut, & fut transporté de jalousie jusqu'à la fureur. Il tira son épée, & en perça la Reine, qui tomba mourante entre ses bras. Dans ce moment la Fée reprit sa véritable figure. Le Roi la reconnut, & comprit l'innocence de la Reine. Alors il voulut se tuer. La Fée arrêta le coup, & tâcha de le consoler. La Reine en expirant, lui dit: Quoique je meure de votre main, je meurs toute à vous. Alfaroute déplora son malheur, d'avoir voulu malgré la Fée un don qui lui étoit si funeste. Il lui rendit la bague, & la pria de lui ôter ses aîles. Le reste de ses jours se passa dans l'amertume & dans la douleur. Il n'avoit point d'autre consolation, que d'aler pleurer sur le tombeau de Clarifile.

IX. F A B L E.

*Histoire d'une vieille Reine, & d'une
jeune Paysanne.*

IL étoit une fois une Reine si vieille, si vieille qu'elle n'avoit plus ni dents ni cheveux;

fa

la tête branloit comme les feuilles que le vent remuë : elle ne voioit plus même avec ses lunettes : le bout de son nés ; & celui de son menton se touchoient ; elle étoit rapetiffée de la moitié , & toute en un ploton , avec le dos si courbé , qu'on auroit crû qu'elle avoit toujours été contrefaite. Une Fée qui avoit assisté à sa naissance l'aborda , & lui dit : Voulez-vous rajeunir ? Volontiers , répondit la Reine. Je donnerois tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc , continua la Fée , donner votre vieillesse à quelque autre , dont vous prendrez la jeunesse & la fanté. A qui donnerons-nous vos cent ans ? La Reine fit chercher par tout quelqu'un qui voulut être vieux pour la rajeunir ; il vint beaucoup de gueux qui vouloient vieillir pour être riches : mais quand ils avoient vû la Reine touffer , cracher , raller , vivre de bouillie , être sale , hideuse , puante , souffrante , & radoter un peu , ils ne vouloient plus se charger de ses années ; ils aimoient mieux mandier , & porter des haillons ; il venoit aussi des ambitieux à qui elle promettoit de grands rangs & de grands honneurs : mais que faire de ces rangs , disoient-ils , après l'avoir vûë ; nous n'oserions nous montrer étant si dégoûtans & si horribles. Enfin il se présenta une jeune fille du Village , belle comme le jour , qui demanda la Couronne pour prix de sa jeunesse ; elle se nommoit Peronelle. La Reine s'en fâcha d'abord ; mais que faire : à quoi sert-il de se fâcher ? elle vouloit rajeunir. Partageons , dit-elle à Peronelle , mon Roiaume ; vous en aurez une moitié , & moi l'autre.

l'autre. C'est bien assez pour vous qui êtes une petite Païsanne. Non, répondit la fille; ce n'est pas assez pour moi. Je veux tout; laissez-moi ma condition de Païsanne avec mon teint fleuri, je vous laisserai vos cent ans avec vos rides, & la mort qui vous talonne: mais aussi, répondit la Reine, que ferois-je si je n'avois plus de Roiaume? Vous ririez, vous danseriez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainsi, elle se mit à rire, à danser, & à chanter. La Reine qui étoit bien loin d'en faire autant, lui dit: Que feriez-vous en ma place? Vous n'êtes point acoutumée à la vieillesse. Je ne sais pas, dit la Païsanne, ce que je ferois: mais je voudrois bien l'essayer; car j'ai toujours oui dire qu'il est beau d'être Reine. Pendant qu'elles étoient en marché, la Fée survint, qui dit à la Païsanne: Voulez-vous faire votre apprentissage de vieille Reine, pour savoir si ce métier vous acommodera? Pourquoi non, dit la fille; à l'instant les rides couvrent son front; ses cheveux blanchissent; elle devint grondeuse & rechignée; sa tête branle, & toutes ses dents aussi; elle a déjà cent ans. La Fée ouvre une petite boîte, & en tire une foule d'Officiers & de Courtisans richement vêtus, qui croissent à mesure qu'ils en sortent, & qui rendent mille respects à la nouvelle Reine; on lui sert un grand festin; mais elle est dégoûtée, & ne sauroit mâcher; elle est honteuse & étonnée; elle ne sait ni que dire, ni que faire; elle touffe à crever; elle crache sur son menton; elle a au nez une roupie gluante, qu'elle essuie avec sa manche;

che ; elle se regarde au miroir , & elle se trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant la véritable Reine étoit dans un coin , qui rioit , & qui commençoit à devenir jolie ; ses cheveux revenoient , & ses dents aussi ; elle reprenoit un bon teint frais & vermeil ; elle se redressoit avec mille petites façons : mais elle étoit crasseuse , court vêtue , avec ses habits sales , qui sembloient avoir été traînés dans les cendres ; elle n'étoit pas accoutumée à cet équipage ; & les Gardes la prenant pour quelque servante de cuisine , vouloient la chasser du Palais. Alors Peronnelle lui dit : Vous voilà bien embarrassée de n'être plus Reine , & moi encore davantage de l'être : tenez , voilà votre Couronne , rendez-moi ma cotte grise. L'échange fut aussi-tôt faite ; & la Reine de revieillir , & la Païfanne de rajeunir. A peine le changement fut fait , que toutes deux s'en repentirent ; mais il n'étoit plus tems. La Fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La Reine pleuroit tous les jours dès qu'elle avoit mal au bout du doigt ; elle disoit : Helas ! si j'étois Peronnelle , à l'heure que je parle , je serois logée dans une chaumière , & je vivrois de chataignes : mais je danserois sous l'orme avec les Bergers , au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit , où je ne fais que souffrir : & tant de gens qui ne peuvent me soulager ? Ce chagrin augmenta ses maux : les Medecins qui étoient sans cesse douze autour d'elle , les augmentèrent aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois ; Peronnelle faisoit une danse ronde le long d'un clair ruisseau

avec

avec ses Compagnes, quand elle aprit la mort de la Reine: alors elle reconnut qu'elle avoit été plus heureuse que sage, d'avoir perdu la Roiauté. La Fée revint la voir, & lui donna à choisir des trois maris, l'un vieux, chagrin, désagréable, jaloux & cruel, mais riche, puissant & très-grand Seigneur, qui ne pourroit ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui; l'autre bien fait, doux, commode, aimable, & d'une grande naissance, mais pauvre & malheureux en tout. Le dernier, Païsan comme elle, qui ne seroit ni beau ni laid, qui ne l'aimeroit ni trop, ni trop peu; qui ne seroit ni riche ni pauvre; elle ne savoit lequel prendre; car naturellement elle aimoit fort les beaux habits, les équipages & les grands honneurs: mais la Fée lui dit: Allez, vous êtes une sotte. Voyez-vous ce Païsan? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le second; vous seriez trop aimée du premier; tous deux vous rendroient malheureuse: c'est bien assez que le troisième ne vous batte point; il vaut mieux danser sur l'herbe ou sur la fougère, que dans un Palais, & être Peronnelle dans le Village, qu'une Dame malheureuse dans le beau monde. Pourvû que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous ferez heureuse avec votre Laboureur toute votre vie.

X. F A B L E.

Le Fantasque.

QU'est-il donc arrivé de funeste à Malanthe? Rien au dehors, tout au dedans.
Ses

Ses affaires vont à souhait, tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? Est-ce que sa rate fume? Il se coucha hier les délices du genre humain; en se levant le plis d'un chausson lui a déplû; toute la journée sera orageuse, & tout le monde en souffrira. Ce matin, on est honteux pour lui, il faut le cacher, il fait peur, il fait pitié, il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion; une vapeur maligne & farouche trouble & noircit son imagination, comme l'ancre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimoit le plus, il n'y a qu'un moment; par la raison qu'il les a aimées il ne les sauroit plus souffrir: les parties de divertissemens qu'il a tant désirées, lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres, il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent-il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux qui avec ses cornes aiguës va se battre contre les vents. Quand il manque de pretexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même, il se blame, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, & ne peut supporter la solitude; il revient à la compagnie & s'aigrit contre elle. On se tait; le silence affecté le choque. On parle tout bas, il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut, il trouve qu'on parle trop, & qu'on est trop gai pendant qu'il est triste; on est triste, cette tristesse lui paroît un reproche de ses fautes. On rit & il soupçonne qu'on

qu'on fe moque de lui. Que faire? Etre auffi ferme & auffi patient qu'il eft infupportable, & attendre en paix qu'il revienne demain auffi fage qu'il étoit hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient, quand elle le prend, on diroit que c'est un ressort de machine qui fe demonte tout à coup. Il eft comme on depeint les poffedés; la raifon eft comme à l'envers. C'est la déraifon elle-même en perfonne: poussez-le? vous lui ferez dire en plein jour, qu'il eft nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête demontée par fon caprice, quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de fes excès & de fes fougues; malgré fon chagrin il fourit des paroles extravagantes qui lui ont échapé. Mais quel moien de prévoir ces orages, & de conjurer la tempête? Il n'y en a aucun: point de bon Almanac pour prédire le mauvais tems. Gardez-vous bien de dire, demain nous irons nous divertir dans un tel jardin; l'homme d'aujourd'hui ne fera pas celui de demain. Celui qui vous promet maintenant, difparoîtra tantôt; vous ne fâurez plus où le prendre pour le faire fouvenir de fa parole; vous trouverez en fa place un je ne fai quoi, qui n'a plus ni forme, ni nom, qui n'en peut avoir, & que vous ne fâuriez définir deux inflans de fuite de la même maniere; étudiez le bien, puis dites en tout ce qu'il vous plaira, il ne fera plus vrai le moment d'après, que vous l'aurez dit. Ce je ne fai quoi, veut & ne veut pas; il menace, il tremble; il mêle des hauteurs ridicules, avec des baffeffes indignes; il badine, il pleure, il rit, il

Tomme II.

K

est

est furieux ; dans sa fureur la plus bizarre & la plus insensée , il est plaisant , éloquent , subtil , plein de tours nouveaux , quoi qu'il ne lui reste pas même une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire , qui ne soit juste , précis , & exactement raisonnable , il sauroit bien en prendre avantage , & vous donner adroitement le change. Il passeroit d'abord de son tort au vôtre , & deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nuës , mais ce rien qu'est-il devenu ? il s'est perdu dans la mêlée ; il n'en est plus question ; il ne fait plus ce qui l'a fâché , il fait seulement qu'il se fâche , & qu'il veut se fâcher ; encore même ne le fait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés , & que c'est lui qui se modère. Comme un homme qui a la jaunisse , croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes , quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais du moins , peut-être , qu'il épargnera certaines personnes , auxquelles il doit plus qu'aux autres , & qu'il paroît aimer davantage ? non , sa bizarrerie ne connoît personne. Elle se prend sans choix à tout ce qu'elle trouve. Le premier venu lui est bon , pour se décharger ; tout lui est égal , pourvu qu'il se fâche. Il diroit des injures aux gens qu'il doit le plus considérer ; il ne les aime plus ; il n'en est point aimé ; on le persecute , on le trahit , il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment , voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde ; il aime , on l'aime aussi ;

aussi ; il flate & il s'infinue, il enforcelle tous ceux qui ne pouvoient plus le souffrir. Il avouë son tort, il rit de ses bizarries, il se contrefait, & vous croiriez le voir dans ses excès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette Comedie jouëe à ses propres depens, vous croiez bien qu'au moins il ne fera plus le demoniaque. Helas, vous vous trompez ; il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain, sans se corriger.

XI. F A B L E.

Fable de Lycon.

QUAND la Renommée par le son écla- tant de sa trompette, eut annoncé aux Divinités rustiques, & aux Bergers de Cynthe le départ de Lycon, tous ces bois si sombres retentirent de plaintes ameres. Echo les répétoit tristement, & tous les vallons d'alentour. On n'entendoit plus le doux son de la flûte, ni celui du hautbois. Les Bergers même dans leur douleur brisoient leurs chapeaux : tout languissoit ; la tendre verdure des arbres commençoit à s'effacer. Le Ciel jusqu'alors si serain se chargeoit de noires tempêtes. Les cruels Aquilons faisoient déjà frémir les bocages comme en Hiver. Les Divinités même les plus champêtres ne furent pas insensibles à cette perte. Les Driades fortirent des troncs creux des vieux chênes pour regretter Lycon. Il se fit une assemblée de ces tristes Divinités, autour d'un grand arbre, qui élevoit ses branches vers les Cieux, &

qui couvroit de son ombre épaisse la terre fa-
 mere depuis plusieurs siècles. Hélas ! autour
 de ce vieux tronc noûeux, & d'une grosseur
 prodigieuse, les Nymphes de ces bois acou-
 tumées à faire leurs danses & leurs jeux folâ-
 tres, vinrent raconter leur malheur. C'en est
 fait, disoient-elles, nous ne reverrons plus
 Lycon ; il nous quitte : la Fortune ennemie
 nous l'enleve ; il va être l'ornement & les
 délices d'un autre bocage plus heureux que le
 nôtre. Non, il n'est plus permis d'espérer
 d'entendre sa voix, ni de le voir tirant de
 l'arc, & perçant de ses flèches les rapides oi-
 seaux. Pan lui-même acourut, aiant oublié
 sa flûte ; les Faunes & les Satyres suspendi-
 rent leurs danses : les oiseaux même ne chan-
 toient plus. On n'entendoit que les cris a-
 freux des hiboux, & des autres oiseaux de
 mauvais présage. Philomele & ses Compag-
 nes gardoient un même silence. Alors Flore
 & Pomone parurent tout-à-coup d'un air riant
 au milieu du bocage, se tenant par la main ;
 l'une étoit couronnée de fleurs, & en faisoit
 maître sous ses pas empreints sur le gazon ;
 l'autre portoit dans une corne d'abondance
 tous les fruits que l'Automne répand sur la
 terre, pour paier l'homme de ses peines. Con-
 solez-vous, dirent-elles, à cette assemblée de
 Dieux consternés ; Lycon part, il est vrai :
 mais il n'abandonne pas cette montagne con-
 sacrée à Apollon. Bientôt vous le verrez ici
 cultivant lui-même nos jardins fortunés. Sa
 main y plantera les verts arbuttes, les plantes
 qui nourrissent l'homme, & les fleurs qui font
 ses délices. O ! Aquilons, gardez-vous de
 flétrir

fêtrir jamais par vos souffles empestés ces jardins où Lycon prendra des plaisirs innocens ; il préférera la simple nature au faste, & aux divertissemens désordonnés ; il aimera ces lieux ; il les abandonne à regret. A ces mots la tristesse se change en joie ; on chante les loüanges de Lycon ; on dit qu'il fera amateur des jardins, comme Apollon a été Berger conduisant les troupeaux d'Admete : mille chansons divines remplissent le bocage, & le nom de Lycon passé de l'antique forêt, jusqu'aux Campagnes les plus reculées. Les Bergers le répètent sur leurs chalumeaux ; les oiseaux même dans leurs doux ramages font entendre je ne sai quoi qui ressemble au nom de Lycon. La terre se pare de fleurs, & s'enrichit de fruits. Les jardins qui attendent son retour, lui préparent les graces du Printemps, & les magnifiques dons de l'Automne. Les seuls regards de Lycon qu'il jete encore de loin sur cette agréable montagne, la fertilisent. Là après avoir arraché les plantes sauvages & steriles, il cuëillera l'olive & le myrthe, en attendant que Mars lui fasse cuëillir ailleurs des lauriers.

XII. F A B L E.

Fable d'un jeune Prince,

LE Soleil aiant laissé le vaste tour du Ciel en paix, avoit fini sa course, & plongé ses chevaux fougueux dans le sein des ondes de l'Hesperie. Le bord de l'horison étoit encore rouge comme la pourpre, & enflâmé

des raions ardents qu'il y avoit répandus sur son passage. La brûlante canicule dessechoit la terre ; toutes les plantes alterées languissoient ; les fleurs ternies panchoient leurs têtes , & leurs tiges malades ne pouvoient plus les soutenir : les Zephirs même retenoient leurs douces haleines. L'air que les animaux respiroient , étoit semblable à de l'eau tiède ; la nuit qui répand avec ses ombres une douce fraîcheur , ne pouvoit tempérer la chaleur dévorante que le jour avoit causé : elle ne pouvoit verser sur les hommes abatus & défaillans , ni la rosée qu'elle fait distiller , quand Hesper brille à la queue des autres Étoiles , ni cette moisson de pavots , qui font sentir les charmes du sommeil à toute la nature fatiguée. Le Soleil seul dans le sein de Thetis jouissoit d'un profond repos : mais ensuite quand il fut obligé de remonter sur son char atelé par les Heures , & devancé par l'Aurore qui seme son chemin de roses , il aperçut tout l'Olimpe couvert de nuages ; il vit les restes d'une tempête qui avoit éfrayé les mortels pendant toute la nuit : les nuages étoient encore empestés de l'odeur des vapeurs souffrées , qui avoient allumé les éclairs , & fait gronder le menaçant tonnerre ; les vents séditieux aiant rompu leurs chaînes , & forcé leurs cachots profonds , mugissoient encore dans les vastes plaines de l'air , des torrens tomboient des montagnes dans tous les vallons. Celui dont l'œil plein de raions anime toute la nature , voioit de toutes parts en se levant le reste d'un cruel orage : mais (ce qui l'émut davantage) il vit un jeune Nourrison
des

des Muses, qui lui étoit fort cher, à qui la tempête avoit dérobé le sommeil, lorsqu'il commençoit déjà à étendre ses sombres ailes sur ses paupieres; il fut sur le point de ramener ses chevaux en arriere, & de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avoit perdu. Je veux, dit-il, qu'il dorme. Le sommeil rafraîchira son sang, apaisera sa bile, lui donnera la santé & la force dont il aura besoin pour imiter les travaux d'Hercule, lui inspirera je ne sai quelle douceur tendre, qui pourroit seule lui manquer. Pourvû qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adoucisse son temperament, qu'il aime les jeux de la société, qu'il prenne plaisir à aimer les hommes, & à se faire aimer d'eux, toutes les graces de l'esprit & du corps, viendront en foule pour l'orner.

XIII. F A B L E.

Le jeune Bacchus & le Faune.

UN jour le jeune Bacchus, que Silene instruisoit, cherchoit les Muses dans un bocage dont le silence n'étoit troublé que par le bruit des fontaines & par le chant des oiseaux. Le Soleil n'en pouvoit avec ses rayons percer la sombre verdure. L'enfant de Semelé pour étudier la langue des Dieux, s'affit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étoient nés. Il avoit même autrefois rendu des Oracles, & le Tems n'avoit osé l'abatre de sa tranchante faux. Auprès de ce chêne

152 XIII. *Le jeune Bacchus & le Faune.*

sacré & antique, se cachoit un jeune Faune, qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant, & qui marquoit à Silene par un ris moqueur toutes les fautes que faisoit son Disciple. Aussitôt les Naiades & les autres Nymphes du bois fourioient aussi. Le Critique étoit jeune, gracieux & folâtre; sa tête étoit couronnée de lierre & de pampre. Ses temples étoient ornés de grapes de raisin. De son épaule gauche pendoit sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, & le jeune Bacchus se plaisoit à voir ces feuilles consacrées à sa Divinité. Le Faune étoit envelopé au-dessus de la ceinture par la dépouille afreuse & hérissée d'une jeune Lionne qu'il avoit tuée dans les forêts. Il tenoit dans sa main une houlette courbée & noueuse. Sa queue paroissoit derriere comme se jouant sur son dos: mais comme Bacchus ne pouvoit souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étoient pures & élégantes, il lui dit d'un ton fier & impatient: Comment ose-tu te moquer du fils de Jupiter? Le Faune répondit sans s'émouvoir: Hé, comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute?

XIV. F A B L E.

Le Rossignol & la Fauvette.

SUR les bords toujours verts du fleuve Alphée, il y a un bocage sacré, où trois Naiades répandent à grand bruit leurs eaux claires, & arrosent les fleurs naissantes. Les
Graces

XIV. *Le Rossignol & la Fauvette.* 153

Graces y vont souvent se baigner: les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents qui les respectent; ils sont seulement caressés par le soufle des doux Zéphirs. Les Nymphes & les Faunes y font la nuit des danses au son de la flûte de Pan. Le Soleil ne sauroit percer de ses rayons l'ombré épaisse que forment les rameaux entrelassés de ce bocage. Le silence, l'obscurité, & la délicieuse fraîcheur y regnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage on entend Philomele qui chante d'une voix plaintive & mélodieuse ses anciens malheurs, dont elle n'est pas encore consolée. Une jeune Fauvette au contraire y chante ses plaisirs, & elle annonce le Printems à tous les Bergers d'alentour. Philomele même est jalouse des chansons tendres de sa Compagne. Un jour elles aperçurent un jeune Berger, qu'elles n'avoient point encore vû dans ces bois; il leur parut gracieux, noble, aimant les Muses & l'harmonie: elles crurent que c'étoit Apollon, tel qu'il fut autrefois chez le Roi Admete, ou du moins quelque jeune Heros du sang de ce Dieu. Les deux oiseaux inspirés par les Muses commencèrent aussitôt à chanter ainsi;

*Quel est donc ce Berger, ou ce Dieu inconnu
qui vient orner notre bocage? il est sensible à nos
Chansons; il aime la Poësie, elle adoucira son
cœur, & le rendra aussi aimable qu'il est fier.*

Alors Philomele continua seule:

Que ce jeune Heros croisse en vertu, com-
me

me une fleur que le Printems fait éclore ; qu'il aime les doux jeux de l'esprit ; que les Graces soient sur ses lèvres ; que la sagesse de Minerve regne dans son cœur.

La Fauvette lui répondit :

Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix , & Hercule par ses hauts faits. Qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille , sans en avoir la férocité ; qu'il soit bon , qu'il soit sage , bienfaisant , tendre pour les hommes , & aimé d'eux ; que les muses fassent naître en lui toutes les vertus.

Puis les deux Oiseaux inspirés reprirent ensemble :

Il aime nos douces Chansons ; elles entrent dans son cœur , comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le Soleil ; que les Dieux le modèrent , & le rendent toujours fortuné ; qu'il tienne en sa main la Corne d'abondance ; que l'âge d'or revienne par lui ; que la sagesse se répande de son cœur sur tous les mortels , & que les fleurs naissent sous ses pas.

Pendant qu'elles chantoient , les Zéphirs retinrent leurs haleines. Toutes les fleurs du bocage s'épanouïrent ; les ruisseaux formés par les trois Fontaines suspendirent leurs cours. Les Satires & les Faunes , pour mieux écouter , dressèrent leurs oreilles aiguës. Echo redifois ces belles paroles à tous les rochers d'alentour ; & toutes les Driades fortirent du sein

sein des arbres verts, pour admirer celui que Philomele & sa Compagne venoient de chanter.

XV. F A B L E.

Fable du Dragon & des Renards.

UN Dragon gardoit un tresor dans une profonde caverne; il veilloit jour & nuit pour le conserver. Deux Renards, grands fourbes & grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flateries. Ils devinrent ses confidens. Les gens les plus complaisans & les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traïoient de grand personnage, admiroient toutes ses fantaisies, étoient toujours de son avis, & se moquoient entre eux de leur duppe. Enfin il s'endormit un jour entre eux; ils l'étranglèrent, & s'emparèrent du tresor. Il fallut le partager entre eux: c'étoit une affaire bien difficile; car deux scélerats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser: A quoi, disoit-il, nous servira tout cet argent; un peu de ch se nous vaudroit mieux: on ne mange point du métal; les pistoles sont de mauvais se destigion. Les hommes sont des foux d'aimer tant ces fausses richesses. Ne soions pas aussi insensés qu'eux. L'autre fit semblant d'être touché de ces reflexions, & assura qu'il vouloit vivre en Philosophe comme Bias, portant tout son bien sur lui. Chacun fit semblant de quitter le tresor: mais ils se dressèrent des embûches, & s'entredéchirèrent. L'un d'eux en mourant dit à l'autre, qui étoit aussi blessé que

que lui: Que voulois-tu faire de cet argent? La même chose que tu voulois en faire, répondit l'autre. Un homme passant aprit leur aventure, & les trouva bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des Renards. Vous ne sauriez non plus que nous, vous nourrir d'argent, & vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnoie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité, fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens, pour chercher les biens imaginaires.

XVI. F A B L E.

Les deux Renards.

DE U X Renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler; ils étranglèrent le coq, les poules & les poulets: après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un qui étoit jeune & ardent vouloit tout dévorer; l'autre qui étoit vieux & avare vouloit garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disoit: Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage. J'ai vû bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour: nous avons fait fortune; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. Le jeune répondit: Je veux tout manger pendant que j'y suis, & me rassasier pour huit jours; car pour ce qui est de revenir ici, chansons, il n'y fera pas bon demain: le Maître, pour venger la mort de ses poules,
nous

XVII. *Le Loup & le jeune Mouton.* 157

nous assommeroit. Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se créve, & peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux qui se croit bien plus sage de modérer ses appetits, & de vivre d'œconomie, va le lendemain retourner à sa proie, & est assommé par le maître. Ainsi chaque âge a ses defauts; les jeunes gens sont fougueux & insatiables dans leurs plaisirs. Les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

XVII. F A B L E.

Le Loup & le jeune Mouton.

DES Moutons étoient en sûreté dans leur parc; les chiens dormoient; & le Berger à l'ombre d'un grand orme jouïoit de la flûte avec d'autres Bergers voisins. Un Loup affamé vint par les fentes de l'enceinte reconnoître l'état du troupeau. Un jeune Mouton sans expérience, & qui n'avoit jamais rien vû, entra en conversation avec lui. Que venez-vous chercher ici, dit-il au glouton? L'herbe tendre & fleurie, lui répondit le Loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, & d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau; j'ai trouvé ici l'un & l'autre. Que faut-il davantage? J'aime la Philosophie qui enseigne à se contenter de peu. Il est donc vrai, répartit le jeune Mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, & qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vivons comme Freres, & paissions ensemble.

Aussi-

Aussi-tôt le Mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre Philosophe le mit en piéces & l'avala. Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez par leurs actions, & non par leurs discours.

XVIII. F A B L E.

Le Chat & les Lapins.

UN Chat qui faisoit le modeste étoit entré dans une garenne peuplée de Lapins. Aussi tôt toute la République alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu étoit au guet auprès d'un terrier, les Députés de la Nation Lapine qui avoient vû ses terribles grifes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendoit. Il protesta d'une voix douce, qu'il vouloit seulement étudier les mœurs de la Nation. Qu'en qualité de Philosophe, il aloit dans tous les pais pour s'informer des coûtumes de chaque espece d'animaux. Les Députés simples & credules retournèrent dire à leurs freres, que cet étranger si vénérable, par son maintien modeste, & par sa majestueuse fourrure, étoit un Philosophe, sobre, désintéressé, pacifique; qui vouloit seulement rechercher la sagesse de pais en pais; qu'il venoit de beaucoup d'autres lieux, où il avoit vû de grandes merveilles; qu'il y auroit bien du plaisir à l'entendre, & qu'il n'avoit garde de croquer les Lapins puisqu'il croioit en bon Bramin la Metempicose, & ne mangeoit
d'au-

d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux Lapin rusé, qui étoit le Docteur de la troupe, représenta combien ce grave Philosophe lui étoit suspect: malgré lui on va saluer le Bramin, qui étrangla du premier salut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés & bien honteux de leur faute. Alors Dom Mittis revint à l'entrée du terrier, protestant d'un ton plein de cordialité, qu'il n'avoit fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin; & seroit formais il vivroit d'autres animaux, & seroit avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les Lapins entrèrent en négociation avec lui, sans se metre néanmoins à la portée de ses grifes. La négociation dure, on l'amuse. Cependant un Lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, & va avertir un Berger voisin, qui aimoit à prendre dans un lac de ces Lapins nourris de genièvre. Le Berger irrité contre ce Chat exterminateur d'un peuple si utile, acourt au terrier, avec un arc & des flèches; il aperçoit le Chat qui n'étoit attentif qu'à sa proie; il le perce d'une de ses flèches; & le Chat expirant dit ces derniers paroles: Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être crû de personne; on est haï, craint, & on est enfin atrapé par ses propres finesse.

XIX. F A B L E.

Les deux Souris.

U N E Souris ennuïée de vivre dans les périls, & dans les alarmes, à cause de
Mit-

Mittis & de Rôdilardus, qui faisoient grand carnage de la Nation Souriquoise, apella sa Commere, qui étoit dans un trou de son voisinage. Il m'est venu, lui dit-elle, une bonne pensée. J'ai lû dans certains livres, que je rongeois ces jours passés, qu'il y a un beau pais nommé les Indes, où notre peuple est mieux traité & plus en sûreté qu'ici. En ce pais-là les Sages croient que l'ame d'une Souris a été autrefois l'ame d'un grand Capitaine, d'un Roi, d'un merveilleux Fakire, & qu'elle pourra après la mort de la Souris, entrer dans le corps de quelque belle Dame, ou de quelque grand Pandiar. Si je m'en souviens bien, cela s'appelle Metempsychose. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle : on voit des Hôpitaux de Souris, qu'on met en pension, & qu'on nourrit comme personnes importantes. Allons, ma Sœur, partons pour un si beau pais, où la police est si bonne, & où l'on fait justice à notre mérite. La Commere lui répondit : Mais, ma Sœur, n'y a-t-il pas des Chats qui entrent dans ces Hôpitaux ? Si cela étoit, il feroient en peu de tems bien des Metempsychofes : un coup de dent ou de grife feroit un Roi, ou un Fakire ; merveille dont nous nous passerions très bien. Ne craignez point cela, dit la première ; l'ordre est parfait dans ce pais-là : les Chats ont leurs maisons, comme nous les nôtres, & ils ont aussi leurs Hôpitaux d'invalides, qui sont à part. Sur cette conversation nos deux Souris partent ensemble ; elles s'embarquent dans un vaisseau, qui aloit faire un voiage de long cours, en se coulant le long

des

des cordages le soir de la veille de l'embarquement : on part ; elles sont ravies de se voir sur la mer , loin des terres maudites , où les Chats exerçoient leur tyrannie. La navigation fut heureuse ; ils arrivèrent à Surate , non pour amasser des richesses , comme les Marchands , mais pour se faire bien traiter par les Indoïs. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux Souris , qu'elles y prétendoient les premières places. L'une prétendoit se souvenir d'avoir été autrefois un fameux Bramine sur la côte de Malabar ; l'autre protestoit qu'elle avoit été une belle Dame du même pais avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes , que les Souris Indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile. On donna sans quartier sur ces deux Franguis , qui vouloient faire la loi aux autres. Au lieu d'être mangées par les Chats , elles furent étranglées par leurs propres Sœurs. On a beau aller loin pour éviter le péril ; si on n'est modeste & sensé , on va chercher son malheur bien loin : autant vaudroit-il le trouver chez soi.

XX. F A B L E.

L'Assemblée des Animaux , pour choisir un Roi.

LE Lion étant mort , tous les Animaux accoururent dans son antre , pour consoler la Lionne sa veuve , qui faisoit réentir de ses cris les montagnes & les forêts. Après lui avoir fait leurs complimens , ils commencèrent l'élection d'un Roi : la Couronne du dé-

funt étoit au milieu de l'assemblée. Le Lion-
 ceau étoit trop jeune & trop foible pour ob-
 tenir la Roiauté sur tant de fiers animaux.
 Laissez-moi croître, disoit-il, je saurai bien
 regner & me faire craindre à mon tour. En
 attendant je veux étudier l'histoire des belles
 actions de mon pere, pour égaler un jour sa
 gloire. Pour moi, dit le Leopard, je pré-
 tens être couronné; car je ressemble plus au
 Lion, que tous les autres prétendants: & moi
 dit l'Ours, je soutiens qu'on m'avoit fait
 une injustice, quand on me préféra le Lion;
 je suis fort, courageux, carnacier, tout au-
 tant que lui; & j'ai un avantage singulier;
 qui est de grimper sur les arbres. Je vous
 laisse à juger, Messieurs, dit l'Elefant, si
 quelqu'un peut me disputer la gloire d'être
 le plus grand, le plus fort, & le plus grave
 de tous les animaux. Je suis le plus noble &
 le plus beau, dit le cheval. Et moi le plus
 fin, dit le Renard; & moi le plus léger à la
 course, dit le Cerf. Où trouverez-vous, dit
 le Singe, un Roi plus agreable & plus ingé-
 nieux que moi? Je divertirai chaque jour mes
 Sujets. Je ressemble même à l'homme, qui
 est le veritable Roi de toute la nature. Le
 Perroquet alors harangua ainsi: Puisque tu
 te vantes de ressembler à l'homme, je puis
 m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que
 par ton laid visage, & par quelques grimaces
 ridicules. Pour moi je lui ressemble par la
 voix, qui est la marque de la raison, & le
 plus bel ornement de l'homme. Tais-toi,
 maudit Causeur, lui répondit le Singe: tu par-
 les, mais non pas comme l'homme; tu dis

toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis. L'Assemblée se moqua de ces deux mauvais Copistes de l'homme; & on donna la Couronne à l'Elephant, parce qu'il a la force & la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres, qui veulent toujours paroître ce qu'elles ne sont pas.

XXI. F A B L E.

Le Singe.

UN vieux Singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivans. Pluton vouloit la renvoyer dans le corps d'un âne pesant & stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité & sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisans & badins, que l'inflexible Roi des Enfers ne put s'empêcher de rire, & lui laissa le choix d'une condition: elle demanda à entrer dans le corps d'un Perroquet. Au moins, disoit-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai si longtems imité. Etant Singe, je faisois des gestes comme eux; & étant Perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. A peine l'ame du Singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisoit bonne chere, & discourroit toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parloit pas plus sensément que lui. Il joint

à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sai quoy de son ancienne profession. Il remuoit sa tête rediculement. Il faisoit craquer son bec ; il agitoit ses aîles de cent façons, & faisoit de ses pattes plusieurs tours, qui sentoient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenoit à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle étoit bien fâchée d'être un peu sourde, & perdre quelquefois des paroles de son Perroquet, à qui elle trouvoit plus d'esprit qu'à personne. Ce Perroquet gâté devint bavard, importun, & fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, & but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson pour le rendre muet : mais il fit encore une farce devant le Roi des Ombres ; & les Princes ne résistent guères aux demandes des mauvais plaisans qui les flatent. Pluton acorda donc à celui-ci, qu'il iroit dans le corps d'un homme : mais comme le Dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage & vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuieux & importun, qui mentoit, qui se vantoit sans cesse, qui faisoit des gestes ridicules, qui se moquoit de tout le monde, qui interrompoit toutes les conversations les plus polies & les plus solides pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : Ho, ho, je te reconnois, tu n'es qu'un composé du Singe & du Perroquet, que j'ai vû autrefois. Qui t'ôtéroit tes gestes & tes paroles aprises par cœur sans jugement,

gement, ne laisseroit rien de toi. D'un joli Singe, & d'un bon Perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. O ! combien d'hommes dans le monde avec des gestes façonnées, un petit caquet, & un air capable, n'ont ni sens ni conduite.

XXII. F A B L E.

Les deux Lionceaux.

DEUX Lionceaux avoient été nourris ensemble dans la même forêt : ils étoient de même âge, de même taille, de mêmes forces. L'un fut pris dans de grands filets à une chasse du Grand Mogol : l'autre demeurera dans des montagnes escarpées. Celui qu'on avoit pris fut mené à la Cour, où il vivoit dans les délices : on lui donnoit chaque jour une gâselle à manger ; il n'avoit qu'à dormir dans une loge, où on avoit soin de le faire coucher mollement. Un Eunuque blanc avoit soin de peigner deux fois le jour sa longue crinière dorée. Comme il étoit aprivoisé ; le Roi même le caressoit souvent ; il étoit gras, poli, de bonne mine, & magnifique ; car il portoit un colier d'or, & on lui méroit aux oreilles des pendans garnis de perles & de diamans : il méprisoit tous les autres Lions qui étoient dans les loges voisines, moins belles que la sienne, & qui n'étoient pas en faveur comme lui. Ces prospérités lui enflèrent le cœur ; il crut être un grand personnage, puisqu'on le traitoit si honorablement. La Cour où il brilloit, lui donna le

goût de l'ambition ; il s'imaginoit qu'il auroit été un Heros, s'il eût habité les forêts. Un jour comme on ne l'atachoit plus à sa chaîne, il s'enfuit du Palais, & retourna dans le país où il avoit été nourri. Alors le Roi de toute la nation Lionne venoit de mourir, & on avoit assemblé les Etats pour lui choisir un successeur. Parmi beaucoup de prétendants, il y en avoit un qui éfaçoit tous les autres par sa fierté & par son audace ; c'étoit cet autre Lionceau, qui n'avoit point quité les deserts. Pendant que son Compagnon avoit fait fortune à la Cour, le Solitaire avoit souvent aiguisé son courage par une cruelle faim ; il étoit acoutumé à ne se nourrir qu'au travers des plus grands périls & par des carnages. Il déchiroit & troupeaux & Bergers ; il étoit maigre, hérissé, hideux : le feu & le sang sortoient de ses yeux ; il étoit léger, nerveux, acoutumé à grimper & à s'élaner, intrépide contre les époux & les dards. Les deux anciens Compagnons demandèrent le combat, pour décider qui regneroit : mais une vieille Lionne sage & expérimentée, dont toute la République respectoit les conseils, fut d'avis de metre d'abord sur le trône celui qui avoit étudié la politique à la Cour. Bien des gens murmuroient, disant qu'elle vouloit qu'on préférât un personnage vain & voluptueux, à un guerrier qui avoit appris dans la fatigue & dans les périls, à soutenir les grandes affaires. Cependant l'autorité de la vieille Lionne prévalut : on mit sur le trône le Lion de Cour. D'abord il s'amollit dans les plaisirs ; il n'aima que le faste ; il usoit de sou-

pleffe

plèssé & de ruse pour cacher sa cruauté & sa tyrannie. Bientôt il fut haï, méprisé, détesté. Alors la vieille Lionne dit: Il est tems de le détrôner. Je savois bien qu'il étoit indigne d'être Roi: mais je voulois que vous en eussiez un gâté par la mollesse & par la politique, pour vous mieux faire sentir ensuite le prix d'un autre, qui a mérité la Roiauté par sa patience & par sa valeur. C'est maintenant qu'il faut les faire combattre l'un contre l'autre. Aussitôt on les mit dans un champ clos; où les deux Champions servirent de spectacle à l'assemblée: mais le spectacle ne fut pas long. Le Lion amolli trembloit, & n'osoit se présenter à l'autre: il fuit honteusement & se cache; l'autre le pourfuit, & lui insulte. Tous s'écrièrent: Il faut l'égorger, & le mettre en pièces. Non; non, répondit son adversaire, quand on a un ennemi si lâche, il y auroit de la lâcheté à le craindre. Je veux qu'il vive; il ne mérite pas de mourir. Je saurai bien regner, sans être embarassé de le tenir soumis. En effet, le vigoureux Lion regna avec sagesse & autorité. L'autre fut très-content de lui faire bassement sa cour, d'obtenir de lui quelques morceaux de chair, & de passer sa vie dans une oisiveté honteuse.

XXIII. F A B L E:

Les Absilles.

UN jeune Prince au retour des Zéphirs,
 lorsque toute la nature se ranime, se
 L 4 pro-

promenoit dans un jardin délicieux; il entendit un grand bruit, & aperçut une ruche d'Abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui étoit nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le soin, & le travail de cette petite République. Les cellules commençoient à se former; & à prendre une figure régulière. Une partie des Abeilles les remplissoient de leur doux nectar: les autres apportoient des fleurs qu'elles avoient choisies entre toutes les richesses du Printems. L'oisiveté & la paresse étoit bannie de ce petit Etat: tout y étoit en mouvement, mais sans confusion & sans trouble. Les plus considérables d'entre les Abeilles conduisoient les autres, qui obéissoient sans murmure & sans jalousie contre celles qui étoient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune Prince admiroit cet objet, qu'il ne connoissoit pas encore, une Abeille, que toutes les autres reconnoissoient pour leur Reine, s'approcha de lui, & lui dit: La vûe de notre ouvrage & de notre conduite vous réjouit; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point parmi nous le desordre ni la licence: on n'est considérable parmi nous que par son travail, & par les talens qui peuvent être utiles à notre République. Le mérite est la seule voie qui élève aux premiers places. Nous ne nous occupons nuit & jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous; & mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous.

XXIV. F A B L E.

L'Abeille & la Mouche.

UN jour une Abeille aperçut une Mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici, lui dit-elle d'un ton furieux? Vraiment c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les Reines de l'air. Tu as raison, répondit froidement la Mouche: on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous, dit l'Abeille: nous seules avons des Loix & une République bien policée; nous ne trouvons que des fleurs odoriférantes; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le Nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine Mouche importune, qui ne fais que bourdonner & chercher ta vie sur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la Mouche; la pauvreté n'est pas un vice: mais la colere en est un grand; vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer; vous êtes sages dans vos Loix, mais emportée dans votre conduite. Votre colere qui pique vos ennemis, vous donne la mort, & votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.

XXV. F A B L E.

Les Abeilles & les Vers à soye.

UN jour les Abeilles monterent jusques dans l'Olympe aux pieds du trône de Jupiter pour le prier d'avoir égard au soïn, qu'elles avoient pris de son enfance, quand elles le nourirent de leur miel sur le mont Ida. Jupiter voulut leur acorder les premiers honneurs entre tous les petits animaux; mais Minerve qui preside aux arts, lui representa qu'il y avoit une autre espece, qui disputoit aux Abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en savoir le nom. Ce sont les vers à soie, répondit-elle. Aussitot le premier des Dieux ordonna à Mercure de faire venir sur les aïles des doux Zephirs des députés de ce petit peuple, afin qu'on put entendre les raisons des deux partis.

L'Abeille Ambassadrice de sa nation representa la douceur du miel, qui est le Nectar des hommes, son utilité, l'artifice avec lequel il est composé; puis elle vanta la sagesse des loix qui polissent la republique volante des Abeilles; nulle autre espece d'animaux, disoit l'orateur, n'a cette gloire. C'est une récompense d'avoir nourri dans un antre le pere des Dieux. De plus nous avons en partage la valeur guerriere, quand notre Roi anime nos troupes dans les combats. Comment est-ce que ces vers, insectes vils & méprisables oseroient nous disputer le premier rang? ils ne savent que ramper pendant que nous prenons

nous un noble effort , & que de nos aîles dorées nous montons jusques vers les astres.

Le harangeur des vers à foie répondit , nous ne sommes que des petits vers , & nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre , ni ces sages loix ; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature , & se consume dans un travail utile ; sans loix nous vivons en paix , & on ne voit jamais de guerres civiles chez nous ; pendant que les abeilles s'entretient à chaque changement de Roi. Nous avons la vertu de Prothée pour changer de forme : tantôt nous sommes de petits vers composés d'onze petits annaux , entrelassés avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Ensuite nous filons de quoi vestir les hommes les plus magnifiques jusques sur le trône , & de quoi orner les temples des Dieux ; cette parure si belle & si durable vaut bien du miel qui se corrompt bientôt. Enfin nous nous transformons en fève , mais en fève qui sent , qui se meut & qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges nous devenons tout à coup des papillons avec l'éclat des plus riches couleurs. C'est alors que nous ne cedons plus aux abeilles pour nous elever d'un vol hardi jusques vers l'Olimpe. Jugez maintenant , ô pere des Dieux. Jupiter embarrassé pour la décision declara enfin que les abeilles tiendroient le premier rang , à cause des droits qu'elles avoient aquis depuis les anciens tems. Quel moien , dit-il , de les dégrader ? je leur ai trop d'obligation ; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux vers à foie.

XXVI. F A B L E.

Le Hibou qui se veut marier.

UN jeune Hibou, qui s'étoit vu dans une fontaine, & qui se trouvoit plus beau, je ne dis pas que le jour, car il le trouvoit fort desagreceable; mais que la nuit qui avoit des grands charmes pour lui, disoit en lui-même, j'ai sacrifié aux Graces, Venus a mis sur moi sa ceinture, dans ma naissance, les plus tendres amours acompagnés des jeux & des ris voltigent autour de moi pour me caresser, il est tems que le blond Hymenée me donne des enfans gracieux comme moi; ils feront l'ornement des bocages, & les delices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiseaux se perdit! Heureuse l'épouse qui passera sa vie à me voir. Dans cette pensée il envoie la Corneille demander de sa part une petite aiglonne, fille de l'Aigle, Roi des airs; la Corneille avoit peine de se charger de cette ambassade; je serai mal receüe, disoit elle, de proposer un tel mariage si mal assorti. Quoi l'Aigle qui ose regarder fixement le soleil, se marieroit avec vous, qui ne sauriez seulement ouvrir les yeux tandis qu'il est jour? c'est le moien que les deux époux ne soient jamais ensemble; l'un sortira le jour, & l'autre la nuit. Le Hibou vain & amoureux de lui-même n'écouta rien; la Corneille pour le contenter alla enfin demander l'aiglonne; on se moqua de sa folle demande; l'Aigle lui répondit, si le Hibou veut être

tre

tre mon gendre qu'il vienne après le lever du soleil me saluer au milieu de l'air. Le Hibou presomptueux y voulut aller : ses yeux furent d'abord éblouis, il fut aveuglé par les rayons du soleil, & tomba du haut de l'air sur un rocher. Tous les oiseaux se jeterent sur lui & lui arracherent ses plumes. Il fut trop heureux de se cacher dans son trou & d'épouser la chouëtte, qui fut une digne Dame du lieu : leur hymen fut célébré la nuit, & ils se trouverent l'un l'autre très-beaux, & très-agreables. Il ne faut rien chercher au dessus de soi, ni se flater sur ses avantages.

XXVII. F A B L E.

Chromis & Mnafyle.

CH. Ce bocage a une fraicheur délicieuse, les arbres en sont grands, les feuillages épais, les allées sombres, on n'y entend d'autre bruit que celui des rossignols qui chantent leur amour.

Mn. Il y a ici des beautés encore plus touchantes.

Cb. Quoi donc? Veux-tu parler de ces flatuës; je ne les trouve guere jolies; en voila une qui a l'air bien grossier.

Mn. Elle represente une femme; mais n'en parlons pas. Car tu connois un de nos bergers qui en a déjà dit tout ce que l'on peut dire.

Cb. Quoi donc; est-ce cette autre qui est panchée au dessus de la fontaine?

Mn. Non. Je n'en parle point : le berger
Lcidas

Licidas l'a chantée sur sa flute, & je n'ai garde de l'entreprendre de louer après lui.

Ch. Quoi donc; cette statuë qui represente une jeune femme?

Mn. Oui; elle n'a point cet air rustique des deux autres. Aussi est-ce une plus grande divinité. C'est Pomone, ou au moins une Nympe; elle tient d'une main une Corne d'abondance, pleine de tous les doux fruits de l'Automne; de l'autre elle porte un vase, d'où tombent en confusion des pieces de monnoie; ainsi elle tient en même tems les fruits de la terre, qui sont les richesses de la simple nature, & les tresors auxquels l'art des hommes donne un si haut prix.

Ch. Elle a la tête un peu panchée; pourquoy cela?

Mn. Il est vrai. C'est que toutes les figures faites pour être posées en des lieux elevés & pour être vuës d'en bas, sont mieux au point de vuë quand elles sont un peu panchées vers les spectateurs.

Ch. Mais quelle est donc cette coëffure, elle est inconnue à nos bergeres.

Mn. Elle est pourtant très-négligée; & elle n'en est pas moins gracieuse; ce sont des cheveux bien partagés sur le front, qui pendent un peu sur les cotés, avec une frisure naturelle, & qui se noüent par derriere.

Ch. Et cet habit, pourquoy tant de plis?

Mn. C'est un habit qui a le même air de négligence; il est ataché par une ceinture, afin que la Nympe puisse aller plus commodement dans ce bois; ces plis flottans font une draperie plus agreable que des habits étroits & façon-

façonnés : la main de l'ouvrier semble avoir amolli le marbre pour faire des plis si délicats ; vous voyez même le nud sous cette draperie ; ainsi vous trouvez tout ensemble la tendresse de la chair , avec la variété des plis de la draperie.

Ch. Ho , ho ! te voila bien savant ; mais puisque tu fais tout , dis moi , cette Corne d'abondance est-ce celle du fleuve Achelous arrachée par Hercule , ou bien celle de la chevre Amalthée , nourrice de Jupiter sur le mont Ida ?

Mn. Cette question est encore à decider. Cependant je cours à mon troupeau. Bon jour.

Fin des Fables.



secondes: la main de l'ouvrier s'empêcher a
 moli le marteau pour faire des plis si d'écars;
 vous voir même le mal sous ceux d'après;
 ainsi vous trouvez tout enfilé le tendre
 de la chair, avec la ventrê des plis de la dis-
 pite.
 Et là, po! te voilà bien lavant; mais
 puisque tu fais tout, dis moi, cette Courne
 d'abondance est ce celle du fleuve Achelous
 arrosée par Hérodote, ou bien celle de la che-
 vre Amalthee, nourrice de Jupiter sur to
 mont Ida?
 Non. Cette question est encore à de l'idée.
 Cependant je cours à mon troupeau. Bon jour.

Fin des Fables.



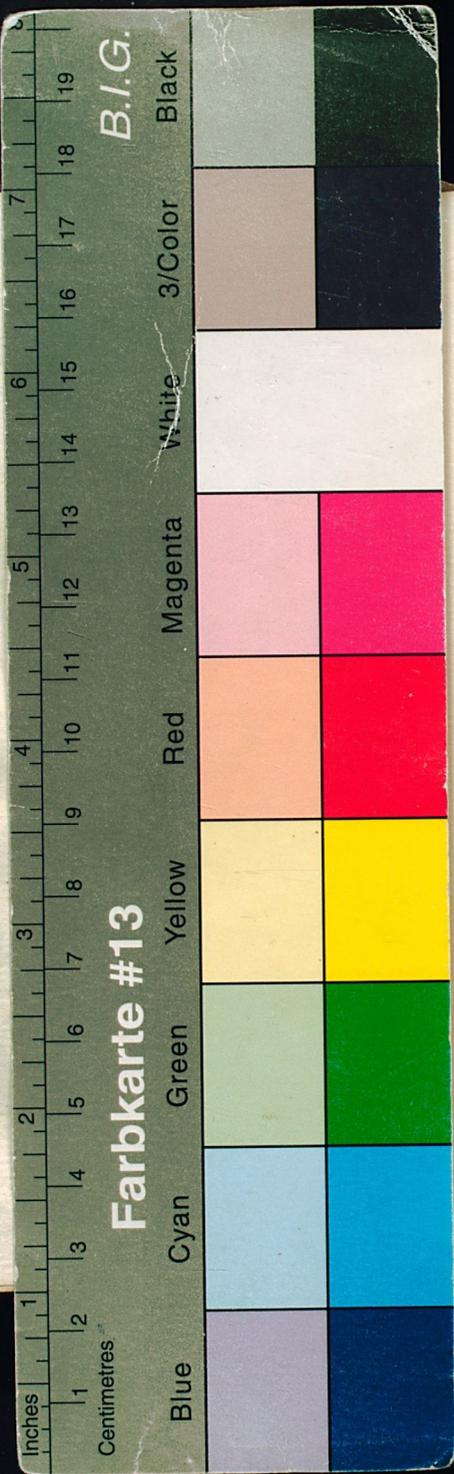
106679

S

3
AR=106679

DL 3349 b





NOUVEAUX
DIALOGUES

DES MORTS,
CONTES & FABLES,

Avec un Abregé des Vies des An-
ciens Philosophes, & un Recueil
de leurs plus belles Maximes.

Composés pour
L'EDUCATION D'UN PRINCE.

Par feu Messire

F. D. S. D. L. M. FENELON,

Précepteur de Messieurs les En-
fans de France; & depuis

ARCHEVEQUE-DUC DE CAMBRAI, &c.

Edition nouvelle, corrigée de plusieurs fautes,
augmentée de diverses pieces.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez **R. & J. WETSTEIN, & G. SMITH.**
MDCCLXXVII.